N° 452 — Tome CXX 16 Avril 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



EDMOND BARTHÉLEMY, J.-W. BIENSTOCK, LOUIS BRESSE, JACQUES BRIEU,
R. DE BURY, ALBERT DAUZAT, ANDRÉ DUBOSCQ, ALBERT ERLANDE,
FAGUS, JEAN DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD,
P.G. LA CHESNAIS, ALEXANDRE MAVROUDIS, HENRI MAZEL, G. MEESEMAECKER,
PAUL MORISSE, ANDRÉ ROUVEYRE, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

—

N° 452. — 16 AVRIL 1917

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNES

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

—

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon

L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne ... 3.50

Hortense Allart de Méritens

Lettres inédites à Sainte-Beuve ... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau

L'Enfer de la Bibliothèque Nationale ... 7.50

L'Arétin

Les Plus belles Pages de l'Arétin ... .50

Aurel

Jean Dolent ... 1 »

La Semaine d'Amour ... 3.50

Henri Bachelin

Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly ... 3.50

Lettres à Léon Bloy ... 3.50

Lettres à une Amie ... 3.50

J.-M. Barrie

Margaret Ogilvy ... 3.50

Charles Baudelaire

Lettres, 1841-1866 ... 3.50

Œuvres posthumes ... 3.50

Léon Bazalgette

Walt Whitman. L'Homme et son œuvre ... 7.50

Christian Beck

Le Trésor du Tourisme :

L'Italie Septentrionale ... 3.50

Rome et l'Italie Méridionale. 3.50

La Suisse ... 3.50

Dimitri de Benckendorff

La Favorite d'un Tzar ... 3.50

Paterne Berrichon

Jean-Arthur Rimbaud ... 3.50

La Vie de Jean-Arthur Rimbaud ... 3.50

Albert de Bersaucourt

Etudes et Recherches ... 3.50

Les Pamphlets contre Victor Hugo ... 3.50

Louis Bertrand

Gustave Flaubert ... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud

Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol. ... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland

Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol. ... 3.50

Léon Bloy

L'Ame de Napoléon ... 3.50

Celle qui pleure ... 3.50

La Chevalière de la Mort ... 2 »

Les Dernières Colonnes de l'Eglise ... 3.50

Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume ... 3.50

Le Fils de Louis XVI ... 3.50

L'Invendable ... 3.50

Le Mendiant ingrat ... 5 »

Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*) ... 3.50

Pages choisies ... 3.50

Le Pèlerin de l'Absolu ... 3.50

Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne ... 3.50

Le Sang du Pauvre ... 3.50

Au Seuil de l'Apocalypse ... 3.50

Le Vieux de la Montagne ... 3.50

Léon Bocquet

Albert Samain ... 3.50

Bottom

Ainsi parlait Jéroboam ... 2 »

Wacyf Boutros Ghali

Le Jardin des Fleurs ... 3.50

Georges Brandès

Essais choisis ... 3.50

Georges Buisseret

L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren ... 0.75

Mélanie Calvat

Vie de Mélanie ... 3.50

Gaston Capon

Les Vestris ... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset

L'Exotisme ... 3.50

Jane Carlyle

Jane Welsh Carlyle ... 3.50

Thomas Carlyle

Lettres de Thomas Carlyle à sa mère ... 3.50

Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol. ... 7 »

Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume ... 3.50

Eugène Carrière

Ecrits et Lettres choisies ... 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo

Petit Musée de la Conversation ... 3.50

Fernand Caussy

Laclos ... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge

Les Derniers jours de Paul Verlaine ... 3.50

Charles Cestre

Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort

Les plus belles pages de Chamfort ... 3.50

Paul Claudel

Connaissance de l'Est ... 3.50

Art poétique ... 3.50

Jean des Cognets

La Vie intérieure de Lamartine ... 3.50

Charles Collé

Journal historique inédit ... 7.50

Vicomte de Colleville

Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin ... 2 »

J.-A. Coulangheon

Lettres à deux femmes ... 3.50

Marcel Coulon

Témoignages, I, II, III, chaque volume ... 3.50

Cyrano de Bergerac

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac ... 3.50

Eugène Defrance

Catherine de Médicis ... 3.50

Charlotte Corday et la Mort de Marat ... 3.50

La Conversion d'un Sans-Culotte ... 3.50

La Maison de Madame Gourdan ... 3.50

Paul Delior

Remy de Gourmont et son Œuvre ... 0.75

Eugène Demolder

L'Espagne en auto ... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil

Autour de Flaubert, 2 vol. ... 7 »

Henry Detouche

De Montmartre à Montserrat (*illustré*) ... 3.50

Diderot

Les plus belles pages de Diderot ... 3.50

Pierre Dufay

Victor Hugo à vingt ans ... 3.50

Georges Duhamel

Paul Claudel ... 2.50

Les Poètes et la Poésie ... 3.50

Edouard Dujardin

La Source du Fleuve chrétien ... 3.50

Louis Dumur

Les Enfants et la religion. 0.50

LA RUSSIE NOUVELLE

—

Les événements grandioses qui se passent maintenant en Russie sont la conséquence logique et inévitable de l'évolution sociale du peuple russe et de la guerre. Chez aucun des belligérants la guerre n'a eu d'influence aussi profonde sur la vie intérieure du pays qu'en Russie. Sous le fracas du canon et de la mitraille est née la Russie nouvelle. Pendant cette guerre la Russie a vécu sa grande révolution sociale, et à aucun moment de son histoire, le peuple russe n'a pris comme maintenant si rapidement et si complètement conscience de lui-même et de sa force. La révolution russe, qui apporte au peuple la liberté, est le premier résultat considérable de l'immense conflit mondial dans lequel plusieurs esprits clairvoyants ont vu la plus puissante et la plus formidable révolution que le monde ait jamais connue. Après la Russie libre d'autres peuples opprimés recouvreront, sans doute, eux aussi l'indépendance et la liberté.

La rapidité avec laquelle se sont succédé les événements qui ont mis la Russie dans l'obligation de liquider en quelques jours les iniquités d'un siècle entier ne permet pas d'en faire une étude complète et documentée ; on ne peut que se borner à noter quelques points de repère, et indiquer brièvement quels furent les organismes sociaux qui permirent à la Russie son brusque essor à la liberté, et quels hommes furent l'âme de ces organismes. Les organismes sociaux que s'est forgés elle-même la Russie consciente et qui ont dirigé le pays et l'ont mené dans une voie nouvelle sont les puissantes Unions des Zemstvos et des Villes, et parmi les hommes nouveaux l'un des plus remarquables est incontestablement le

prince Lvov, qu'on avait surnommé déjà « la conscience du peuple russe » et que l'Union des Zemstvos avait choisi comme Président.

§

A Moscou, qui n'est pas seulement la ville sainte, mais le cœur de la Russie, la cité libérale dont on connaît l'inimitié historique avec Saint-Pétersbourg, même devenu Pétrograd, à Moscou, depuis deux ans et demi, fonctionnent deux immenses ministères avec leurs ministres élus, avec leur budget dépassant un milliard de roubles, avec une formidable armée d'employés, et dont les ramifications s'étendent jusqu'aux coins les plus reculés de la Russie. Pétrograd céda à ces ministères, Union des Villes et Union des Zemstvos, presque tous les services de l'arrière; mais bientôt ils devinrent si puissants que le pouvoir central et la bureaucratie commencèrent à craindre pour leur existence et engagèrent la lutte contre l'esprit nouveau qui vivifiait ces organisations. L'idée de la défense nationale avait trouvé à Moscou toute sa réalisation.

Organes de la mobilisation civile, l'Union des Zemstvos et celle des Villes ne s'occupèrent tout d'abord que de recueillir les réfugiés, nourrir, vêtir, transporter et soigner les soldats. Maintenant elles forgent pour eux les obus et les canons, fabriquent les fusils et les cartouches. Moscou peut être fière de son œuvre, car, en même temps qu'elle donnait à nos troupes les moyens de combattre l'ennemi extérieur, elle travaillait à la libération intérieure du pays.

C'est, en effet, à Moscou qu'est née l'idée de l'Union des Villes. Dans sa séance du 18/31 juillet 1914, la Municipalité de Moscou votait un ordre du jour où il était dit que « dans les temps d'épreuves publiques Moscou fut toujours le représentant du sentiment de tout le pays et que, cette fois, devant le danger menaçant, elle doit devenir le centre de ces immenses efforts combinés que les villes russes doivent faire pour organiser l'aide aux soldats ». A l'issue de cette séance la Municipalité de Moscou adressa à toutes les municipalités l'invitation de « s'unir en une forte organisation pour apporter une aide au pays et à l'armée ». Toute la Russie municipale répondit à cet appel et bientôt, pour élaborer les statuts de la future organisation, on convoqua un Congrès des Maires des

Villes. Ce Congrès se tint à Moscou les 8 et 9 août 1914 ; il comptait dix-huit conseillers municipaux de Moscou, les délégués de trente-six chefs-lieux et de neuf villes de district, enfin des représentants de l'Union des Zemstvos et de la Croix Rouge. Il fut décidé à ce Congrès que l'aide des Villes unies se bornerait à l'évacuation des soldats malades et blessés. Une seconde réunion fut fixée au 14 septembre pour coordonner le travail et parachever l'organisation ; et cette fois 76 villes, sans compter Pétrograd et Moscou, s'y trouvaient représentées. M. Tchelnokoff, maire de Moscou, fut nommé Délégué principal de l'Union ; et quinze des représentants les plus énergiques des Municipalités de Pétrograd, de Moscou et de la province furent élus membres du Comité.

Mais les besoins de l'armée grandissaient chaque jour. On s'aperçut vite que le Ministère de la Guerre n'avait rien su préparer et qu'il ne fallait pas compter sur la bureaucratie, dont l'incurie devenait criminelle, de sorte que l'action des Municipalités, qui réunissaient les forces vives du pays, ne pouvait se borner à soigner les malades et les blessés évacués à l'arrière et, dès septembre 1914, elle se transportait sur le théâtre même des opérations militaires. Les ambulances, les trains spéciaux appartenant à l'Union des villes arrivaient jusqu'à la ligne de bataille et partout, près du front, commencèrent à paraître des cantines, des dépôts de vivres et de vêtements installés là par l'Union. Les populations de la zone de guerre qui souffraient des opérations militaires s'adressaient exclusivement aux délégués de l'Union qui ne refusait jamais son aide et ainsi se posa la question de la participation des villes dans l'organisation des secours aux familles victimes de la guerre, ainsi que dans la lutte contre les épidémies et contre la cherté de la vie.

Quand, le 13 février 1915, le Congrès de l'Union des Villes se réunit pour la troisième fois, 385 villes y étaient maintenant représentées ; toutes les mesures prises par le Comité de direction furent approuvées. Les besoins de la nation croissant toujours, de nouvelles demandes d'assistance étaient adressées à l'Union ; mais déjà se faisait jour la mauvaise volonté du gouvernement qui, craignant que l'activité de l'Union ne prît trop d'importance, y apportait toutes sortes d'entraves. Cependant, à la fin des fins, le gouvernement devait capituler,

et l'Union des Villes prit sur soi la fourniture d'une partie des munitions et des vêtements pour l'armée. Mais pour mener à bien cette tâche difficile, on forma un nouveau comité composé de représentants de l'Union des Villes et de l'Union des Zemstvos.

Avec la retraite de l'armée russe, une autre lourde tâche incomba à l'Union. Des milliers et des milliers de familles furent chassées de leurs demeures afin de faire le désert devant l'ennemi victorieux. Cet exode constitue sûrement une des pages les plus tragiques de cette guerre. Des centaines de mille hommes, femmes, enfants se trouvèrent jetés sur les routes et les chemins sans abri ni nourriture, traînant dans des charrettes le peu qu'ils avaient pu emporter, succombant de faim et de fatigue comme le maigre bétail qu'ils poussaient devant eux. Des délégués de l'Union des Villes et de l'Union des Zemstvos se réunirent le 18 juillet à Brest-Litovsk et un plan commun fut élaboré pour venir en aide aux réfugiés et diriger cette vague immense sur les points où plus facilement on pourrait leur trouver un asile et du pain.

Le pouvoir central vit aussi d'un mauvais œil cette aide aux réfugiés et il fallut toute la volonté et la tenacité des hommes placés en tête de ces Unions pour triompher des obstacles qu'on dressait à chaque pas. A mesure que se déroulaient les événements militaires, et que se dévoilaient les fautes du gouvernement, le sentiment du peuple, à l'intérieur du pays, changeait. L'Union ne pouvait rester sourde à ces voix qui s'élevaient de tous les coins de la Russie et le nouveau Congrès, réuni le 7 septembre 1915, à Moscou, outre les deux buts qu'il s'était déjà donnés : aide aux réfugiés, fournitures aux armées, prit une série de résolutions politiques qui devaient ouvrir enfin les yeux du gouvernement sur ce qui se passait en Russie tant à l'arrière que sur le front.

Pour étouffer l'influence de jour en jour croissante de l'Union, qui jouissait d'une immense popularité dans l'armée, le parti réactionnaire et le parti de la Cour, qu'on appelait le parti de Potsdam, entreprirent une campagne épouvantable contre elle, l'accusant entre autres de dilapidation et gaspillage de millions. L'Union des Villes réclama elle-même le contrôle le plus sévère des représentants du Gouvernement. Ceux-ci, auxquels furent ouverts tous les livres et la correspondance,

ne purent trouver le moindre prétexte à accusation et la conclusion de leur enquête fut que, grâce à l'Union des Villes, le Gouvernement avait économisé plusieurs dizaines de millions de roubles. Pour donner une idée approximative de l'activité de l'Union des Villes pendant la guerre, nous citerons quelques chiffres établis à la fin de 1916. Le nombre de lits de l'Union dans les hôpitaux et différentes formations sanitaires dépasse 500.000 ; sur le front plus de 40.000 installations diverses : bains, blanchisseries, cantines, appartiennent à l'Union. Plus de 2 millions de soldats et autant de réfugiés sont passés dans ces bains; plus de 40 millions de pièces de linge ont été lavées dans ces blanchisseries ; plus de 20 millions de repas ont été servis dans ces cantines. Dans les différentes installations de l'Union sur le front seul travaillent plus de 10.000 personnes et 40.000 dans celles de l'arrière. Ces chiffres se passent de commentaires.

§

Plusieurs fois en même temps que l'Union des Villes nous avons mentionné l'Union des Zemstvos. Que sont donc ces zemstvos qui jouent maintenant un rôle si prépondérant en Russie?

Le Zemstvo est le self-gouvernement local institué par les réformes libérales de l'empereur Alexandre II. Le gouvernement de cette époque, après bien des hésitations, créa, à côté des anciennes assemblées de la noblesse, des assemblées nouvelles composées des représentants des différentes classes, spécialement de la haute bourgeoisie terrienne. Sorte d'Etats provinciaux, les zemstvos ont pris leur nom du mot russe *zemla* — la terre — et reçoivent ainsi la signification d'Assemblées territoriales. « Aux yeux de certaines personnes, dit Anatole Leroy-Beaulieu, dans son remarquable ouvrage *L'Empire des Tsars et les Russes*, le zemstvo avait le grand but de rappeler la *Zemskaia Douma*, autrement dit les Anciens Etats-Généraux de la Moscovie aux XVIe et XVIIe siècles. Alexandre II semble avoir craint que ses sujets n'y vissent un présage de prochaine constitution politique. » Le zemstvo réunit les diverses classes de la population ; les élus de la noblesse et de la propriété individuelle s'y mêlent aux représentants des paysans et de la propriété collective. La compétence du zemstvo embrasse d'un côté l'administration locale propre-

ment dite ; elle touche à la justice par la nomination des juges de paix ; elle s'étend à l'Assistance publique, à l'agriculture, à la voirie, au commerce, à l'industrie ; elle embrasse, en un mot tous les intérêts moraux et matériels de la province.

Les zemstvos acquirent très vite une grande popularité en Russie, puisqu'ils étaient l'organisme vivant s'adaptant aux conditions de la vie et non entravés par les formes administratives. Très proches de toutes les classes du peuples, connaissant bien tous ses besoins, touchant partout la plaie de l'administration, les zemstvos ont été le foyer de toutes les réformes libérales réclamées par la société russe. Le gouvernement, même le gouvernement libéral d'Alexandre II, vers la fin de son règne, tint toujours les zemstvos en grande suspicion ; mais ce fut pire encore après que celui du gouvernement de Tver eut osé présenter à Nicolas II une adresse où il demandait pour la Russie une constitution et des libertés politiques. Depuis ce moment l'existence des zemstvos n'est qu'une lutte incessante entre eux et le gouvernement et la bureaucratie. Mais les persécutions dont ils furent l'objet ne firent qu'augmenter leur popularité en Russie et quand survint la guerre, le gouvernement se vit forcé de remettre entre les mains des zemstvos, qui s'associèrent en une puissante Union, une partie des fournitures de l'armée et de la fabrique des munitions.

Cette Union des Zemstvos est une sorte d'apothéose de toute leur activité depuis les cinquante années de leur existence, et, comme il fallait s'y attendre, elle ne rencontra qu'hostilité de la part de la bureaucratie. Dès sa première assemblée, à Moscou, en août 1914, l'Union des Zemstvos reprit l'idée déjà exprimée par celui de Kharkoff, en 1878, que « les zemstvos doivent réunir toutes leurs forces non seulement en vue des besoins économiques du pays, mais pour tous les besoins de la nation ». Par la force des choses, l'Union des Zemstvos devait devenir le miroir de concentration de tous les sentiments du peuple russe tout entier et cette circonstance ne sera pas sans influence sur l'avenir de la Russie, bien que le ministre réactionnaire Maklakoff, en communiquant aux gouverneurs de province l'autorisation accordée par l'empereur à l'Union des Zemstvos de fonctionner dans la zone des armées

et l'arrière, ait ajouté que « cette activité n'est autorisée que pour la durée de la guerre ».

Le président de l'Union des Zemstvos, le prince Lvov, formulait alors, merveilleusement, le rôle futur des zemstvos : « On a souvent exprimé le désir que cette activité de l'Union ne se borne pas au temps de guerre. Il est difficile de penser à l'avenir, alors que le présent absorbe toutes nos énergies ; mais, quel que soit le sort futur de la Russie, nous avons l'assurance que l'heure bénie de la victoire et de la paix venue, quand toutes les forces du peuple seront appelées au travail pacifique de création et de développement, un large champ d'action s'ouvrira pour les zemstvos et personne ne pourra les remplacer. »

La remarquable organisation des zemstvos et le travail vraiment gigantesque qu'ils fournissent ont fait l'admiration des délégués des pays alliés qui ont visité Moscou.

« En Angleterre, déclara l'un des délégués anglais au Président de l'Union, il serait impossible de créer en aussi peu de temps des organisations aussi puissantes. Chez nous il faut l'appui de la tradition, une longue expérience historique. Dans la création de ces Unions se montre votre force, et la vitalité de votre jeune pays est le gage de son immense avenir. »

Pour une large part l'Union des Zemstvos doit sa puissance à l'homme remarquable qui en a été le fondateur et qu'elle avait choisi comme Président, le prince Lvov.

Le prince Lvov déjà avant la guerre s'était révélé comme un organisateur de tout premier ordre. Lors des disettes qui sévissent périodiquement dans certaines provinces de la Russie, il se prodiguait partout, organisant des secours, installant des cantines, et, grâce à son énergique intervention, des milliers et des milliers d'hommes furent sauvés du typhus et de la mort. Ses capacités extraordinaires d'organisation, le prince Lvov les montra surtout pendant la guerre russo-japonaise. Il arriva en Extrême-Orient avec des ressources très limitées, et armé seulement, comme il le déclara au généralissime d'alors, Kouropatkine, de toute la sympathie de la société russe pour la cause qu'il se proposait de servir. Pour organiser le travail des sections sanitaires des zemstvos, but de sa mission, il eut à déployer une énergie inouïe, car, outre les difficultés matérielles à vaincre, il devait encore lutter contre la bureau-

cratie pour qu'elle n'entravât point ses efforts. La « fanza » du prince Lvov avait acquis une grande renommée, en Extrême-Orient. C'était là qu'aidé seulement de son secrétaire et d'un infirmier, il élaborait les plans de son formidable travail, après quoi on le voyait entreprendre à cheval d'immenses parcours pour se rendre compte par lui-même de ce que donnait la réalisation de ses mesures et surveiller l'armée de 10.000 travailleurs qu'il avait formée lui-même pour les besoins des ambulances. Cette capacité de travail est unie chez le prince Lvov à une fermeté de caractère et un sang-froid extraordinaires, dont il fit preuve quand les Russes reculaient sous le feu des canons japonais. Lors de la retraite de Liao-Yang, les formations sanitaires et d'innombrables convois d'intendance devaient être évacués en quelques heures sous la pluie des obus qui éclataient de tous côtés. Les ouvriers chinois commençaient à s'enfuir, mais le calme du prince Lvov les arrêta et quand enfin tout fut prêt pour le départ et que les convois purent se mettre en route, le prince Lvov se borna à formuler cet ordre bref : « Nous n'avons plus rien à faire ici. »

Voici du reste en quels termes un général caractérisa l'activité du prince Lvov sur les champ de batailles de Mandchourie : « Aux qualités personnelles du prince Lvov, comme homme et organisateur, les sections des zemstvos doivent d'avoir pu travailler tranquillement ; elles ont écarté les préventions que certains nourrissaient contre les zemstvos et leur ont acquis les sympathies de tous. Ses convictions nettes et claires, sa foi ardente, la simplicité spartiate de sa vie, son affabilité, son tact politique et sa capacité de travail extraordinaire attirèrent autour du prince Lvov ceux-là même qui étaient éloignés des zemstvos et les forcèrent de respecter les institutions qui avaient mis à leur tête un tel homme. »

En 1905, le prince Lvov fut élu député à la Douma et s'inscrivit dans le parti des cadets. Il participa au fameux congrès de Viborg, mais ne signa point le manifeste. Cela lui valut d'être jugé par le parti des cadets, réuni à cet effet dans le palais historique du prince Dolgoroukoff à Moscou. Le prince Lvov déclara à ses juges qu'il n'avait pas signé le manifeste de Viborg simplement parce qu'il ne l'approuvait pas et qu'aucune discipline de parti ne pourrait jamais le faire capituler avec sa conscience. Le parti des cadets acquitta le prince

Lvov et lui reconnut le droit de rester dans le groupe. Mais il n'en profita pas longtemps et peu après il se retira, disant qu'il avait besoin « du large » pour travailler.

§

Malgré toutes les entraves administratives et gouvernementales, les zemstvos ont accompli pendant cette guerre un travail fantastique. Inutile de citer les chiffres de tout ce qui a été fabriqué et fourni sur l'initiative seule et par les seules ressources des zemstvos ; tout cela se compte par millions et dizaines de millions. Les zemsvtos ont organisé des fabriques et des ateliers non seulement dans les villes et les centres industriels, mais dans les villages les plus reculés où les paysans dans les izbas se livrent à la confection des vêtements, des chaussures, des harnachements, et à tout ce que peut produire la petite industrie rurale. C'est ainsi que, bien avant l'Allemagne, les zemstvos ont organisé la mobilisation civile.

Mais, comme nous l'avons dit, loin de rencontrer de la part du gouvernement la sympathie et l'appui dus à leur activité, les zemstvos étaient obligés de soutenir une lutte incessante contre lui.

L'ancien gouvernement, surnommé en Russie le « gouvernement de la désorganisation nationale », redoutait peut-être, et non sans raison, que ce contact incessant des meilleurs hommes de la Russie avec l'armée n'amenât celle-ci à prendre conscience de la situation. Le gaspillage, le vol, le sabotage de la défense nationale étaient érigés en système et l'action des zemstvos et de son Comité industriel gênait fortement cette « grève perlée » du gouvernement. Jusqu'à quel point pouvaient aller l'incurie et la mauvaise gestion de celui-ci, un remarquable document inédit que nous citerons ici peut en donner une idée. Ce sont deux lettres du Président du Comité industriel, M. Goutchkoff, ancien président de la Douma, actuellement ministre de la guerre. Ces lettres sont adressées au général Alexéieff, chef du grand Etat major général. Répandues en Russie, en milliers d'exemplaires, elle ne furent pas sans contribuer à l'explosion de la colère générale.

A son Excellence M. V. Alexéieff.

Bien estimé Mikhaïl Vassiliévitch,

Permettez-moi de vous raconter deux nouveaux épisodes de notre

vie, afin que vous voyiez dans quelles conditions marche à reculons notre travail pour la fourniture des armées.

Le premier. Vous savez quel besoin extrême de jumelles a l'armée, de jumelles prismatiques surtout. Il en faut des dizaines de mille, tandis que nous n'en recevons que quelques milliers de l'étranger, car le marché étranger est épuisé, et chez nous il ne s'en fabrique que quelques centaines. Il semble donc qu'il faudrait profiter de tous les moyens d'augmenter la production nationale. La fabrication de jumelles prismatiques a été très bien organisée, sur une petite échelle, à l'Usine d'Oboukhovo, du Ministère de la Marine. La direction principale de l'artillerie a entamé avec l'usine des pourparlers pour élargir la production. L'usine a calculé qu'elle pourra construire de nouveaux ateliers et s'outiller en conséquence si elle reçoit une commande de 8.000 jumelles livrables en 3 ans, au prix de 94 roubles. Le délai de la commande pouvant dépasser la durée de la guerre, d'après le réglement établi par le Conseil des Ministres, cette commande devait être confirmée par celui-ci. Le Conseil des Ministres a trouvé le prix trop élevé et a rejeté la proposition de la Direction de l'Artillerie. (Il faut remarquer qu'une jumelle pareille coûte à la Direction de l'Artillerie, dans ses propres ateliers, 90 roubles.) La commande ne fut pas faite. Quelqu'un des nôtres, de la direction principale du comité, a appris cela par hasard. On a soulevé la question et il semble qu'on a trouvé le moyen de se passer de l'autorisation des Ministres. Probablement réussirons-nous à donner à l'armée des jumelles malgré le gouvernement. Pensez donc! des jumelles ! en quoi cela peut-il intéresser le gouvernement! Et quand on me demandera comme d'ordinaire : que fait donc le gouvernement? Je pourrai répondre : il commande (ou plutôt il ne commande pas) des jumelles.

L'autre fait est beaucoup plus important. Il y a plus d'un an, dans la première séance du conseil général du Comité industriel, comme on discutait les moyens d'augmenter la fabrication des fusils et des mitrailleuses à l'Usine de Toula, un des industriels qui participaient à la délibération proposa d'appliquer, pour récompenser les ouvriers, ce qu'on nomme le système des primes. Pour tous fusils et mitrailleuses fabriqués en supplément, les ouvriers et les employés inférieurs auraient reçu une prime comme salaire supplémentaire. Cette idée fut acceptée par le conseil général du Comité et approuvée par le ministre de la guerre Polivanoff. Le système de primes a été introduit aux Usines de la Direction de l'artillerie et depuis un an qu'on l'applique il a donné d'excellents résultats. Parlez au général Ménikoff et au directeur de l'Usine, il vous diront que c'est à ce système qu'est due l'augmentation progressive de la fabrication. Ce système a été appliqué également dans quelques usines privées dans

les nouveaux contrats de l'artillerie et a donné là aussi les meilleurs résultats.

Il y a deux semaines, le général Manikovsky, à qui le conseil du Comité industriel avait ordonné d'augmenter par tous les moyens possibles la fabrication d'obus lourds, a élaboré, d'accord avec des industriels, une échelle de primes pour la fabrication accélérée de ces obus, afin d'encourager un peu les usines, car cette fabrication, vu ses difficultés, effrayait plusieurs industriels. Cette échelle de primes a été envoyée avec une circulaire particulière à toutes les usines et le 13 août nous avons reçu de M. Sturmer une lettre nous intimant de renoncer au système des primes Ci-joint la copie de cette lettre. Tout y est admirable : l'initiative du ministre du Commerce et de l'Industrie, le ton léger, un peu humoristique envers cette question sérieuse et compliquée, le silence fatal du ministre de la guerre qui a accepté de faire exécuter l'ordre subit et impertinent de gens étrangers. Et, de nouveau, c'est par hasard qu'hier nous avons appris cette mesure. Aujourd'hui Rodzianko nous a interpellés sur cette question dans le conseil général du Comité. Le général Manikovsky a confirmé en déclarant qu'il est désespéré de ce que s'effondre ainsi tout ce qui avait été organisé et qu'il ne sait pas s'il pourra obtenir autrement l'augmentation de la fabrication des obus lourds. Il résulte que la Direction de l'Artillerie n'a certainement pas été consultée, qu'elle a été prise au dépourvu par l'ordre du Président du Conseil des Ministres.

Bien entendu, nous avons reconnu à l'unanimité que l'ordre de Sturmer est nuisible, dangereux, illégal, qu'il doit être annulé immédiatement, mais pour cela il faut s'adresser au ministre de la guerre, à Sturmer, à l'Empereur. Le sénateur Garine, qui présidait, se taisait, tout à fait mal à l'aise.

Voilà, cher Mikhaïl Vassiliévitch, les faits tels qu'ils sont. Convenez que si quelqu'un avait reçu de Berlin l'ordre de diminuer la fabrication des fusils, des mitrailleuses et des obus lourds, il n'aurait pu agir autrement que l'ont fait le prince Schakovskoï, Sturmer et Chouvaiev. Et que pensez-vous qu'auraient fait les ouvriers si on avait changé les conditions de salaires auxquels ils sont habitués depuis déjà toute une année ?

Dans le milieu ouvrier, sous l'influence de plusieurs causes et surtout sous l'influence de la cherté épouvantable de la vie, l'atmosphère est au rouge vif; une étincelle suffirait pour provoquer l'explosion et nous aurions une grève formidable, « par décision du Conseil des Ministres, confirmé par l'Empereur », de même que récemment, nous avons eu « par ordre supérieur » la révolte au Turkestan créée exclusivement par les mêmes Chouvaiev et Sturmer et par la même administration locale. L'idée de l'enrôlement était tout à fait

juste, mais l'exécution fut telle que si elle avait été dictée de Berlin.

Pardonnez-moi cette lettre. Toujours il me faut vous écrire des choses pénibles et augmenter le fardeau si lourd qui pèse sur vos épaules. Vous devez savoir tout cela, parce que vous seul pouvez y remédier si toutefois quelqu'un le peut.

Votre bien dévoué,

A. GOUTCHKOFF.

15 août 1916.

A Son Excellence M. V. Alexéieff.

Bien estimé Mikhaïl Vassiliévitch,

Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, de la proposition faite de la part du gouvernement anglais de nous fournir, jusqu'au 1er janvier 1917, 500.000 fusils, proposition rejetée par le général Belaiev. Permettez-moi de vous raconter en détail l'histoire de cette affaire, qui a un grand intérêt général.

Il y a deux semaines M. V. Rodzianko et moi avons fait demander à la Direction de l'Artillerie si les renseignements qu'on nous avait donnés de cette proposition et de son refus sont exacts. Le lendemain, au conseil général de notre Comité, nous avons reçu la réponse par notre Président, le sénateur Garine, qui nous déclara que par ordre du ministre de la Guerre il avait interrogé le général Belaiev et que celui-ci avait nié l'exactitude de nos renseignements. On lui a fait, a-t-il dit, la proposition de 200.000 fusils seulement dans des délais incertains, au courant de 1917, sans préciser si ce serait à la fin ou au commencement. Il déclina cette proposition vague.

Mais j'ai l'habitude de ne pas avoir confiance aux paroles de M. Belaiev. Rappelez-vous le renseignement qu'il nous donna dans la séance secrète de la Commission du Conseil d'Empire, il y a 18 mois, pendant la crise la plus aiguë du manque de fusils, quand, s'en référant à vous, général en chef commandant l'armée du front Nord-Ouest, il nous déclara que vous demandiez des hommes et non des fusils ? C'est pourquoi j'ai demandé un délai pour vérifier et me renseigner moi-même. Quelques jours plus tard, de quelqu'un qui touche de très près le ministère de la guerre anglais, j'ai reçu une lettre que je vous traduis littéralement : « Au commencement de l'année dernière, le général Ermonius a déclaré qu'en sus des fusils d'Amérique, il faut encore, d'ici juillet 1917, 2.700.000 fusils. Le 3 mars 1916 le gouvernement anglais lui a proposé 2 millions de fusils, calibre anglais, dont 500.000 livrés dans les 6 derniers mois de 1916 et 1.500.000 dans le courant des six premiers mois de 1917 ; probablement 450.000 par mois. Cette proposition avait été confirmée par le général Eller Schaw, avant son départ pour la Russie

ıvec lord Kitchener. Mais le général Belaiev déclara à Londres que i tous les fusils n'étaient pas livrés avant le commencement de 1917 on n'en avait pas besoin. Le général Ermonius et le colonel Belaiev nterrogés tous deux sur cette proposition ont aussi confirmé ce qu'a lit le général Belaiev, à savoir que si tous les fusils ne peuvent être ournis dans le courant de 1916 on n'en a pas besoin. »

« Maintenant il serait très difficile de recevoir ces fusils, puisque e ministre de la guerre anglais, vu le refus du général Belaiev, a dé-:laré aux usines qu'il annulait leurs contrats concernant les fusils. Cependant peut-être pourrait-on obtenir encore cette fourniture de l'Angleterre si on reprenait l'affaire. »

Comme vous le voyez, le gouvernement anglais nous avait proposé beaucoup plus que je ne pensais, et pas du tout ce que nous a rapporté le sénateur Garine d'après les paroles du général Belaiev.

Dans la séance de notre conseil, du 10 août, Rodzianko a de nouveau soulevé la question de la proposition anglaise et j'ai donné les renseignements que je viens de vous communiquer. Le sénateur Garine, qui présidait, ne put rien répondre. Dans notre dernière séance le Ministre de la Guerre lui-même est venu s'expliquer. Il nous a dit, en parlant excessivement vite, qu'il y a eu malentendu et qu'aujourd'hui même il a télégraphié à Londres qu'il accepte la proposition pour les 700.000 fusils. D'une conversation particulière on a appris que Belaiev avait en effet décliné l'offre du gouvernement anglais, mais que ce refus, sans passer devant notre Comité, avait été approuvé par le Conseil des Ministres. Que vient faire ici le Conseil des Ministres, qu'il s'occupe donc de ce qui le regarde !

Nous avons encore appris deux faits très curieux. Comme il résulte de la décision du Conseil des Ministres, il a des renseignements tout à fait faux sur le nombre des fusils nécessaires à l'armée. On a indiqué que la production de nos usines croît très rapidement [nous omettons les chiffres donnés dans la lettre de M. Goutchkoff] et qu'avec l'Amérique l'affaire est arrangée, tandis qu'en réalité les usines d'Amérique ont retardé d'un mois la livraison et au lieu de 1 million de fusils qu'on attendait, elles n'en ont livré que 226.000, et encore ici, à l'épreuve, il y a eu un très fort déchet.

En outre, le général Belaiev et le Conseil des Ministres, qui l'a couvert, ont oublié complètement la question des cartouches qui ne peut s'aranger chez nous et qui, jusqu'à la fin de la guerre, resteront en grand déficit.

La proposition de 2 millions de fusils anglais avec une grande quantité de cartouches nous délivrait définitivement, pour toute la durée de la guerre, de la crise des fusils et des cartouches.

Le deuxième fait est plus caractéristique encore du chaos, de la multitude des autorités, et en résultat de l'absence de tout pouvoir,

qui, ces derniers temps, se sont installés dans le domaine des munitions.

Un membre de la Douma, Savitch, un des hommes les plus talentueux et les plus actifs de la Commission de l'armée, à la Douma et de notre Comité, se souvint que la proposition anglaise était encore au mois d'avril en discussion devant le conseil général du Comité industriel, qu'elle avait été acceptée et confirmée par le Ministre de la Guerre, et que tout simplement elle n'avait pas été suivie et ensuite avait été annulée par le général Belaiev, à Londres, et par le Conseil des Ministres à Pétrograd.

Vous me demanderez, Mikhaïl Vassiliévitch, où était alors notre Comité et où était le Ministre de la Guerre ? A la première question je vous répondrai : on ne nous donne pas de renseignements, on nous trompe, et on ne nous écoute pas ; et à la deuxième je vous répondrai par la même question : où était le Ministre de la Guerre et, en général, avons-nous un Ministre de la Guerre ? Comme vous voyez l'affaire des fusils s'est terminée d'une façon presque satisfaisante, du moins satisfaisante pour un tiers : 700.000 fusils au lieu de 2 millions, mais je vous l'ai racontée en détail pour que vous sachiez dans quelles conditions anormales se passe tout ce qui concerne la fourniture de l'armée. Est-ce normal qu'une intervention de hasard donne une tournure favorable à une chose aussi sérieuse, aussi importante, et ne sentez-vous pas, même à la distance de Moghilev, où vous êtes, ce que nous sentons ici au contact quotidien et de chaque heure avec l'administration et tout le gouvernement ? Bien que sur le front les choses ne soient pas actuellement très heureuses, l'arrière pourri menace encore une fois comme il y a un an, de noyer notre glorieux front et votre brillante stratégie et d'entraîner tout le pays dans cette boue d'où autrefois vous êtes sorti avec danger de mort. On ne peut pas espérer avoir de bonnes voies de communications sous la direction de M. Trepoff, ni un bon travail dans notre industrie confiée au prince Schakhovskoï, ni une agriculture prospère et un bon ravitaillement, remis aux mains du comte Bobrinski. Et si vous pensez que tout ce pouvoir a pour chef M. Sturmer, qui a dans l'armée et le peuple la réputation solidement établie d'être sinon déjà un traître mais un homme prêt à le devenir, si vous pensez qu'entre les mains de cet homme se trouve maintenant la direction des rapports diplomatiques et plus tard l'issue des pourparlers de paix et, partant, de tout notre avenir, vous comprendrez, Mihkaïl Vassilievitch, quelle inquiétude mortelle sur le sort de notre patrie s'est emparée de la pensée et du cœur du peuple.

Nous, à l'arrière, nous sommes sans force ou presque pour lutter contre ce mal. Nos moyens de lutte, étant donnée l'exaspération de la masse du peuple, surtout de la masse ouvrière, pourraient être la

première étincelle de l'incendie dont nul ne peut prévoir les dimensions et qu'on ne saurait localiser. Je ne parle pas déjà de ce qui nous attend après la guerre. Le déluge monte et un pouvoir immonde, gluant, se prépare à renconter ce cataclysme comme il le ferait d'une grande averse : il met ses galoches et ouvre son parapluie.

Pouvez-vous faire quelque chose, je l'ignore. Mais soyez assuré que notre immonde politique y compris notre diplomatie menace de couper les lignes de votre admirable stratégie dans le présent et de la priver de ses fruits dans l'avenir. L'histoire, et en particulier l'histoire de notre pays, connaît pas mal d'exemples pareils. Pardonnez-moi cette lettre et ne m'en veuillez pas pour mon franc parler. Jamais peut-être je n'ai été aussi convaincu qu'à l'heure présente du sérieux de la situation, de la gravité de nos troubles sociaux.

Que Dieu vous aide.

GOUTCHKOFF.

Après cette lettre il est curieux de noter que l'ancien ministre de la guerre, général Bélaiev, quand il fut arrêté sur l'ordre du Comité exécutif de la Douma, s'écria avec un étonnement ingénu : « Quel crime ai-je pu commettre ? je suis ministre depuis si peu de temps ! »

Le prince Lvov, non moins clairvoyant, dans une lettre adressée à M. Rodzianko, s'exprimait en des termes encore plus précis sur le compte du gouvernement. Voici cette lettre, datée du 12 novembre 1916, et dont la presse française a déjà parlé.

L'année passée, les délégués des zemstvos, conscients de leur responsabilité et de leur devoir patriotique, ont signalé, au cours d'une séance secrète, le danger résultant du désaccord entre le gouvernement et la nation, désaccord dont le gouvernement est seul responsable.

Les craintes exprimées alors se sont justifiées depuis et la politique du gouvernement vient de porter ses fruits néfastes. L'immense élan patriotique du pays tout entier a été ignoré et négligé par le pouvoir. Le gouvernement n'a pas même jugé possible la collaboration avec la Douma, qui reflète pourtant l'unanimité du sentiment national. Pendant la guerre, le gouvernement a ouvert les hostilités, d'abord sournoisement, ensuite ouvertement, contre la représentation nationale et contre toutes les forces organisées du pays.

L'incendie de la guerre mondiale augmente de plus en plus et des tâches nouvelles et redoutables surgissent devant nous. Cependant notre situation intérieure devient chaque jour plus difficile.

Les actes et les mesures gouvernementales, chaotiques, incohérentes, n'ayant ni plan défini ni vue d'ensemble, n'ont fait qu'aug-

menter la désorganisation qui affecte maintenant toute l'étendue de notre vie publique et toutes les fonctions de l'Etat.

Partout les mesures qu'a prises le pouvoir provoquent un sentiment de surprise et de consternation. Le peuple s'exaspère et s'indigne. Tout ce qu'entreprend le pouvoir semble dirigé vers le but unique d'embrouiller davantage la situation qui est déjà suffisamment pénible. Cela se manifeste surtout dans la question du ravitaillement qui prend la tournure la plus inquiétante. Les changements continuels des ministres et des personnes dirigeantes ne sauraient, dans ces conditions, qu'accroître la paralysie du pouvoir.

Le mal a atteint même le domaine des relations extérieures de la Russie, où l'unanimité et la fermeté sont surtout nécessaires et où le dévouement aux intérêts de la patrie doit être libre de toute suspicion.

Les crises partielles qui éclatent de temps en temps au sein du gouvernement ne sauraient influencer le courant général de sa politique. Elles ne font que désorganiser davantage le pouvoir et compromettre les restes de son autorité.

Mais ce n'est pas tout.

La suspicion horrible, les bruits d'une trahison, les racontars sur les forces ténébreuses qui travaillent pour l'Allemagne, et s'efforcent de préparer le terrain à une paix honteuse, tout cela aboutit à l'heure actuelle à la conviction définitive que la main ennemie influence secrètement la marche de nos affaires d'Etat. Cette conviction est corroborée par les bruits persistants que le gouvernement juge la continuation de la guerre inutile, qu'il croit pouvoir la liquider et qu'il se prépare à conclure une paix séparée.

Voilà d'où provient ce profond sentiment d'inquiétude qui étreint à l'heure actuelle les délégués des fédérations provinciales des Zemstvos réunis à Moscou pour discuter la situation présente.

En repoussant avec indignation toute idée d'une paix honteuse et néfaste pour l'avenir de la Russie, ils voient le devoir d'honneur et le salut national dans la continuation de la guerre jusqu'à la victoire finale, d'accord avec les peuples qui défendent à nos côtés la cause du droit et de la justice. Les Zemstvos croient fermement au succès final et au triomphe de notre héroïque armée. Cependant ils se rendent nettement compte que le péril principal ne se trouve pas en dehors du pays mais en dedans.

Par conséquent ils m'ont chargé de déclarer aux membres de la Douma, par votre intermédiaire, que, dans la lutte décisive qu'entreprend la Douma pour établir un gouvernement capable d'unir et d'utiliser toutes les ressources vivantes du pays et d'aller vers la victoire, la Grande Russie donnera son entier appui au gouvernement du peuple.

Voilà donc dans quelles conditions d'hostilité, de mauvais vouloir, dans quelle atmosphère de haine sourde devaient travailler le Comité industriel et les Unions des Villes et des Zemstvos dont il était issu. Ces circonstances que n'ignorait pas le peuple firent qu'il se rapprocha plus complètement et plus unanimement que jamais de ces grandes institutions libérales, et le président de l'Union des Zemstvos, le prince Lvov, devint l'homme vers lequel se tournèrent les regards de tous ceux qui désiraient ardemment en même temps que la victoire sur l'ennemi extérieur l'écrasement de l'ennemi intérieur. Et le prince Lvov était précisément de taille à lutter contre tout cet appareil gouvernemental qui pendant la guerre la plus formidable « faisait — comme l'a dit un député de la Douma — une grève perlée contre la défense nationale ». Plusieurs fois la Douma et toute la société russe l'avaient désigné comme le seul homme capable de remédier à l'état de choses, de ramener le calme dans le pays et d'organiser puissamment la défense nationale. Sous la pression de l'opinion publique et des graves événements qui se déroulaient à l'intérieur de la Russie, trois fois l'empereur fit appel au prince Lvov, lui proposant tantôt un portefeuille, tantôt même la présidence du conseil. Mais chaque fois le prince Lvov posait comme condition sine qua non l'indépendance absolue et le libre choix de ses collaborateurs. La bureaucratie et la cour aveugle voulaient bien s'abriter derrière le prince Lvov, mais non renoncer à leur politique néfaste. Il fallait un concours de circonstances tout à fait extraordinaire, l'indignation qui gagna toutes les classes de la société russe pour qu'en quelques jours tout le régime et ses soutiens s'écroulassent « lamentablement », ainsi que s'est exprimé le gouvernement provisoire dans son premier communiqué officiel. Rappelons brièvement les circonstances qui ont amené la chute de l'ancien régime.

§

Le comte L. N. Tolstoï, dans une admirable lettre qu'il adressait, il y a une quinzaine d'années, à Nicolas II, disait avec ce don de prophétie propre au génie : « Sire, il n'y a pas de complot contre tel ou tel ministre, contre tel ou tel grand-duc ou autre personnage ; il n'y a pas de complot ni des socialistes, ni des social-démocrates, ni des révolutionnaires, ni des anarchistes, ni des nihilistes, il y a le complot de toute la

société russe contre tout le régime qui l'opprime.» L.-N. Tolstoï avait raison, l'ancien régime s'est effondré parce qu'il est resté seul ; isolé dans toute la Russie, ne trouvant plus de points d'appui, il s'est effondré dans l'abîme. Mais à côté de cette marche inévitable des choses, quelques facteurs ont encore contribué à accélérer sa chute. Ce fut d'abord une cour dépravée et pourrie qui ne comprenait pas le sens des événements ni le danger mortel dont elle était menacée et qui continuait son odieuse politique, malgré les avertissements qui lui arrivaient de tous côtés. Mais si elle restait sourde à la voix de la nation, elle continuait à croire, même après la disparition de Raspoutine, aux thaumaturges et aux voyants, et le fameux « staretz » eut vite un successeur, Mitia Koliaba. D'ailleurs celui-ci n'était pas un nouveau venu. Une dizaine d'années anparavant il avait joui d'une grande faveur dans les salons aristocratiques et à la cour, et durant les années 1905 et 1906, il n'est pas d'événement politique important auquel Mitia Koliaba ne soit associé. Ce paysan de la province de Kalouga était entouré des plus hauts personnages qui l'écoutaient attentivement, tâchant de comprendre le sens mystérieux des sons qu'il proférait, car il ne pouvait parler et de sa bouche ne sortait qu'une sorte de beuglement auquel les plus perspicaces ne pouvaient rien comprendre et que le célèbre occultiste Papus lui-même, auquel on présenta Mitia Koliaba, se déclara incapable d'interpréter.

Obligé de s'éclipser devant Raspoutine, aussitôt celui-ci disparu on rappela Mitia Koliaba, et, les derniers jours du règne de Nicolas II, alors que dans les rues de Pétrograd commençait à gronder la révolution, la cour continuait à écouter et admirer les sons inarticulés de Mitia Koliaba, y cherchant malgré tout un sens prophétique.

Du reste, en dehors des occultistes et des thaumaturges, on est vraiment confondu de voir quelles gens étaient admis à la cour et y jouissaient d'une faveur particulière. Bornons-nous à dire qu'au nombre de ces favoris fut le trop fameux traître, le colonel Miassoiédoff, dont la trahison coûta à la Russie la perte de deux corps d'armée dans les forêts d'Augustovo. Voici ce qu'en un livre très intéressant de M. Alexinsky, ancien député à la Douma, *La Russie et la Guerre*, nous trouvons (page 277) sur ce personnage, un de ceux sur lesquels la

cour et l'ancien gouvernement comptaient le plus : « Le colonel Miassoiédoff était un des plus hauts officiers du corps des gendarmes, qui est chargé en Russie des fonctions de la police politique. Miassoiédoff était connu comme organisateur de la provocation, comme un des plus zélés « russificateurs » de la Finlande et, en général, comme un des plus sûrs « piliers » de la réaction. Quant à ses complices, ce sont aussi pour la plupart des agents de *l'okhrana* (police politique secrète) et des provocateurs. On ne doit pas trop s'en étonner. Des personnages capables de jouer l'ignoble rôle d'agent provocateur, de tromper et de vendre au gouvernement les révolutionnaires de leur pays sont tout aussi aptes à un autre rôle non moins ignoble : celui d'espions militaires et prêts à vendre leur pays à un gouvernement ennemi. »

A propos de l'affaire Miassoiédoff, M. Kerensky, avocat, député à la Douma, aujourd'hui ministre de la Justice dans le Gouvernement provisoire, adressa au Président de la Douma une courageuse déclaration que nous empruntons aussi à l'ouvrage de M. Alexinsky : « Monsieur le Président, Sur l'ordre de l'autorité militaire, on a arrêté quelques officiers du corps des gendarmes et des fonctionnaires du département de la police. Ils sont accusés de haute trahison et de relations avec l'ennemi du dehors. La trahison avait son foyer au Ministère de l'Intérieur. La société russe, depuis longtemps déjà, suit avec inquiétude les travaux de cette administration, fondés sur un système de provocation qui décompose inévitablement l'organisme gouvernemental et corrompt les représentants du pouvoir. La Douma d'Etat aussi a indiqué plus d'une fois le grand danger né de ce système et a exprimé sa méfiance envers le Ministère de l'Intérieur en condamnant toute la politique intérieure du cabinet.

« La guerre éclate. Toute la Russie, dans une suprême tension de ses forces, se précipite d'un même élan pour repousser l'agression de l'ennemi. Seul le Ministère de l'Intérieur, d'accord avec celui de la Justice, continue avec une exceptionnelle énergie son œuvre destructrice en répandant l'irritation et la division dans la société. Par l'arrestation caractéristique de Bourtzeff, le gouvernement sut, d'un coup, éteindre l'enthousiasme de beaucoup de gens et éclaircir à sa façon le sens des mots sur l' « oubli des discordes intestines ». Et c'est pour

de nombreuses raisons que les députés, se rappelant cette arrestation et celle des députés ouvriers social-démocrates, la lutte contre la presse, la politique du gouvernement en Galicie, en Pologne, en Finlande, exprimaient l'avis, aux séances de la Commission du budget de la Douma, que tous ces actes du pouvoir ont visiblement le caractère de manœuvres destinées à prévenir une heureuse issue de la lutte extérieure. Cette action néfaste du gouvernement a trouvé sa plus éclatante manifestation dans la publication d'un communiqué officiel mensonger attribuant à une partie des membres de la Douma d'Etat le désir de la défaite des armées russes. Or, dans le même temps, au sein même du Ministère de l'Intérieur fonctionnait tranquillement et avec assurance une solide association de traîtres véritables. Et involontairement se présente à l'esprit cette supposition fort acceptable que le Ministère de l'Intérieur, à dessein, tâchait d'égarer l'attention publique sur une fausse piste. La société russe sait bien que les éléments dirigeants du Ministère de l'Intérieur et du Ministère de la Justice sont tout dévoués à l'idée, puissante chez nous, de l'impérieuse nécessité de rétablir au plus tôt l'union étroite avec le gouvernement de Berlin, appui le plus solide de notre réaction intérieure. C'est pourquoi elle ne peut croire qu'il faille compter sur ces départements pour dévoiler, dans tout son ensemble, l'organisation de trahison dont les traces ont été fortuitement découvertes par les pouvoirs militaires. Une intervention de la société russe elle-même s'impose, car seule elle peut jouir d'une autorité. La Douma d'Etat doit tout faire pour protéger la nation contre des coups odieux portés par derrière. Au nom de mes électeurs, je vous prie, Monsieur le Président, d'insister comme représentant officiel de la Douma sur la convocation immédiate de la Douma d'Etat pour qu'elle puisse interpeller le Gouvernement relativement à l'existence de la haute trahison dans une administration centrale et remplir son devoir de contrôle incessant des actes du pouvoir exécutif en un moment aussi exceptionnel. »

Enfin, avec l'arrivée au pouvoir de Protopopoff, la cour et le gouvernement semblent perdre tout sens de la réalité ; entre le tsar et le peuple s'élargit l'abîme où va sombrer définitivement l'ancien régime.

L'activité de M. Protopopoff, pendant cette dernière année,

restera probablement une des plus grandes énigmes de l'histoire contemporaine. Issu d'une famille de gentilhommes, possesseur d'une grosse fortune, doué d'une intelligence hors ligne s'étendant aux affaires aussi bien qu'aux sciences et aux arts, cet homme avait devant lui la carrière la plus brillante. Jeune encore, il avait été nommé Maréchal de la Noblesse du gouvernement de Simbirsk. Elu député à la Douma avec un programme modéré quoique libéral, il appartenait à la gauche du parti octobriste. Quelques discours remarquables le mirent en vue bientôt, et il y a cinq ans, à une forte majorité, il avait été élu vice-président de la Douma. C'est en cette qualité que, l'été dernier, il se trouvait à la tête d'une délégation de députés russes, qui vinrent en Angleterre, en France et en Italie pour rendre la visite qu'avaient faite à la Russie des parlementaires de ces pays. A Paris, M. Protopopoff, par son charme personnel, sa parole agréable, ses vues intéressantes et originales, la largeur et l'indépendance de ses idées, séduisit tous ceux qui l'approchèrent. Dans les conversations qu'il eut avec des hommes d'Etat, des députés, des journalistes, il déclarait qu'une ère nouvelle se levait pour la Russie, que les peuples opprimés recouvreraient la liberté, que le bloc progressiste saurait faire triompher son programme de réformes et que, personnellement, il y contribuerait de toutes ses forces. Une seule ombre sur tout cela. En Russie, toute la société était convaincue que la Cour était divisée en deux camps, d'un côté Nicolas II, presque seul, fermement désireux de combattre l'Allemagne jusqu'au bout, prêt à faire toutes les concessions nécessaires au parti libéral qui demandait des réformes. Dans l'autre camp, l'impératrice Alexandra Feodorovna et toute la cour pénétrée des idées allemandes, les admirant, et cherchant par tous les moyens à obtenir une paix séparée avec l'Allemagne. A ce propos un joli mot circulait même. On disait que Nicolas devrait recevoir la croix de Saint-Georges avec cette citation : « Entouré d'ennemis, seul ne s'est pas rendu. » Les événements ont montré que cette conviction répandue dans la société russe n'était que trop fondée ; or, M. Protopopoff, seul de tous les délégués parlementaires russes à Paris, niait cela et défendait très chaleureusement le patriotisme de l'impératrice et de la cour. Mais en somme l'impression qu'il faisait était excellente.

Dès son retour en Russie, des bruits étranges commencèrent à circuler. Un journal de Moscou publia qu'avant de rentrer en Russie, M. Protopopoff s'était arrêté à Stockholm, où il avait eu une entrevue secrète avec l'ambassadeur d'Allemagne en Suède. L'impression produite par cette révélation fut considérable. Les journaux commencèrent aussitôt une campagne violente contre M. Protopopoff, le sommant de s'expliquer. Il avoua qu'en effet, de passage à Stockholm, l'ambassadeur d'Allemagne lui avait fait exprimer son désir de le voir. Après avoir pris conseil de l'ambassadeur de Russie à Stockholm, il avait décidé d'accepter un rendez-vous, mais à la condition qu'il eût lieu sur un terrain neutre et en présence de témoins. Au lieu de l'ambassadeur, ce fut un conseiller d'ambassade, M. Warburg, qu'il vit, l'ambassadeur d'Allemagne s'étant foulé le pied juste au moment où il venait au rendez-vous.

Par malheur, les témoins invoqués par M. Protopopoff n'ont pas confirmé ses dires, et l'ambassadeur de Russie à Stockholm a affirmé au ministre actuel des affaires étrangères, M. Milioukoff, qu'il n'avait eu connaissance de cette entrevue que par les journaux russes.

M. Protopopoff fut alors convié, par l'assemblée de la noblesse de Moscou, à s'expliquer plus clairement sur cette affaire. Là on apprit que M. Warburg, auquel M. Protopopoff avait donné le titre de conseiller d'ambassade, n'était qu'un espion à la solde de l'Allemagne, collaborateur du *Berliner Tageblatt*, et que le but principal de cette conversation était de faire croire à la presse neutre que la Russie désirait entamer des pourparlers de paix séparée et semer ainsi la discorde entre les Alliés. M. Protopopoff donna de cette entrevue la version suivante, du reste en partie démentie par les témoins.

« Warburg affirma qu'il n'y avait pas de famine en Allemagne ; que l'Allemagne ne nourrissait aucune animosité pour la Russie et la France ; que la seule ennemie est l'Angleterre, dont l'amitié n'est pas avantageuse pour la Russie ; que la continuation de la guerre est inutile, puisque les frontières resteront ce qu'elles étaient auparavant ; qu'il n'y a donc pas lieu de sacrifier encore des millions de vies humaines. M. Warburg reconnaissait que la restauration de la Pologne s'impose, que ses frontières doivent être ethnographiques, mais il fit remarquer qu'en Allemagne il n'y a pas de Polonais, que tous

sont en Autriche et en Russie. Quant à l'Alsace et la Lorraine, l'Allemagne reconnaît avoir commis en 1871 une grande faute politique, et qu'il eût mieux valu demander 10 milliards à la France que de lui arracher ces provinces ; du reste l'Allemagne serait prête à renoncer à la Lorraine ; quant à l'Alsace, il n'en saurait être question, cette province ayant été conquise sous Louis XIV. L'Allemagne bien entendu n'a aucune prétention sur la Belgique, elle regrette que la Serbie ait été ensanglantée, mais c'est une conséquence inévitable de la guerre ; enfin l'Allemagne est prête à reconnaître à la Russie la Galicie, la Bukovine et même les Détroits. » M. Protopopoff dans cette entrevue se serait borné à écouter le monologue de M. Warburg et aurait dit seulement : « La guerre n'a pas eu que des résultats négatifs, elle a donné à la France la prière ; à l'Angleterre, des troupes continentales ; à la Russie, la tempérance. »

Nous avons donné quelques détails sur cette entrevue, d'abord à cause de son caractère historique, ensuite parce que les explications embarrassées qu'en donna M. Protopopoff soulevèrent contre lui dans toutes la presse russe et à la tribune du parlement des attaques d'une violence telle que jamais homme politique d'aucun pays n'en essuya de pareilles. Le résultat de ces attaques fut assez inattendu. Le parti de Potsdam, qui dominait à le Cour et qui imposait sa volonté au faible Nicolas II, remit à M. Protopopoff le portefeuille de l'Intérieur. Nommé ministre, M. Protopopoff s'empressa de commettre une série d'actes qui peut-être relèveraient davantage de la psychiatrie que de la politique, s'ils n'avaient caché, comme on a tout lieu de le croire maintenant, un plan diabolique. Pour se présenter à la séance de la commission de la Douma, M. Protopopoff avait revêtu, costume symbolique, l'uniforme de général de gendarmerie. Il présenta une série de mesures réactionnaires comme jamais aucun ministre, pas même Sturmer, n'avait osé le faire ; les journaux furent blanchis impitoyablement par la censure, saisis et suspendus ; il voulut imposer la présence de policiers aux séances secrètes du Comité industriel ; les déportations administratives se chiffraient par centaines ; il fit arrêter sans motif les ouvriers délégués au Comité industriel ; interdit le Congrès de l'Union des Zemstvos. En quelques mois il devint l'homme le plus abhorré de la Russie,

si bien qu'il n'osa pas se montrer à une seule séance de la Douma.

Cette politique lui valut une bienveillance infinie de la Cour, qui voyait en lui son sauveur, et il devint le ministre le plus puissant qu'ait eu la Russie. Toutes les mesures qu'il prenait tendaient directement à l'aggravation de la situation intérieure du pays : les transports étaient désorganisés, en certains endroits on interdisait aux paysans de vendre leurs céréales aux représentants des zemstvos ; les prix des objets de première nécessité montaient en des proportions fantastisques, et la famine commençait à sévir dans tous les centres industriels et les capitales.

Maintenant que les événements tragiques qui ont ensanglanté la Russie, les derniers jours de février, et d'où est sortie la révolution triomphante, se sont un peu éloignés et qu'on commence à en saisir le sens et la portée véritable, on voit clairement que M. Protopopoff et le parti allemand de la Cour ont appliqué ici le même système qu'avait employé le gouvernement russe en 1905. Alors le fameux pope Gapone, qui n'était qu'un agent provocateur du gouvernement, ce qui est aujourd'hui avéré, avait provoqué un immense mouvement ouvrier qui fut étouffé dans le sang de milliers de citoyens paisibles. De même maintenant Protopopoff et ses amis voulaient provoquer des troubles intérieurs pour les étouffer également dans le sang de milliers de victimes, mater ainsi la révolution montante et, se retournant ensuite vers les Alliés, leur faire entendre que les troubles graves qui avaient surgi en Russie ne lui permettaient plus de faire face à l'ennemi extérieur et qu'elle se voyait forcée de signer une paix séparée avec l'Allemagne. Tout était bien préparé, mais ils se sont trompés sur un seul point : l'armée qui, il y a douze ans, avait soutenu l'ancien régime, n'existait plus. Les troupes appelées à Pétrograd pour tirer sur le peuple n'étaient plus l'armée, mais la nation en armes, et cette nation a renversé le trône.

§

Quels sont les hommes nouveaux qui ont dirigé cette formidable révolution et que l'élan populaire a portés au sommet du pouvoir ? S'il fallait caractériser le gouvernement nouveau d'un seul mot, en marquant son trait essentiel, il faudrait dire

que c'est un gouvernement *russe*.C'est la première fois depuis Pierre le Grand, qui introduisit en Russie la bureaucratie allemande, qu'il y a en Russie un gouvernement où on ne compte ni von ni baron. C'est un véritable gouvernement national, et il faut reconnaître que la révolution a su confier ses destinées à des hommes tout à fait remarquables par leur intelligence, leur volonté et leur grand amour de la patrie.

Quelques-uns des membres du nouveau gouvernement sont assez connus en France, tel le leader du parti des cadets et l'un des fondateurs de ce parti, Milioukoff. Ancien professeur d'Histoire, auteur de plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels le plus connu en Russie est les *Essais d'histoire de la civilisation russe*, dont 4 volumes ont déjà paru, orateur éloquent, M. Milioukoff, dès son entrée au Parlement, s'est consacré principalement à la politique étrangère. Sa nomination au ministère des Affaires Etrangères peut être d'une grande importance dans la conduite et l'issue de la guerre. M. Milioukoff, qui a été longtemps professeur à l'Université de Sofia, jouit en Bulgarie d'une grande popularité.Dès le début de la guerre, il avait prêché la nécessité d'attirer la Bulgarie dans l'orbite de l'Entente, mais, bien que les événements en aient décidé autrement, nul doute que la Bulgarie ne se souvienne de M. Milioukoff. Mais tout en se consacrant à la politique étrangère, sans trêve ni merci, il ne cessait de dénoncer à la tribune de la Douma les abus du régime déchu, et il ne craignit pas d'accuser Sturmer de trahison. Les partis réactionnaires lui avaient voué une haine mortelle et, il y a quelques mois à peine, on découvrait un attentat organisé contre lui.

La France connaît également M. Chingarev, Ministre de l'Agriculture,membre des Zemstvos depuis une vingtaine d'années. M. Chingarev est médecin par sa profession, mais il connaît mieux que personne toutes les questions agraires, et c'est un travailleur infatigable. Avec M. Milioukoff et quelques autres députés, il faisait partie de la délégation parlementaire russe qui, l'été dernier, vint rendre visite aux parlementaires anglais, français et italiens. A son retour, il publia dans un journal de Pétrograd une série d'articles sur les impressions rapportées de ce voyage. Ces articles resteront comme un des

documents historiques de la présente guerre. M. Chingarev appartient, comme M. Milioukoff, au parti des cadets.

Le Ministre des finances, Tereschtenko, est un des membres de la célèbre famille des sucriers, les Tereschtenko, l'une des plus riches, sinon la plus riche de la Russie, dont les propriétés dans les gouvernements de Kiew, Tchernigov et Volhynie ont plusieurs centaines de mille hectares. M. Tereschtenko est doué du génie de l'organisation; avec cela financier de tout premier ordre, sans nul doute l'emprunt formidable qu'il va lancer, et qui s'appellera l'emprunt de la liberté, obtiendra un succès sans précédent équivalent à une belle victoire.

Un autre industriel de grande envergure, lui aussi organisateur hors ligne, M. Goutchkoff, a été appelé au Ministère de la guerre. Au cours de cet article nous avons déjà cité deux lettres qu'il écrivit au général Alexéieff. Ces lettres peignent suffisamment l'indépendance du caractère et l'énergie de leur auteur. Depuis la guerre, M. Goutchkoff présidait le Comité industriel et militaire qui, malgré et contre le gouvernement, organisa les fournitures de l'armée.

L'extrême gauche est représentée dans le Ministère du Gouvernement provisoire par le député travailliste Kerensky, avocat et journaliste de grand talent, travailleur énergique, qui, par ses opinions politiques, comme il l'a déclaré en prenant le portefeuille de la Justice, reste ce qu'il fut toujours « un fervent républicain ».

Mais l'âme de ce gouvernement, c'est l'homme vers qui se tournèrent immédiatement les regards de tous les Russes, celui qui sut grouper autour de son nom toutes les forces vitales du pays, c'est le prince Lvov, président du Conseil.

Nous avons déjà donné quelques traits caractéristiques du prince Lvov; complétons-les par quelques renseignements biographiques. Le prince Lvov est né à Dresde, mais tout enfant encore il vint avec ses parents à Moscou, y fit toutes ses études, qu'il termina par la faculté de droit. C'est à Moscou, ville à laquelle il est attaché par toutes les fibres de son être, qu'il commença son activité publique et se dévoua à l'œuvre des Zemstvos dont il était membre. Nous avons dit comment, au début de la guerre, il créa l'Union des Zemstvos. Depuis lors, sa vie est consacrée tout entière au travail. Dès sept heures du matin il était à l'Union, où il restait jusqu'à sept heures du soir

pour revenir à neuf heures et travailler encore jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Parfois à une heure du matin, à un des membres de l'Union resté seul avec lui il disait : « Eh bien, maintenant que nous sommes seuls, nous pouvons nous mettre à travailler ! » Sa manière de vivre est d'une simplicité toute spartiate. La première fois qu'il alla sur le front étant arrivé à Moscou pour prendre le train, les fonctionnaires chargés de l'accompagner lui demandèrent où étaient ses bagages pour les faire enregistrer. — « Je n'en ai pas, répondit le prince Lvov. Je n'emporte que cela », et il montra la valise qu'il avait à la main et où se trouvaient, avec les choses indispensables, une jumelle et un kodak.

Le prince Lvov est non seulement un organisateur unique, il est de plus un excellent écrivain et, malgré le travail surhumain qu'il a fourni depuis la guerre, il trouvait encore le temps de donner chaque semaine, dans le *Bulletin des Zemstvos*, un article toujours fort intéressant et cité par toute la presse russe. Parfois il publiait aussi des articles dans de grands périodiques ; c'est ainsi que récemment, dans un journal de Moscou, parut sous sa signature un article très remarqué, intitulé : *A quand la fin*, dans lequel il exposait ses vues sur le but et la fin de la guerre. Nous citerons pour terminer les passages essentiels de cet article :

On ne voit pas la fin de la guerre. Des millions des meilleurs hommes sont emportés ; les forces qui auraient suffi pour des dizaines et des centaines d'années de vie de labeur et de paix sont anéanties ; les richesses immenses de la nature sont détruites, ainsi que les valeurs les plus précieuses du génie humain, et les belligérants ne s'arrêtent pas.

Cette destruction impitoyable fait définir cette guerre cruelle, obstinée comme une guerre d'épuisement de forces. Mais est-il vrai que les hommes fassent la guerre pour la guerre, pour la destruction, et que tout cela finisse par le marasme ? Est-il possible que cette tension incroyable des forces de tout le monde occidental, que ces sacrifices incalculables ne soient rien d'autre que le suicide de l'humanité ? N'y a-t-il pas une force créatrice supérieure qui guide tout cela ?

On n'a pas vu jusqu'à présent la fin de la guerre, parce que maintenant seulement, à travers les nuages de fumée sombre, commence à paraître son vrai commencement.

C'est maintenant seulement qu'il apparaît clairement que la guerre,

quelle que soit sa durée, ne peut se terminer ni par l'écrasement des forces destructrices, ni par leur épuisement.

La guerre ne peut se terminer que par la domination des forces spirituelles créatrices qui seules sont capables de résoudre les questions fondamentales de la vie des peuples d'Occident.

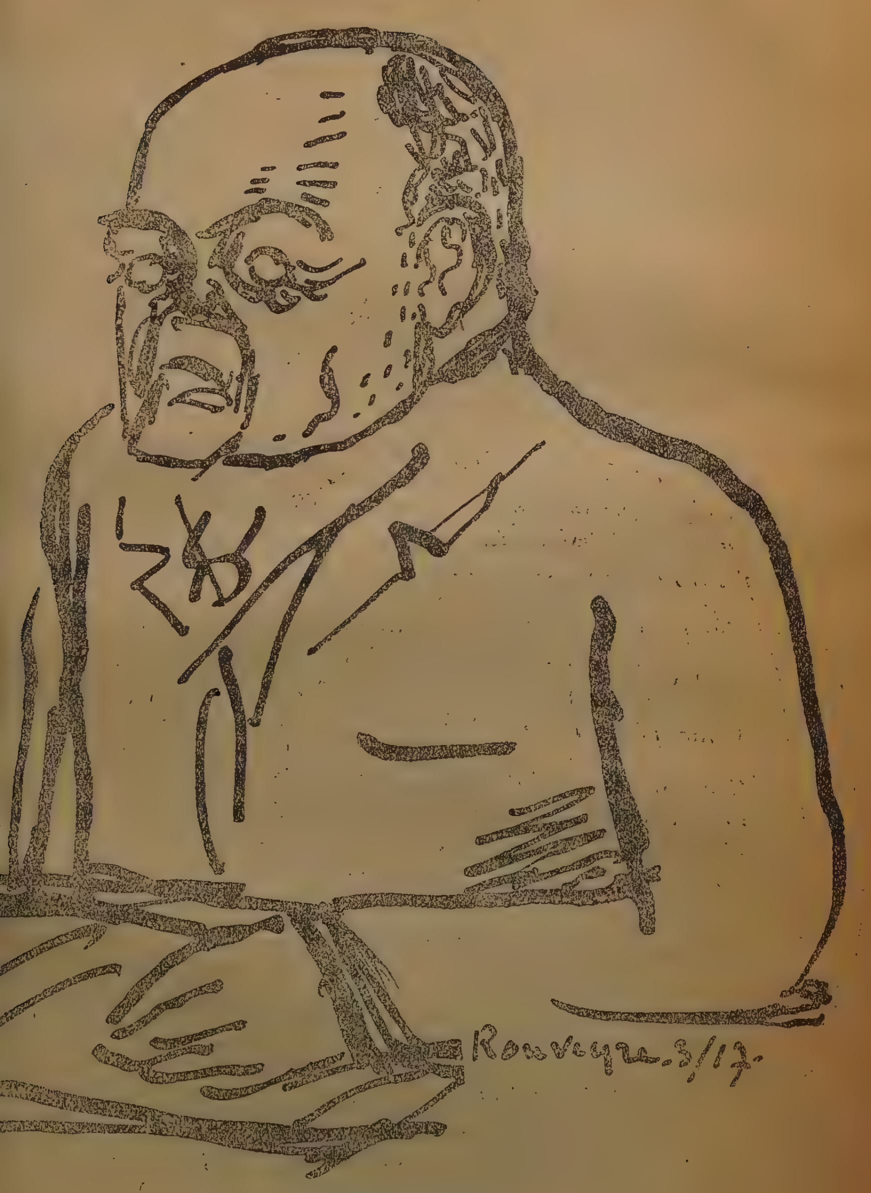
C'est maintenant seulement qu'il est devenu clair que la guerre n'est faite ni pour acquérir des territoires, ni pour obtenir la domination mondiale. Tout cela n'est que prétexte extérieur, physique, de la lutte.

La guerre a commencé et se résoudra non sur les champs de batailles, mais dans le domaine spirituel, dans la victoire des forces morales supérieures. La guerre se terminera quand on aura trouvé les voies menant à la transformation de la vie ancienne, quand la tension des forces spirituelles de l'homme s'appliquera à la création de la vie nouvelle.

La guerre a séparé d'un voile épais la vie passée de la vie future. De quelque façon qu'elle se termine et quand, une chose est sûre : c'est que le vieil ordre de choses a vécu. Dès maintenant dans la furie des combats à mort on peut saisir les courants de la nouvelle vie qui paraît. L'énergie créatrice vit à côté de l'énergie destructrice, comme à côté de la mort bouillonne la vie jeune. Les mains sont teintes de sang, les visages noircis de poudre et dans l'âme brûle l'amour ardent pour la patrie prêt à la création...

La tension des forces morales, spirituelles, voilà ce qui mettra fin aux horreurs de la guerre, ce qui amènera la fin victorieuse. Et si la fin de la grande lutte est en dehors de la guerre, si elle est dans les profondeurs de la conscience humaine, alors ce ne sont pas les forces extérieures qui en portent la responsabilité, mais la conscience de tous et de chacun. Nous tous devons tendre nos forces morales et les appliquer à la création d'une conscience nouvelle, d'une raison nouvelle, d'une vie nouvelle. Nous tous devons tenir fortement et ne pas laisser s'échapper de nos mains ce qu'il y a de plus cher et de plus victorieux dans l'humanité, le triomphe du bien sur le mal.

J.-W. BIENSTOCK.



JOSEPH REINACH

GRANDS FRÈRES QUI DORMEZ...

A la mémoire de Jean-Marc Bernard
et Raoul Monier.

— Grands frères qui dormez sous la haute fougère,
Pendant que les fourmis vous dévorent les yeux;
La chair pleine de plomb, plein la bouche de terre
Où tremble la poussière auguste des aïeux;

Martyrs vouant à Dieu vos plaies grandes ouvertes,
Martyrs de votre foi, parfois de vos erreurs;
Innombrables hosties à la Patrie offertes,
Vaincus obscurs, pareillement obscurs vainqueurs;

Grands frères qui dormez sous la haute liane,
Conquérants, voyageurs, ou saints des Missions,
Ou forçats qui semez les sables des Guyanes;
Décapités cherchant vos têtes à tâtons;

Victimes des destins, ou de votre folie,
Vieillards, vierges, guerriers, ou bébés au berceau;
Gens simples s'éteignant comme eût fait leur bougie;
Malades dont les corps s'en allaient par morceaux;

Fiers passants dont la fin fut une apothéose;
Humbles n'ayant pas même à se voir oubliés;
Riches emmitouflés dans vos capsules closes;
Morts de mille ans et morts d'hier, vous me parlez.

Ce n'est plus vous qui gisez là sous ces ordures
Et qui remugle là sans forme ni pensée,
Mais votre résidu mortel, la gangue impure
Que pourtant nous nommons la vie en insensés;

Tandis que ce magma fermente pêle-mêle,
Ce qui fut éternel en vous reste présent :
A travers ma prison éphémère il m'appelle ;
Moi qui suis mort encore, il parle, je l'entends ;

Car je suis mort jusqu'à ce que ce vain corps meure :
Souffle, pensée, ardeurs, mourront avec sa vie;
Fleurs humaines, il faut s'effeuiller quand vient l'heure
Et se résoudre en chœur dans l'éternel oubli ;

Heure à heure je meurs et tout meurt par le monde
De ce que je nommais la vie en blasphémant :
Ames des morts, emportez-moi dans votre ronde,
Anges, morts délivrés qui seuls êtes vivants ;

Aspirez-moi de tout l'effort de vos prières,
Communion des morts, communion des saints,
Comme un rayon de plus à l'orbe des lumières
Dont la sphère tournoie aux pieds du Saint des Saints;

D'avance et sans regret j'adresse à toutes choses
L'adieu du naufragé qui sombre sans effort :
Coule, radeau d'un jour, tombez, senteurs des roses,
Mourez, mon bloc charnel qui déjà sent la mort!

Corps méprisable et cher, il le faut que tu meures;
Souffle, pensée, ardeurs mourront avec ta vie :
Fleurs humaines il faut s'effeuiller, voici l'heure,
Pour refleurir en chœur à l'immortelle vie ;

Ames des morts réconciliés, sphère immense,
Mélodieux et magnétique vibrement,
Dont le centre est partout et la circonférence
Nulle part, prenez-moi dans votre tournoiement :

Vous qui avez souffert et qui souffrez encore,
Accords troubles luttant encor pour vous purger,
Dissonances vous résolvant, blancs météores
Dissipant la ténèbre où je reste plongé ;

Et vous qui triomphez dans votre délivrance
Et le ravissement sans limite et sans fin,
Justes comme un nombre juste, lumière et danse,
Par delà a souffrace et les bonheurs humains !

FAGUS.

NOS ALLIÉS ITALIENS

La politique extérieure de l'Italie est liée dorénavant à la nôtre. Il nous semble donc naturel d'envisager d'une façon générale et en réservant les détails, d'une part, l'avenir de cette Puissance en Orient et d'examiner, d'autre part, ce que pourra être demain pour elle l'Adriatique.

D'aucuns peuvent penser que ces questions sont exclusivement italiennes et qu'il vaut mieux qu'elles ne soient pas traitées chez nous. Tel n'est pas notre avis. Nous tâcherons précisément de démontrer qu'elles nous intéressent aussi indirectement. Nous n'avons du reste à craindre de la part de nos alliés aucun malentendu, aucune fausse interprétation de nos intentions, car notre attitude à leur égard est simple et l'exposer, ne peut présenter aucun inconvénient.

Les ambitions orientales de l'Italie se sont laissé entrevoir avant comme pendant cette guerre.

Au mois de septembre 1913, à la suite d'une campagne de presse, une société financière italienne obtenait de la Sublime Porte l'autorisation d'effectuer des études pour l'établissement éventuel d'une voie ferrée dans la partie méridionale de l'Asie-Mineure, d'Adalia à Bouldour. Les journaux italiens exprimaient à cette occasion l'espoir que l'Italie, qui faisait seulement son entrée en Asie-Mineure, « saurait rattraper le temps perdu ».

Le 5 mai 1915, à Quarto, Gabriele d'Annunzio s'écriait : « Plus personne ne parle bas, parce qu'ont cessé le malheur et la honte; la paresse de ne pas voir et de ne pas sentir a cessé. Et les messagers aériens nous annoncent que la Nuit de Michel-Ange s'est réveillée et que l'Aurore de Michel-Ange,

appuyant sur la pierre le pied et le coude, rejette loin d'elle sa tristesse, et voici que déjà elle s'élance dans le ciel des Alpes à *l'Orient.* »

Au mois d'août de la même année, les Italiens proposent aux alliés de collaborer à l'expédition des Dardanelles par un débarquement à Enos. Le *Temps* rappelle cette offre un an plus tard dans son n° du 5 août 1916. Pour des raisons que l'on connaîtra plus tard, elle est déclinée ; mais lorsque le camp franco-anglais de Salonique est constitué, les Italiens ne manquent pas d'y paraître. Ils s'empressent d'autant plus qu'ils ont discerné l'erreur commise par la Grèce en se tenant à l'écart du conflit et en renonçant de ce fait au gain légitime que sa participation lui eût valu en Orient. Après la guerre de Tripolitaine et la guerre des Balkans, on pouvait prévoir de sérieuses difficultés entre l'Italie et la Grèce en Méditerranée orientale. L'élément grec des îles et des côtes d'Asie Mineure, dans la région même d'Adalia dont il vient d'être question, voyait d'un mauvais œil les nouveaux venus. Les Turcs se sont chargés à leur manière de libérer les Italiens de toute inquiétude à ce sujet... Du côté de la Tripolitaine, ces derniers ont su profiter de leur alliance avec l'Angleterre pour se garer des Senoussis, par un accord avec cette Puissance en date du 31 juillet 1916.

Ainsi, quels que soient les déboires dont les Italiens aient été abreuvés en Tripolitaine et les commencements de difficultés qu'ils aient eus avec les Grecs, il ne semble nullement que ces déboires et ces discussions aient été de nature à les décourager et à les retenir sur le chemin des acquisitions lointaines. Certains parmi nous redoutent même de leur part de trop gros appétits et ne cachent pas leur appréhension de les voir prendre en Méditerranée orientale une situation considérable.

Nous ne partageons pas cette crainte. Nous posons en principe que l'Italie et la France défendant une civilisation commune qui est la base de leur existence nationale, leur amitié d'aujourd'hui doit, dans leur intérêt à chacune, demeurer l'amitié de demain. La permanence du péril, même lorsqu'il se présentera sous une autre forme qu'à présent, garantira certainement la solidité des liens franco-italiens. Personne du reste ne songe à négliger les ambitions de nos alliés, à ne pas

les prendre en considération, encore moins à les repousser en bloc; mais pourquoi les envisager d'un regard inquiet, pourquoi ces réticences, qui ne peuvent que compromettre le succès de tous? Les questions d'Orient qui dériveront de la liquidation de la guerre seront toutes susceptibles d'un arrangement amical entre les Italiens et nous. N'est-il pas évident que l'union latine ne peut se limiter aux seuls intérêts d'Occident? Si, comme nous le croyons, elle s'est faite profonde au cours de cette guerre et subsiste après le traité de paix, elle s'étendra naturellement aux intérêts communs d'Orient. Et là, elle ne s'exercera pas seulement politiquement, mais moralement. Nous entendons que les deux nations s'efforceront de concert d'élever des populations diverses jusqu'à leur civilisation commune et par des procédés analogues de tact et d'humanité.

§

Plus aisément que les continents, les mers se prêtent aux orientations politiques et économiques des peuples; il n'est sur leur surface uniforme de routes nécessaires, d'itinéraires qui s'imposent, comme sur terre, les vallées, le contour des massifs montagneux : l'homme peut les parcourir à son gré en tous sens. C'est ainsi que certaines d'entre elles ont pu servir des politiques d'expansion lointaine vers des buts différemment orientés. L'Adriatique, par exemple, a servi deux grands courants politiques et économiques : l'un vertical, celui de la République de Venise, l'autre horizontal, celui de l'Empire romain.

Les voiles rouges de la flotte des doges montaient et descendaient le long des côtes d'Istrie et de Dalmatie et gagnaient l'Orient, les ports de la Morée, Candie, l'Archipel et Constantinople. La puissance de Venise, essentiellement maritime et côtière, s'infiltrait peu à l'intérieur des terres. L'Adriatique était son principal empire.

Les Romains n'avaient pas considéré l'Adriatique de la même manière ; pour eux, qui n'étaient point des marins, elle n'était qu'un fossé à franchir pour gagner l'Epire et pénétrer par la via Egnatia, au pas pesant mais ininterrompu des légions, dans les riches territoires de l'est qu'arrose le Danube.

Deux politiques, qui rappellent de loin les deux d'autrefois, trouvent aujourd'hui en Italie des partisans convaincus. Les

uns se contenteraient avec Trieste et l'Istrie de garanties sur la côte dalmate, et, tels les Vénitiens, regardent l'Adriatique comme le libre chemin de l'Orient. Les autres, au contraire, voudraient que l'Italie possédât en propre au moins la côte et un certain hinterland à l'est de l'Adriatique. L'ambition de ces derniers se heurte naturellement à celle des Slaves. Quelle que soit la forme politique qu'obtiennent après la guerre les différents éléments slaves à l'est de l'Adriatique, il est évident que ceux-ci désireront avoir libre accès à la mer. Voilà déjà en quoi, aussi bien dans l'intérêt de la paix générale que dans celui de nos propres rapports avec le monde slave, la question dont nous parlons peut aussi nous regarder.

Ceux des Italiens qui s'en tiennent à la politique que nous avons appelée la politique verticale font remarquer à leurs compatriotes qu'un hinterland qui s'enfoncerait jusqu'aux Alpes Dinariques, qui varierait par conséquent entre 25 et 50 kilomètres, n'offrirait en réalité aucune sécurité au point de vue militaire ; c'est la Bosnie et l'Herzégovine tout entières qu'il faudrait pour garantir une côte telle que la côte dalmate ! L'occupation de la Dalmatie simplement resterait sous la menace constante de la poussée des Slaves ; elle indisposerait en outre ces derniers, et ceux qui s'y opposent font remarquer, non sans raison, qu'il serait bien imprudent de la part de l'Italie de dresser contre elle l'inimitié des Slaves à côté de celle des Germains.

Nos alliés italiens savent que nous sommes prêts à respecter leurs ambitions, mais ils ne peuvent nous en vouloir de leur dire, sans arrière-pensée et d'un point de vue purement objectif, ce que nous trouvons qu'elles contiennent de judicieux ou de risqué. Et puisqu'ils diffèrent d'opinion sur la question de l'Adriatique, il nous est sans doute permis de leur signaler quels sont ceux d'entre eux que nous approuverions pleinement.

Or, il nous apparaît que les Italiens qui raisonnent comme nous venons de le montrer en dernier lieu font preuve de plus de clairvoyance que les autres.

Nous connaissons l'importance à tous points de vue de l'élément italien dans les ports dalmates ; mais nous savons aussi qu'il n'en est pas de même au delà. Nous trouverions donc très naturel que l'Italie cherchât à conserver dans ces ports la

situation qu'elle y a déjà et à la fortifier encore. Pour cela, de bons esprits, en Italie, ont préconisé le moyen des écoles. C'est de fait un excellent moyen que les Italiens emploient avec succès dans bien des pays; il maintient et répand l'usage de la langue italienne et, du même coup, entretient le prestige et propage les idées de l'Italie. D'autres moyens qui touchent davantage à la vie administrative, judiciaire et municipale des villes étrangères peuvent s'ajouter à celui-là et nous croyons fermement que l'entente serait possible sur ces terrains entre les Gouvernements intéressés. De cette manière les intérêts de l'Italie seraient suffisamment garantis tout le long de l'Adriatique, sans que cette Puissance fût pour cela en butte aux jalousies de ses voisins. Elle aura un intérêt trop évident à entretenir avec eux d'aussi bons rapports qu'avec nous-mêmes pour qu'elle le méconnaisse. Quelqu'un qui s'entendait à la psychologie des peuples, Alfred Fouillée, cite ce vieux proverbe italien : « L'Italien dit souvent des sottises, il n'en fait jamais. » Grâce au bloc qu'elle formera avec eux et avec nous, l'Italie écartera tout péril commun, nous le disions plus haut, quand après la guerre il se présentera cette fois sous la forme économique.

Nous ajouterons que cette politique de garanties sur la côte orientale de l'Adriatique donnerait satisfaction à tous les patriotes italiens, car, en tenant compte des revendications slaves, elle faciliterait un courant d'affaires de l'ouest à l'est qui serait l'équivalent de style moderne de la politique horizontale de Rome.

On peut penser que la politique mondiale de l'avenir revêtira de plus en plus la forme de la concurrence économique. Les nations qui sauront prendre au lendemain de la guerre les meilleures positions sur le champ commercial du monde se trouveront en partie de ce fait les mieux préparées pour la lutte. Pénétrés de cette idée, les Gouvernements éviteraient, le moment venu, bien des froissements entre nations ; des avantages territoriaux, qui leur eussent semblé autrefois indispensables, ne leur apparaîtraient plus qu'au second plan et ce serait un grand pas de fait vers la paix durable que souhaitent les peuples.

Dans cet ordre d'idées, ce que nous venons de dire des Italiens et de l'Adriatique pourrait prendre quelque valeur

aux yeux de nos alliés, et nous ne saurions trop nous associer à leur façon pratique d'envisager l'avenir. Reposant sur les mêmes principes, notre collaboration n'en serait que plus complète et plus efficace, et le bloc d'intérêts latins dont nous poursuivons la formation, en relation étroite avec le monde slave, n'en serait que plus solide (1).

§

Nous voudrions ajouter aux opinions que nous venons d'émettre avec le souci constant de ne froisser en aucune manière la susceptibilité de nos alliés, mais avec l'unique désir d'aplanir pour eux et pour nous la route de l'avenir, un argument philosophique qui sera admirablement compris au delà des Alpes. Il nous semble que cet argument milite tellement en faveur de l'action franco-italienne dans le monde après la guerre, que non seulement il n'est pas permis de le négliger, mais qu'il est du plus grand intérêt de l'exposer même sommairement, car la leçon qu'il comporte se dégage d'elle-même.

On a suffisamment dit et répété que la guerre actuelle était la lutte de deux principes de civilisations, de deux idéals sociaux, de deux manières d'entendre le progrès, pour que nous ne revenions pas sur ce point, surtout dans les limites forcément restreintes de cet article ; mais nous pouvons nous demander si la défaite de nos ennemis suffira à leur montrer l'injustice de leurs principes, la fausseté de leur idéal, le néant ou du moins l'insuffisance du progrès tel qu'ils l'entendent, autrement dit si leur défaite mettra le monde à l'abri de leur convoitise.

L'orgueil qui était au fond de leur programme national depuis quarante ans avait été pour les nations latines, pour l'Italie qui était devenue leur alliée, et même pour nous, un exemple contagieux, et peu à peu leur façon d'envisager la grandeur de la nation, si contraire fût-elle à notre jugement, à notre goût, à notre sens de la mesure et de l'harmonie en toutes choses, avait fini par nous séduire et par nous faire oublier ce qui avait fait notre propre grandeur.

(1) Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons avec beaucoup de plaisir que le parti radical et le parti démocrate constitutionnel italien viennent de voter un ordre du jour aux termes duquel « la réalisation des aspirations italiennes dans l'Adriatique doit s'harmoniser avec les nécessités du développement de la nation serbe, l'amitié de cette nation pouvant devenir un facteur précieux de défense contre l'invasion allemande en Italie ».

Les Italiens, déjà réalistes par nature, pouvaient peut-être, à leurs risques et périls, faire bon marché de ce qui leur restait d'idéalisme ; mais nous, en abandonnant le sens de l'idéal, nous n'avions pas même en compensation leur réalisme solide et pratique : nous restions entre ciel et terre. Et ainsi, le monde, sous la poussée allemande, allait vers le cataclysme un peu plus chaque jour.

Il est certain que le premier effet produit sur les Allemands par la défaite sera de les humilier. Mais l'humiliation peut être mauvaise conseillère. Ce n'est pas d'elle qu'il faut attendre la paix durable que nous désirons. Une nation humiliée n'oublie pas et l'humiliation n'est pas ce qui transforme son état d'esprit et l'améliore. Il faut pour cela autre chose : il faut que la nation vaincue reconnaisse ses erreurs passées et en vienne à estimer chez son vainqueur les principes qui lui ont fait à elle-même défaut (1).

Certes il serait illusoire d'espérer que nos ennemis prissent, au lendemain de leur défaite, cette attitude devant nous ; toutefois le monde entier nous a donné assez de témoignages de sympathie et d'approbation pendant la guerre, pour que nous hésitions à redevenir nous-mêmes et à substituer à l'exemple néfaste de l'orgueil que nous donnait l'Allemagne celui de la *sagesse* que nous tenons de notre latinité. Or, cet exemple peut devenir tout aussi contagieux que l'autre, d'autant plus qu'il ne fait nullement litière du progrès moderne, même au sens où les Allemands l'entendent ; mais il s'y ajoute ce que nous avons acquis en d'autres temps et que n'ont jamais possédé les Germains.

Un des hommes qui de nos jours ont le mieux exprimé ces choses est précisément un Italien nourri des traditions et de

(1) Il est intéressant de rappeler à ce propos le passage suivant de la brochure de M. Romain Rolland, *Au-dessus de la Mêlée*, page 40 : « Dans le numéro de novembre-décembre de la *Friedens-Warte*, on trouve un *Appel aux peuples germaniques*, adressé par le baron Marschall von Biberstein, Landrat de Prusse et capitaine de la réserve du 1er régiment de la garde à pied. Cet article a été écrit dans une tranchée au nord d'Arras où Biberstein fut tué. Il exprime sans feinte l'horreur de la guerre et le désir ardent que ce soit la dernière... Franchise plus méritoire encore : Biberstein se décide à un commencement d'aveu et de *mea culpa* pour les fautes de l'Allemagne. « *La guerre a ouvert les yeux, dit-il, sur notre effrayante Unbeliebtheit* (*faculté de n'être pas aimés*). *Toute chose a sa cause. Nous devons avoir causé cette haine ; et même, en partie, nous l'avons justifiée... Espérons que ce ne sera pas le dernier profit de cette guerre que l'Allemagne fera un retour sur elle-même, cherchera à reconnaître ses fautes et à les corriger.* »

la sagesse antiques, M. Guglielmo Ferrero, à qui nous empruntons les lignes suivantes et dont nous voudrions pouvoir citer de nombreuses pages : « Les civilisations antiques, dit-il, excellaient à refréner l'homme au point de l'empêcher de commettre des folies trop grandes et trop périlleuses ; mais en même temps elles limitaient sa force d'initiative et d'action. La civilisation moderne a exalté l'énergie humaine, en la libérant de tous les freins, et l'a rendue capable d'accomplir des prodiges ; mais elle lui a aussi ôté les freins qui l'empêchaient de commettre les folies suprêmes. Notre civilisation touchera le faîte de la gloire et de la perfection le jour où elle réussira, en tempérant la puissance nouvelle qu'elle a créée par la sagesse antique qu'elle a oubliée, à soumettre l'énergie désordonnée de l'homme à l'influence modératrice de règles et de principes esthétiques, moraux, religieux, philosophiques qui en soient *les limites*, aussi larges que l'on voudra, mais précises. »

Quels peuples mieux que le peuple italien et le nôtre sont capables de comprendre et de s'assimiler une si haute doctrine ? C'est en l'appliquant et en la propageant jusque parmi nos ennemis communs, que notre victoire sur eux sera complète et que notre défense sera à jamais assurée.

ANDRÉ DUBOSCQ.

LE VRAI FERDINAND

—

Qui eût dit que le petit-fils de Louis-Philippe ferait, un jour, la guerre contre la France !

Quand, la Bulgarie trompant l'attente et les efforts des Alliés, la guerre éclata enfin, il en a coûté à la fois à Ferdinand ses relations de famille et ses relations du Tout-Paris. Le chef de l'Eglise l'avait frappé d'excommunication lors de son apostasie ; le chef de la Maison de France l'a accusé publiquement de félonie et l'a renié pour un des siens ; tous ceux qui entretenaient des rapports avec « le bon européen » ont eu hâte de se désolidariser d'avec lui comme Polybe (M. Joseph Reinach) ; les associations qui tenaient à honneur de le compter parmi leurs membres, comme la Société zoologique de France à laquelle il appartenait depuis le 22 avril 1902, l'ont rayé de leurs listes. Sa radiation dans cette société fut prononcée à l'unanimité sur la proposition de M. Xavier Raspail et sur un rapport de M. Carië.

Jamais disgrâce ne fut plus complète. L'opinion publique en France avait prononcé sans appel, tenant le tsar Ferdinand pour seul responsable de ce que l'on a appelé la « trahison » de la Bulgarie.

A l'historien il appartient de démêler la part qui revient exactement à ce prince dans la conduite des événements en scrutant en même temps les mobiles auxquels il a cédé.

Les écrivains impartiaux diront si le peuple bulgare fut bien inspiré le jour où il confia ses destinées au fils de la princesse Clémentine.

Jusqu'à ce que les chancelleries aient vidé le fond de leurs tiroirs et versé les documents qu'elles tiennent en réserve, tous

ceux qui ont été mêlés de près ou de loin à la tragédie bulgare, acteurs ou complices, fourni des éclaircissements et se soient expliqués, le procès de Ferdinand de Saxe-Cobourg, tsar des Bulgares, reste pendant, et, avec lui, tout un peuple est en cause.

Ce qu'il importe d'examiner, en attendant l'heure où la victoire des Alliés apportera la sanction des armes, c'est le dessous des cartes bulgares telles qu'elles apparaissent maniées par le Machiavel de Sophia, c'est ce conducteur de peuple, lui-même, dans l'intimité, ses sentiments personnels et ses liens politiques.

I

LES ORIGINES

Un prince franco-allemand par la situation de sa famille et un prince autrichien en raison de sa sujétion.

Ferdinand-Maximilien-Charles-Léopold-Marie est, en effet, né à Vienne, le 26 février 1861, de cette branche des Cobourg fixée en Autriche et dont l'immense fortune provenait d'une mésalliance librement consentie avec les Kohary, riches banquiers d'origine orientale. Le bonhomme Kohary avait même mis pour condition, au moment de disposer de ses richesses, l'addition de son nom à celui de Saxe-Cobourg, ce qui advint de son vivant, et l'on expliqua pour justifier le port du nom Saxe-Cobourg-Kohary que les Kohary étaient des descendants des anciens princes de Transylvanie.

Ce nom ensuite a été volontairement laissé dans l'oubli, causant toujours quelque gêne comme un souvenir désagréable, lorsqu'il revenait par hasard dans la conversation, les Cobourg admettant difficilement que Kohary ait redoré leur blason.

Son aîné et le chef actuel de la branche autrichienne, le prince Philippe, ex-beau frère du Kronprinz Rodolphe, allié par sa fille à la famille impériale d'Allemagne, est né à Paris, au Palais-Royal, le 28 mars 1844.

Leur mère n'était autre que cette orgueilleuse princesse Clémentine, fille aînée de Louis-Philippe, roi des Français.

Et du côté paternel, un oncle avait épousé dona Maria de Bragance, reine de Portugal, une tante, le duc de Nemours, frère de la princesse Clémentine ; le roi Léopold Ier de Belgique et la reine d'Angleterre Victoria, par sa mère, étaient des

Cobourg. On n'a pas oublié les débats retentissants que provoquèrent à la Chambre, sous la Monarchie de Juillet, les mariages allemands. Le nom de Cobourg n'était également guère populaire en France où l'on se souvenait que, durant les guerres de la Révolution et de l'Empire, le duc de Cobourg avait été l'un des principaux chefs de la Coalition qui voulait la destruction de notre indépendance et de nos libertés. A ce point de vue, le tsar des Bulgares tient plus du côté Cobourg que du côté français lorsqu'il embrasse le parti des Empires du Centre.

Effectivement, Ferdinand est avant tout autrichien et viennois de naissance et d'éducation. Si l'ambition de sa mère n'avait réussi à lui procurer un trône, il n'aurait pas cessé de faire partie de cette aristocratie autrichienne si fière et si collet monté, et il exercerait probablement aujourd'hui un haut commandement dans l'armée austro-hongroise comme les archiducs pauvres de la Maison de Toscane.

Les Cobourg jouaient un rôle assez effacé à Vienne, malgré leurs brillantes alliances. Ils menaient un peu l'existence de cette noblesse hétéroclite comme la monarchie des Habsbourg, une partie de l'hiver dans la résidence impériale et, le reste de l'année, en voyage ou dans leurs châteaux. Bien que possédant, comme toutes les grandes familles historiques, leur palais de Vienne, cet hôtel de la Seilerstaette qu'on aperçoit, au milieu d'un décor de jardins, de la Ringstrasse, les Cobourg gravitaient davantage vers Budapest, ayant la majeure partie de leurs biens en Hongrie.

Mais les Hongrois ont eu beau édifier cette somptueuse Hofburg de Bude et prodiguer des millions en améliorations, François-Joseph et l'impératrice Elisabeth y faire de fréquentes apparitions accompagnées de courts séjours de chasse à Gœdœllœ, le Ischl hongrois, Vienne est resté, malgré ces concessions politiques à la Hongrie, le vrai centre dynastique de la monarchie dualiste. A Vienne, les Habsbourg sont chez eux, à Budapest ils ne sont qu'en voyage.

Il en est résulté nécessairement que les principales familles, celles de la Bohême et de la Moravie comme celles de la Galicie ou de la Hongrie, les trois parties de la monarchie dualiste où se trouvent les grands fiefs territoriaux, n'ont cessé de s'arranger pour passer une partie de l'année à Vienne, soit à

cause des titres et des fonctions honorifiques, souvent héréditaires, qui marquaient leurs places dans toutes les cérémonies de la Cour, soit à cause de leur attachement dynastique.

De celles-là était la famille de Cobourg, allemande d'origine comme les Habsbourg, les Hohenlohe, les Furstenberg, les Schwarzenberg, les Liechtenstein, les Dietrichstein, les Schœnburg, autrichienne et hongroise depuis 1815, date de ses immenses possessions en Hongrie.

Celles-ci représentent le majorat qui, en vertu du droit d'aînesse subsistant encore, pour l'aristocratie, en Autriche-Hongrie, est échu au prince Philippe.

La prévoyance de la princesse Clémentine lui avait fait rechercher une couronne pour son second fils qu'on prétend avoir été le préféré et pour lequel, à défaut de couronne, elle thésaurisait avec âpreté.

Cette princesse semble avoir été le réel grand homme de la famille.

Remarquez le rôle important que jouent, en Autriche, dans l'aristocratie, la femme et le prêtre. L'exemple fourni par le ménage de l'archiduc héritier assassiné à Sarajewo est loin d'être unique, s'il est le plus marquant.

La princesse Clémentine d'Orléans a laissé d'ailleurs le renom d'une femme politique capable de donner du fil à retordre à bien des diplomates et non aux moindres. C'est elle qui acheta la couronne de Bulgarie pour Ferdinand et, une fois qu'elle l'eut aidé à gravir ce trône tout neuf, elle ne se contenta pas d'être l'Egérie de la nouvelle dynastie par son activité politique, mais la soutint puissamment de ses deniers, grâce à la fortune qu'elle avait amassée, au cours de longues années, avec un soin jaloux.

C'est ce qui se passe couramment dans les autres familles. La mère ne s'insurge pas contre le droit d'aînesse, mais songe à en adoucir les rigueurs en léguant tout l'argent qu'elle a pu économiser à ses autres enfants.

S'il ne leur revient rien qu'un maigre apanage, servi par leur aîné, les rejetons pauvres de grands noms ont du mal à soutenir l'éclat de leur rang et ce, malgré la sollicitude de l'État qui leur réserve les emplois et les charges les plus profitables.

Le clergé, nous l'avons indiqué, qui est un des bénéficiai-

res de l'ordre de choses établi, vient aussi en aide à la noblesse, dont les intérêts se confondent le plus souvent avec les siens.

Ces charges, ces hautes fonctions ne s'obtiennent plus, concession à l'esprit nouveau sur lequel est conçue la société moderne, sans la justification de certaines études. Le clergé et les ordres monastiques ne détiennent pas seulement des biens immenses; ils ont des chapitres dont les titulaires jouissent de grosses prébendes; ils ont des établissements d'enseignement secondaire, où les jeunes gens qui étudient avec un précepteur viennent soutenir leurs examens.

Ce fut le cas de Ferdinand, élevé à Ebenthal, construction fin XVIIIe siècle où Napoléon passa la nuit après Wagram, et à Vienne : le château d'Ebenthal, résidence favorite de sa mère d'où Ferdinand devait un jour s'envoler, après avoir entendu une messe à son intention, pour aller ceindre la couronne de Bulgarie, le palais Cobourg à Vienne, résidence seigneuriale, aujourd'hui morne, silencieuse, où descend chez son frère, quand il vient incognito, le tsar des Bulgares.

Son enfance, après s'être écoulée entre sa mère, rêvant déjà de hautes destinées pour lui, et son précepteur, M. Fleischmann, Ferdinand mena la vie des jeunes gens de son âge, existence un peu oisive, passée en flânant sur la Ringstrasse et, le soir, dans la loge familiale, au Burg ou à l'Opéra. Puis il prit du service et devint l'un des plus beaux officiers du 11e hussards, caserné alors à la Josefstadt, eut des amours, voyagea, alla voir ses proches, à Claremont, à Chantilly, à Cannes, à Lisbonne.

Un beau jour, le petit Ferdinand des jeunes comtesses en quête d'un épouseur et auquel on n'ajoutait pas plus d'importance fit un rêve qui ne devait pas tarder à se réaliser. Les Bulgares, comme dans la fable de La Fontaine, cherchaient un prince.

II

LE BULGARES DEMANDENT UN ROI

On fait remonter à 1830 les premières aspirations nationales bulgares. Le mouvement, qui revêt, en premier lieu, un caractère d'émancipation religieuse, prend naissance parmi les négociants bulgares établis en Russie et dans la colonie bul-

gare de Constantinople. Il a pour mot d'ordre: Rupture avec le patriarcat œcuménique et unité religieuse, et aboutit, en 1870, à la reconnaissance de la nationalité bulgare dans l'Empire Ottoman avec l'établissement de l'Exarchat.

De religieux le mouvement devient politique et révolutionnaire en s'assignant comme fins : la délivrance du peuple bulgare dans les limites des territoires ressortissant de l'Exarchat conformément au firman du Sultan.

Lors de la guerre serbo-turque de 1876, les Bulgares prennent part à la lutte dans les rangs serbes et, à l'issue de la guerre russo-turque de 1877-1878, conflit qui prévint une guerre austro-russe et que provoquèrent, malgré Alexandre II et la diplomatie russe, les sociétés secrètes et les révolutionnaires, le traité de San Stefano sanctionne les limites géographiques de la Grande Bulgarie.

Le Congrès de Berlin ne respecta pas, comme on sait, l'œuvre du traité de San Stefano et est ainsi en partie responsable de la situation actuelle dans les Balkans.

L'histoire du nouvel Etat en mal de formation sous l'égide et avec l'appui de fonctionnaires et d'officiers prêtés par la Russie n'est qu'une longue suite de dissentiments entre ceux-ci et les hommes politiques bulgares.

A peine le premier prince de Bulgarie, Alexandre de Battenberg, a-t-il mis le pied sur le sol bulgare, à Varna, que lui sont présentés MM. Outine et Tchernine, venus solliciter au nom de la maison Gunzbourg, de Pétrograd, 1° la transformation de la Banque nationale bulgare en société par actions, 2° la construction d'un tracé de chemin de fer de Sistovo ou Roustchouk à Sophia.

Le ministre d'Autriche-Hongrie s'oppose à ces concessions en faisant valoir une stipulation du traité de Berlin imposant le raccordement de la Bulgarie aux chemins de fer ottomans avant la construction de toute autre ligne.

Le cabinet bulgare refuse alors de ratifier les concessions accordées par le prince.

La lutte pour leur obtention ne détermine pas moins de six crises ministérielles, de 1879 à 1884, et un coup d'État.

L'Union de la Bulgarie avec la Roumélie orientale, réalisée, en 1885, avec le concours des officiers et agents russes en

Bulgarie, entraîna leur rappel, la guerre serbo-bulgare et le détrônement d'Alexandre.

Un ministre à poigne et un homme d'Etat, Stambouloff, s'empare de la dictature. La Bulgarie sombrait dans l'anarchie. Il fait élire un autre prince, le prince Waldemar de Danemark, par l'Assemblée nationale réunie à Tyrnovo.

Mais la Russie lui fait décliner la couronne ainsi offerte et la Bulgarie menace de retomber dans l'anarchie.

C'était la conviction de Stambouloff que, pour conserver les sympathies de l'Europe, l'ordre devait tout d'abord régner à l'intérieur du pays et que, pour arriver à réaliser ses aspirations nationales, la Bulgarie devait, en premier lieu, s'efforcer d'atteindre un certain développement économique. L'idée de se trouver en conflit avec la Russie effrayait les autres hommes d'Etat bulgares et notamment Zankoff et Karavéloff. Stambouloff, qui voulait inaugurer une politique nationale bulgare, répliquait :

« Le conflit résulte des rapports tendancieux des représentants russes qui ont induit le gouvernement du tsar en erreur. Il faut relever le gant et soutenir la lutte jusqu'à ce que le gouvernement russe s'aperçoive de son erreur. » C'est en voulant appliquer cette politique qu'il jugeait que la plus grande prudence devait être de règle dans le traitement, par tout gouvernement bulgare, de la question macédonienne.

S'en expliquant devant des Macédonniens dont il cherchait à calmer les inquiétudes : « Sachez, déclara-t-il, que la ques-macédonienne est une question qui regarde l'Europe. Vous n'avez qu'à relire le Traité de Berlin... La Russie n'est pas prête. Gardez-vous de soulever prématurément une crise balkanique qu'elle considérerait comme une provocation et qui entraînerait les plus fatales conséquences pour la Bulgarie. L'Angleterre, qui nous veut du bien, nous recommande de ne pas être pressés. Et n'oubliez jamais que l'ouverture prématurée de la question macédonienne pourrait être le tombeau de la Bulgarie. »

Aussi s'attira-t-il la haine des révolutionnaires macédoniens qu'il poursuivit d'ailleurs sans merci.

Devant le refus du prince de Danemark, on avait songé à Ferdinand de Saxe-Cobourg et une délégation composée de

Stoïloff, de Grécof et du banquier Kaltchef fut chargée de se rendre en mission à Vienne.

Il semble que Stoïloff ait été celui qui avait attiré habilement l'attention des gouvernants bulgares sur Ferdinand et qu'il fut, ensuite, le négociateur, dans la coulisse, de son acceptation, avec la princesse Clémentine. A un moment Stambouloff souleva des difficultés sur des renseignements défavorables à Ferdinand qui lui étaient parvenus. Il manda à Stoïloff de ne pas trop se hâter de prendre des engagements. Cette lettre de Stambouloff fut montrée dans la suite à Ferdinand et ne contribua pas peu à achever de le brouiller avec son terrible ministre.

Stoïloff contribua sans doute à aplanir ces difficultés et à calmer toute crainte sur le caractère du candidat-souverain. Mais les pressentiments de Stambouloff ne le trompaient pas.

En la personne de Ferdinand, la Bulgarie acquérait un maître à la fois fatal à son ministre et à son peuple. Stoïloff avait trouvé à Vienne un auxiliaire pour l'aider à triompher des hésitations de Stambouloff, Dmitri Stancioff, qui représenta depuis la Bulgarie à Paris. L'avènement de Ferdinand fut l'origine de la fortune de Stancioff, qui étudiait alors au Thérésianum ou Académie de Marie-Thérèse, institut analogue à celui fondé par Mme de Maintenon pour les jeunes filles nobles et que cette impératrice créa à l'intention des fils sans fortune de la noblessse. Le Ballplatz y a placé depuis des Persans, des Turcs, des Albanais, des Egyptiens, des Serbes et des Bulgares. Le chef du bureau de la presse serbe, sous le roi Alexandre, était un ancien élève du Thérésianum ; le Khédive Abbas y fit ses études ; il s'y trouvait encore tout récemment un descendant d'Osman. C'est là que Ferdinand alla chercher Stancioff et se l'attacha.

Devant le veto de la Russie, il ne fallait faire le difficile. Le 7 juillet 1887, Ferdinand fut élu prince de Bulgarie par l'Assemblée nationale réunie à Tyrnovo. Le 10 août suivant, le gouvernement russe protestait auprès des puissances contre cette élection.

III

AVÈNEMENT ET POLITIQUE PERSONNELLE DE FERDINAND, SES AVANCES A LA RUSSIE

Le constant effort des peuples balkaniques aura été, émancipés du joug de la Turquie avec l'aide de l'Europe, d'échapper à la tutelle de celle-ci. Ils ne réussissent pas, cependant, à se passer du concours de l'étranger.

La Grèce, la Roumanie, la Bulgarie, l'Albanie en offrent les exemples les plus typiques. Seuls les Serbes réussissent à avoir leurs dynasties nationales, mais au prix de luttes intestines qui faillirent mettre le pays à deux doigts de sa perte.

A vrai dire, pour ces peuples de paysans, la forme démocratique devait être celle qui convenait le plus à l'Etat. Une République bulgare, une République roumaine, une République grecque toutefois ne seraient pas nées viables devant l'hostilité déclarée des grands États monarchiques et par suite de leur propre faiblesse constitutive.

Cette faiblesse est démontrée par l'insuccès de Capodistria en Grèce, du prince Couza en Roumanie et, récemment encore, d'Ismail Kemal bey et d'Essad pacha en Albanie.

Ces réfugiés qui, à Paris, étonnent par la hardiesse de leur libéralisme et dont la plupart se font les adeptes des idées les plus avancées, rentrés dans leur pays, se jalousent et sont incapables de s'entendre pour établir une sélection dans l'intérêt de la chose publique. On l'a vu autrefois en Pologne et, de nos jours, chez les Balkaniques.

Ils ne consentent à faire l'union sacrée et à servir que sous un prince étranger, n'admettant pas que l'un d'entre eux commande ou ait le pas sur les autres. Le prince Couza ne fut déposé que parce qu'il était roumain. A la nouvelle que le prince-héritier roumain, le roi actuel, voulait épouser M[lle] Hélène Vacaresco, dame d'honneur de Carmen Sylva, une révolution faillit éclater à Bucarest dans la *gentry* dont faisaient partie les Vacaresco.

L'Europe, en connaissance de cause, a doté les trônes balkaniques de principicules allemands, sauf en Grèce où, l'essai avec un Bavarois ayant été malheureux, on lui donna pour successeur un Danois. Le choix de princes allemands de préférence provient de Napoléon III qui, en cela, avait hérité des

Bourbons leur politique hostile à la Maison d'Autriche, politique dont la tradition s'est transmise à la troisième République. Le gouvernement français subissait l'influence du ministre de Prusse, le baron Von der Goltz, quand il croyait, en plaçant un Hohenzollern sur le trône de Roumanie, faire pièce à l'expansion de l'Autriche dans les Balkans.

Pour le même motif et par fidélité à l'alliance russe, il ne reconnut, pas plus que la Russie, l'accession de Ferdinand, le prince viennois, au trône bulgare.

Stambouloff ne méconnaissait pas cette situation quand il se faisait le principal artisan, sinon l'inventeur de la candidature Cobourg.

Le tout puissant dictateur, après des années de jeunesse passées à Odessa et un séjour qu'il fit à Ploësti, dans ce milieu libertaire où les révolutionnaires russes réfugiés fraternisaient avec les premiers socialistes roumains, possédait une trop réelle intuition de l'exacte mentalité bulgare, en conformité d'ailleurs avec celle des autres peuples ou nationalités des Balkans, y compris les Roumains, pour ne pas se rendre compte qu'il lui fallait, dans l'intérêt de la continuité de son œuvre, un paravent en Bulgarie et un répondant devant les Puissances; il ne se dissimulait aucunement que l'émancipation de la Bulgarie de l'étreinte russe était un problème aussi ardu et autrement périlleux que ne l'avait été son émancipation de la tyrannie du joug turc; il n'échappait pas à son grand sens politique que, pour réaliser l'indépendance absolue des Bulgares, il importait d'européaniser et d'internationaliser la question, la dite indépendance aux yeux de la diplomatie du Pont-aux-chantres figurant un aussi grand obstacle dans la marche sur Constantinople, éternel objet des convoitises moscovites, qu'une Serbie libre non inféodée à l'Autriche au regard de la politique du Ballplatz pour la descente à Salonique.

L'instrument docile, nécessaire à sa politique d'affranchissement, il crut le trouver dans ce jeune homme de 26 ans qui, à Vienne, avait surtout appris à faire la fête.

Dès leur première entrevue, rapporte un témoin oculaire, les deux hommes se prirent d'une antipathie réciproque doublée de méfiance.

Ferdinand prenait au sérieux son métier de roi.

Partagé entre un ministère qu'il détestait et une mère qu'il craignait, le nouveau Prince dissimula longtemps la contrainte qu'il s'imposait par son apparent empressement à se laisser prescrire ses actes.

En réalité, il était monté sur le trône avec l'idée fixe de restaurer à son profit la grandeur et toute la puissance des anciens tsars bulgares, les Boris et les Siméon.

Il s'inspire dans sa politique personnelle de l'antique devise de la Maison d'Autriche qui fut aussi celle de Catherine de Médicis : diviser pour régner.

Il a tout de suite ses hommes à lui dont quelques-uns l'ont suivi de Vienne et font partie de sa Maison, comme le lieutenant-colonel Geza de Dobner, sous qui il a commandé dans la cavalerie hongroise, ou Son Excellence le chevalier Pierre de Fleischmann, son ancien précepteur, élevés l'un au rang de chambellan, l'autre à celui de conseiller intime, ou encore Dmitri Stancioff qui épousa la comtesse de Grenaud, une des dames d'honneur, et devint ministre des affaires étrangères, puis envoyé de Bulgarie à Paris jusqu'à la veille des hostilités.

Mme de Grenaud de Saint-Christophe était venue à Sophia, en même temps que son père, accompagner le Prince qui l'avait promu à la dignité de grand-maréchal de la Cour. C'était un gentilhomme savoyard.

A l'influence de la princesse Clémentine et à son goût pour tout ce qui était *vieille France*, de nombreux Français doivent d'avoir été appelés soit pour faire partie de l'entourage de Ferdinand, soit à prendre une part quelconque à la transformation de la Bulgarie.

Parmi ceux-ci, il faut citer : le comte de Bourboulon, le comte de Foras, M. Paul de Chèvremont, le comte Henri de Clinchamp, le comte de Cayla, Mlle de Laforcade, M. Guérard, ingénieur, le commandant Pichon, le premier organisateur de la marine bulgare, des journalistes comme M. Alexandre Hepp, bien connu en Bulgarie à cause des cartouches auxquelles son nom est resté... (1)

La princesse Clémentine était, en effet, pénétrée de l'idée que

(1) La fameuse affaire des Cartouches Hepp fut créée de toutes pièces par les agents de Krupp. Ils inspirèrent une campagne calomnieuse contre le général Savof, le réorganisateur de l'armée bulgare. Tout cela pour attirer à eux les commandes de matériel et de munitions faites jusque-là en France. Savof fut accusé d'avoir touché de fortes conmissions et la diplomatie allemande fit soutenir que les four-

« l'avenir de la Bulgarie comme celui de la dynastie dépendraient, durant une longue période d'années, de la politique qu'adopteraient à cet égard la France et l'Angleterre ».

Aussi employa-t-elle une bonne part de son crédit et ne ménagea-t-elle pas ses relations de famille pour faire entrer la Bulgarie dans la sphère d'influence anglo-française.

Elle ne cessa également de recommander à son fils une certaine prudence touchant les promesses de la diplomatie allemande, ce qui lui valut d'être en mauvaise odeur de sainteté à la cour de Berlin et ce qui est l'explication de la froideur témoignée par la Wilhelmstrasse vis-à-vis des événements qui se sont déroulés en Bulgarie de son vivant.

Par contre, elle affecta de marquer toujours une grande déférence pour la personne de François-Joseph et de tenir compte de l'influence particulière exercée par la politique austro-hongroise dans les Balkans.

La rupture avec Stambouloff comme la conversion du prince héritier Boris constituèrent des actes purement personnels de Ferdinand qui furent hautement désapprouvés par sa mère: ils provoquèrent pendant un certain temps un refroidissement dans les relations entre la mère et le fils.

Les hommes d'Etat bulgares s'étaient parfaitement accommodés de l'activité politique déployée par la princesse Clémentine jusqu'à ses derniers instants en faveur de la Bulgarie et pour l'affermissement de la dynastie de son fils. Ils avaient comparé ses aptitudes diplomatiques à celles de la Reine d'Angleterre Victoria. Aussi, sa mort, survenue le 3 février 1907, fut-elle ressentie comme une perte pour la Bulgarie.

Le rôle joué par elle a été regardé comme celui d'un frein

nitures militaires pour l'armée bulgare étaient défectueuses et de mauvaise qualité.

Les adversaires politiques de Savof l'emportèrent et on instruisit son procès pour concussions au cours de 1911. Plusieurs fois interrompu, ce procès fut repris à la suite d'une décision ministérielle dictée par Ferdinand à qui la popularité de Savof dans l'armée portait ombrage (9 decembre 1912).

Les polémiques de presse, après la débâcle bulgare de 1913, révélèrent que Savof s'était prononcé contre le forcement des lignes turques de Tchataldja et la marche sur Constantinople, qu'il s'était montré en premier lieu défavorable à la seconde guerre balkanique et qu'en diverses circonstauces il s'était opposé aux plans et aux idées de Ferdinand.

Celui-ci qui avait des raisons de craindre Savof tenta à deux reprises (1913-1914) d'entrer en possession de la correspondance particulière du général.

Les perquisitions auxquelles se livra la police secrète de Ferdinand ne permirent pas de mettre la main sur certains papiers déposés en lieu sûr, dans le coffre-fort, croit-on, d'une banque française.

à la politique de mégalomanie suivie par son fils; et quand ce frein est venu à manquer à cette politique, celle-ci a pris sa course vers les cataclysmes.

La proclamation de l'Indépendance de la Bulgarie en 1908 et les déclarations de guerre de 1912, 1913 et 1915 sont imputables, au dire des Bulgares eux-mêmes, au fait que, depuis la mort de sa mère, la politique d'aventures du tsar Ferdinand n'a plus connu de frein.

C'est ainsi que, selon une légende répandue parmi le peuple de France, Napoléon, lorsqu'il répudia Joséphine, rompit son pacte avec la fortune.

A la chute de Stambouloff, en 1894, Ferdinand promit à la fois sa succession à Radoslavoff, aux russophiles la réconciliation avec la Russie, aux macédoniens leur libération et aux austro-allemands une plus libre pénétration en Bulgarie.

Ses premiers actes après le renversement de Stambouloff avaient pour but de convaincre le gouvernement russe de sa sincérité, pendant qu'il cherchait, dans le même temps, à se débarrasser des leaders et hommes politiques russophiles ; son secret objet était d'arriver à concentrer le pouvoir dans ses mains ; et pour obtenir ce résultat, il ne craignit pas de tremper indirectement dans l'assassinat, en plein jour, dans la rue, de Stambouloff par les Macédoniens qu'il leur avait fait représenter comme le principal obstacle à leur délivrance. Six mois plus tard, il chassait pour russophobie Radoslavoff du cabinet de coalition Stoïloff-Radoslavoff.

C'est à son instigation que le cabinet Stoïloff fit traîner pendant trois ans l'affaire des officiers émigrés en Russie et six mois la mise en liberté de Karaveloff, accusé de haute trahison sous le régime de Stambouloff. Il tenait à donner à ces questions une solution émanant de sa propre initiative et à prouver par là sa bienveillance et sa sincérité à l'égard de la Russie. Ainsi, pour mieux se faire bienvenir des Russes, il ordonna l'érection, en face du Sobranié, d'un monument, œuvre de Zocchi, au tsar libérateur et de mausolées entourés de parcs sur les lieux qui furent témoins des grandes victoires russes remportées pendant la guerre de 1877-1878.

Toujours pour se rapprocher de la Russie, il n'eut de cesse que Nicolas II n'ait accepté de servir de parrain à son fils Boris auquel il avait fait embrasser la foi orthodoxe.

Il s'appliquait en même temps à diminuer l'influence des leaders russophiles dans les cercles de Pétrograd.

A cet effet, il appela Petkoff, un des fidèles de Stambouloff, au pouvoir, tenant à ce que ce fût lui qui posât la première pierre des monuments russes, circonvint le représentant russe à Sophia, M. Bachmétieff, jusqu'à ce qu'il eût fermé ses portes aux russophiles pour les ouvrir toutes grandes au dit Petkoff qui finit par devenir l'intime de M. et Mme Bachmétieff.

En prenant le pouvoir en main, Ferdinand fait de la question macédonienne le pivot de la politique étrangère et intérieure de la Bulgarie. Il met en même temps à toutes les places des Macédoniens.

Le ministre de la Bulgarie Rizof (1), qui représenta longtemps son pays à Rome et est passé à Berlin depuis la guerre, est macédonien tout comme son collègue de Bucarest, Radeff, ou le général Jostoff, chef de l'état-major général, et son père, le colonel Jostoff, autrefois attaché à la Maison de Ferdinand et aujourd'hui procureur auprès du conseil de guerre, seul chargé de mettre en accusation les ministres, les hauts fonctionnaires civils et militaires, les députés, etc.

M. Ghenadieff dut surtout à son origine macédonienne de remplir le rôle qu'il a joué après avoir été l'ami intime de M. Paléologue, quand M. Paléologue représentait la France à Sophia.

Les postes militaires ou civils les plus importants sont occupés par des Macédoniens et la presque totalité du commerce et de l'industrie du pays se trouve sans exagération dans leurs mains. C'est ainsi que les 3/4 de la population de la capitale sont macédoniens. Le peuple, en Bulgarie, regardait d'un mauvais œil cet envahissement. Il exprimait ses sentiments à leur égard en les appelant « chenilles ». « Nous allons, murmurait-il, libérer la Macédoine, mais qui nous délivrera des Macédoniens ? »

Ferdinand réussit à donner le change à la diplomatie des Puissances en faisant venir à Sophia, en 1903, le comte Lamsdorf et en faisant adresser des conseils de « patience et de prudence » aux chefs macédoniens par le ministre de Nicolas II.

(1) M. Rizof est marié, détail caractéristique, à une Monténégrine.

Ce serait mal connaître le vrai Ferdinand que de le supposer incapable de savoir ménager à l'occasion, suivant des traditions de la famille, la chèvre et le chou. Cette manière de faire, il la pratiqua sous la forme préconisée autrefois dans un discours resté célèbre d'un ministre de son grand-père, le trop fameux *Enrichissez-vous* de Guizot.

Ferdinand de Cobourg s'acquitta, en effet, envers la diplomatie austro-allemande en lui laissant toute latitude pour la pénétration économique. Lui-même encouragea les principaux hommes politiques et les hauts fonctionnaires à prendre part à la création d'établissements financiers en faisant partie de leurs conseils d'administration.

Mais ces établissements financiers n'étaient, en réalité, que des succursales déguisées de grandes banques ayant leur maison-mère en Allemagne ou en Autriche-Hongrie et ils ne tardèrent pas à mettre sur pied, à leur tour, toute une série d'entreprises industrielles. Dans une grande raffinerie de sucre est intéressé Montchiloff, le vice-président du Sobranié, qui s'est fait connaître par l'activité qu'il a déployée en faveur du rapprochement germano-bulgare. C'est Montchiloff qui se vantait à un rédacteur du *Pester Lloyd* (1) d'être « un des dirigeants de la politique bulgare ».

IV

FERDINAND ET LES SIENS. SES DEUX MARIAGES.

Toute sa vie, Ferdinand eut à lutter contre le peu de crédit qu'on lui accordait. Il eut beau jouer au souverain en allant quérir une couronne dans les Balkans, la Bulgarie n'inspirait pas confiance non plus. Tout comme le banquier dont la fortune est mal assise, il a besoin de se faire valoir aux yeux des particuliers aussi bien qu'auprès des foules. Son ambition s'accroît avec les difficultés qu'il rencontre sur son chemin. Comme Napoléon, l'ambitieux a cependant foi en son étoile et il ne ménage aucun effort pour la faire partager aux autres.

Un des plus sûrs moyens d'asseoir plus solidement son trône était de prendre rang parmi les maisons souveraines.

(1) Le journal officiel allemand de Budapest.

Un mariage heureux pouvait consolider sa fortune, autoriser les plus légitimes espérances dans l'avenir.

Là encore, il lui fallut rabattre beaucoup de ses prétentions et se contenter d'aller prendre femme parmi les dynasties déchues de l'Europe.

Encore fut-il plus heureux qu'on ne se l'imagine. A défaut d'une princesse anglaise ou italienne, d'une grande-duchesse ou d'une archiduchesse, le prince de Bulgarie contracta alliance avec une Bourbon-Parme, maison qui a encore fourni par la suite une épouse à l'héritier de la couronne des Habsbourg.

L'Autriche a été le dernier refuge des rois en exil. Charles X, le comte de Chambord, le grand-duc de Toscane, le roi de Hanovre y dorment leur dernier sommeil; leurs descendants, don Jayme de Bourbon, le duc de Cumberland, continuent à y vivre. A Schwarzau, près de Wiener-Neustadt, habitait le duc de Parme, veuf de la princesse Maria-Pia des Deux-Siciles et remarié avec la duchesse Marie-Antonie de Bragance. Le duc Robert était à la tête d'une nombreuse postérité dont l'aînée, la princesse Marie-Louise, était née à Rome, au Quirinal.

L'autre résidence de la famille était à Pianore, en Italie. C'est là que fut célébré le 20 avril 1893 le mariage de Ferdinand de Cobourg, prince de Bulgarie, avec la petite-fille de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles.

La nouvelle princesse de Bulgarie était d'une santé délicate, sa mère avait été emportée par une maladie de poitrine; elle appartenait à une famille très attachée au catholicisme et sa nature douce et rêveuse ne l'avait préparée qu'imparfaitement aux émotions d'une existence politique mouvementée.

Ferdinand en eut cependant quatre enfants : deux fils, Boris et Cyrille, deux filles, Eudoxie et Nadejda, en bulgare, Espérance.

Ce fut un déchirement pour elle et une cause de dissentiments avec les siens lorsque, pour des raisons purement politiques, Ferdinand se décida à faire embrasser l'orthodoxie à son fils aîné Boris.

Epouse tendre et dévouée, elle n'eut pas toujours à se louer des sentiments affectueux de son auguste mari et elle mani-

festa souvent à ses intimes la répulsion que lui inspirait une politique à laquelle elle se refusait à servir d'instrument.

En 1896, lors de la première visite de Ferdinand au Sultan, la princesse, qui l'avait accompagné, faisait une promenade en caïque sur le Bosphore. Mme Markoff, femme de l'agent bulgare à Constantinople, se trouvait auprès d'elle. Sous l'impression, sans doute, de l'inoubliable panorama que déroulaient à sa vue les magnifiques environs de la Corne d'Or, la princesse s'affaissa tout d'un coup sur la poitrine de sa compagne et fondit en larmes.

« Je suis une femme malheureuse, s'écria-t-elle avec amertume, la politique me tue, je prie Dieu, jour et nuit, de me rappeler à lui! »

Elle mourut à la fleur de l'âge en mettant au monde la princesse Nadejda, le 19 janvier 1899. Fuyant tout entretien sur la politique, elle s'était cantonnée, en dehors du temps qu'elle consacrait à ses enfants ou aux arts, dans la bienfaisance, s'occupant tout particulièrement de l'organisation du travail des femmes. Son souvenir est resté vivace dans la population où elle continue de passer pour une sainte et une sacrifiée. L'histoire la mettra au nombre des princesses martyres.

Resté veuf avec quatre enfants, le roi des Comitadji ou le roi félon, comme l'a baptisé, depuis la guerre, la presse de l'Entente, ne sentit qu'au bout de sept ans le besoin de donner une nouvelle mère à ses enfants et, en se remariant, d aider à ses projets ambitieux.

Le 16 février 1907, sa mère, qui avait été jusque-là sa fidèle conseillère, mais dont il supportait parfois mal le joug, s'était éteinte doucement à Vienne, au palais Cobourg.

Le 11 mars de la même année, un assassinat le débarrassa de Petkof, qui était peut-être devenu, lui aussi, un témoin gênant.

Les événements vont se précipiter et la Bulgarie est le facteur qui va les déclancher.

Le sphinx de Sophia était devenu un point d'interrogation pour certaines chancelleries.

L'armée bulgare, surtout, qui représentait une masse de 00.000 combattants parfaitement équipés, avec une artillerie qui avait été fournie grâce aux emprunts facilités par le Creusot, n'apparaissait plus comme une quantité négligeable.

Aux fêtes militaires de la Chipka, auxquelles avaient été conviés les plus illustres chefs de l'armée russe dans la campagne de 1877-78, la réalité s'était montrée sous son vrai jour et dans ce qu'elle avait de plus redoutable, les forces de la Bulgarie.

Malgré le silence de Ferdinand et son apparente docilité aux suggestions qui lui venaient des puissances, il était clair que le prince qui régnait à Sophia attendait son heure. Méfiant, dissimulé, superstitieux sous des dehors de grand seigneur, il avait foi aux oracles et se faisait tirer des horoscopes. Un diplomate français, M. Mancini, qui avait appartenu à notre légation de Sophia, avait dû, rien qu'au don de battre les cartes et de dire l'avenir, quelque faveur auprès de ce souverain crédule et ambitieux dont le rêve eût été, après avoir absorbé la Macédoine, de s'étendre, d'un côté, jusqu'en Asie et, de l'autre, à l'Adriatique, de régner sur trois mers.

Le méprisant dédain qu'on lui témoignait, au commencement, dans la société de Vienne, provenait de ce qu'il avait consenti à devenir, pour être prince de Bulgarie, le vassal du Grand Seigneur; on ne lui avait pas pardonné ensuite la conversion de Boris pour plaire à la Russie, la rivale de l'Autriche dans les Balkans. C'est à ce point que l'archiduc-héritier François-Ferdinand, qui était intransigeant en matière de foi, se refusa, même après sa réconciliation avec Vienne, à le recevoir.

Ferdinand ressentait vivement l'ostracisme dont il était frappé et il n'attendait que l'occasion d'affirmer, de façon irréfutable, sa puissance à ceux qui restaient insensibles aux présents et aux cajoleries.

Nulle part comme au palais de Sophia on ne suivait avec autant d'attention les moindres incidents qui se produisaient en Turquie.

Rompant avec les traditions chères à la diplomatie, Ferdinand allait-il commencer par brandir son grand sabre et récupérer tout ce qu'il prétendait revenir de plein droit aux Bulgares, ou, procédant par ordre, aurait-il la sagesse de s'affranchir sans coup férir de la suzeraineté purement nominale de la Porte avant de songer à des agrandissements territoriaux ?

Ferdinand commença par se remarier.

Le 28 février 1908, il épousait, à Géra, la princesse Eléo-
ore de Reuss-Kœstritz, arrière-petite-fille du maréchal prince
le Soubise, petite-fille de Gasparine de Rohan, cousine de la
rande-duchesse de Russie Marie-Pavlovna et sœur du prince
Ienri XIV, née dans la Basse-Autriche, au château d'Ernst-
runn, en 1860.

Elle vivait seule avec sa sœur Elisabeth à Ober-Lochwitz,
rès de Dresde, ne faisant que de rares apparitions à Vienne,
lans le monde de l'aristocratie et de la Cour, quand le prince
le Bulgarie vint lui proposer de partager avec lui son trône.

Un mariage tout politique.

Selon une version, ce mariage fut imposé par Guillaume II,
qui avait une vieille dette d'amitié à payer aux Reuss et
pécialement à la princesse Eléonore », comme condition de
on consentement à la proclamation de Ferdinand, *tsar* de
ulgarie.

Suivant une autre dont le caractère d'authenticité n'est pas
ontesté, ce mariage fut l'œuvre de la grande-duchesse Marie-
avlovna. Celle-ci parla à Ferdinand de sa cousine au cours
e la visite qu'elle fit à Sophia en compagnie de son mari, le
rand-duc Wladimir, frère d'Alexandre III.

La princesse Eléonore avait pris part à la campagne de
Iandchourie où elle dirigea le train de la Croix-rouge qu'avais
rganisé la grande-duchesse Wladimir.

Non seulement Ferdinand ne fit pas la sourde oreille, mais
montra un grand empressement à conclure cette union dans
quelle il voyait un moyen de se concilier la grande influence
'exerçaient Marie Pavlowa et son mari à la cour de Nico-
s II et sur la politique étrangère de la Russie. Mariage d'in-
rêt, Ferdinand ne tardant pas à manifester l'indifférence la
us absolue à l'égard de sa seconde femme.

Je suis heureux, déclara-t-il à son entourage, d'avoir pu donner
e princesse comme gouvernante à mes enfants.

Ceux-ci ne lui témoignèrent au commencement que de l'aver-
on, lui refusant obéissance.

Quant à Ferdinand, il s'arrangeait pour ne jamais se trouver
ns le même endroit, partant pour Euxinograde quand la
incesse était à Sophia et inversement. Il ne la ménageait pas
vantage dans ses propos, la traitant « d'infirmière incapable

de comprendre quoi que ce soit aux choses de la politique ».

Devant les écarts de son royal époux, Eléonore se confina dans ses attributions de maîtresse de maison, s'employant à gagner les cœurs dans la population et, à la cour, la confiance des jeunes princes.

Sur son initiative furent créés des cours d'infirmières qui rendirent par la suite d'immenses services.

Ces secondes noces n'avaient été qu'un prologue. L'incident que guettait Ferdinand ne tarda plus. M. Guéchoff, agent de Bulgarie à Constantinople, avait été oublié dans les invitations au dîner diplomatique que donnait le nouveau ministre des Affaires étrangères, Tewfick pacha. Un cabinet à tendances russophiles, le cabinet Malinof, était au pouvoir à Sophia.

Ferdinand, qui était de mèche avec l'Autriche, ou, tout au moins, prévenu de ses intentions, prit prétexte de l'offense dont la Jeune Turquie s'était rendue coupable à son avis, et, se formalisant d'une question d'étiquette, s'en servit pour réaliser le coup qu'il préméditait.

Le 22 septembre 1908, l'indépendance de la Bulgarie était proclamée à Tyrnovo. Elle devait être suivie coup sur coup par celle de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine à l'Autriche.

Ferdinand, et Eléonore avaient été en même temps décorés du titre pompeux de tsar et de tsarine des Bulgares. Par un coup de Jarnac, truqué comme dans une pièce de Scribe, le maître fourbe, à force de brouiller les cartes et en trompant tout le monde, était arrivé au but qu'il se proposait depuis longtemps.

LOUIS BRESSE.

(*A suivre.*)

LA TRANSPOSITION D'ART

—

> La tendance de l'art est d'être universel et toujours un à travers toutes ses manifestations.
>
> O. WILDE.

I. — DE LA CRITIQUE.

Oscar Wilde dans « Criticism as an art » a, le premier, posé et développé une définition de la critique peut-être hardie, à coup sûr originale.

« Le critique est avec l'œuvre d'art qu'il examine, dans la même relation que l'artiste avec le monde visible de la forme et de la couleur, ou le monde invisible de la passion et de la pensée ».

Cette critique traite l'œuvre d'art comme le point de départ d'une création nouvelle.

L'idée parut paradoxale, et l'on reprocha à l'esthète anglais de détourner le mot « critique » de son sens véritable, et de lui donner une signification transcendante et discutable. Pourtant, c'était bien une nuance nouvelle, pour laquelle aucun mot n'existait encore et, voulant éviter la création d'un mot nouveau, Wilde étendit la définition de la critique.

Il est dangereux de généraliser et de poursuivre jusqu'à l'absurde les conséquences logiques d'une idée. Il est difficile cependant de ne pas admettre qu'il existe une différence entre les comptes rendus du Salon d'automne et « Les Maîtres d'autrefois ». Ce sont pourtant des critiques, mais celle de Fromentin nous donnera une émotion esthétique, l'autre ne fera que commenter de façon banale.

Le même mot sert donc bien à représenter deux images bien distinctes.

Ces images correspondent d'ailleurs à deux formes d'art différentes, l'art d'imitation (celui de la plupart des peintres flamands) et l'art d'imagination (celui de tous les latins).

N'ayant ni la compétence, ni l'autorité nécessaires pour créer un mot nouveau, je me servirai du terme « critique » dans le sens que lui donne Oscar Wilde, sens bien voisin de celui de « transposition ».

Qu'il soit placé devant un paysage, une idée, un tableau, l'artiste éprouvera une émotion réceptive. S'il veut à son tour nous communiquer son émotion, il devient créateur, il fait œuvre de critique.

Il emploiera pour cela la langue qui lui sera familière, la parole, la peinture, la musique.

Ainsi l'artiste apparaît-il toujours comme un interprète : celui de sa propre émotion. Son langage peut être élégant et sonore, ou vulgaire et mat. L'émotion qu'il nous communiquera sera toujours la sienne, mais si cette émotion se superpose pour nous à une autre, de nature différente, notre plaisir peut en être doublé.

De cette conception de la critique dérivent deux formes artistiques, l'illustration et l'interprétation.

Il faut entendre illustration dans un sens très vaste : un livre aussi complet que « Madame Bovary » peut être le point de départ de plusieurs belles pages, pour un peintre. Réciproquement, un livre comme « Les Maîtres d'autrefois » constitue une suite d'illustrations littéraires de l'œuvre des peintres du Nord.

Le poème symphonique, si cher aux romantiques, n'est que l'illustration musicale d'une page littéraire ; certains Préludes de Debussy (les sons et les parfums tournent dans l'air du soir) sont des illustrations singulièrement élargies et subtiles de phrases poétiques.

L'interprétation est une forme plus limitée. Une grande différence existe aussi entre le jeu d'un Planté et celui d'un pianola. Busoni interprétant Chopin nous donne une émotion composée de celle de Chopin plus celle de Busoni. C'est encore une critique, pourtant, mais singulièrement plus limitée, plus nuancée, plus disciplinée.

L'âme de l'interprète ne peut se manifester que par des demi-teintes subtiles, un rythme plus accusé, un mouvement moins rapide.

La gravure et l'estampe sont elles aussi des œuvres d'interprétation ; la main de l'artiste n'est pas laissée libre comme dans l'illustration : obligé de respecter le dessin et les valeurs relatives des couleurs, c'est par des nuances délicates que le graveur nous fait part de son émotion.

C'est une erreur de croire que l'interprète doit rester fidèle à l'œuvre qu'il nous traduit. Il m'est intéressant de connaître l'émotion d'un Saint-Aubin, d'un Rubinstein devant les tableaux et les sonates qu'ils me traduisent. S'il en était autrement, la photographie et les orgues mécaniques suffiraient à ma jouissance.

Oscar Wilde est donc loin d'être absurde.

S'il n'est pas indispensable de créer un mot nouveau pour une image neuve, il est au moins intéressant de développer l'idée de critique telle que je l'ai définie et de chercher plus avant, si d'autres conséquences ne peuvent en découler.

L'illustration est à la base de l'art religieux : toute la Renaissance italienne est atteinte de ce besoin d'illustrer à tout prix ces deux livres que sont les Ecritures et les Fioretti.

Œuvres d'imagination par excellence, les Latins seront toujours illustrateurs et critiques, les Flamands imitateurs. Les uns sont actifs les autres passifs.

Comment plusieurs artistes différents ont-ils vu un même sujet ?

C'était la méthode de la haute Renaissance que de mettre au concours une scène de la Bible. Ainsi Ghiberti et Brunelleschi concoururent dans le « Sacrifice d'Abraham », pour la porte du Baptistère de Florence.

Ils nous montrent leurs deux âmes, en nous donnant un point de comparaison, un instrument de mesure.

Les Ecritures ont suggéré aux sculpteurs du treizième siècle et aux maîtres de la Renaissance des œuvres aussi comparables. Il n'y en a pas moins un abîme entre le Jugement Dernier de Michel-Ange et celui de l'Angelico, entre le Moïse du tombeau de Jules II et celui de Botticelli.

Les Fioretti ont inspiré à Giotto et à Benozzo Gozzoli des

fresques aussi voisines que le sont le David de Donatello et celui de Michel-Ange.

Dans le domaine musical, les exemples ne manquent pas d'illustrations. L'air d'une chanson n'est souvent que le commentaire des paroles, quelque chose comme une grossière image d'Epinal. Et pourtant quelles différences entre l'illustration de « Connais-tu le pays » par Ambroise Thomas et par Beethoven !

Avec le poème symphonique se manifeste le véritable tableau, tout un système de couleurs et de reliefs. L'illustration musicale des Evangiles est faite par J. S. Bach, celle du Faust de Gœthe par Gounod, Berlioz, Schumann. Des lieds de Gœthe sont illustrés au fusain par Schubert, en couleurs par C. Franck (Le Chasseur Maudit).

Il est facile de faire ces comparaisons dans les branches voisines de l'art. Il est permis d'étendre le domaine de l'analogie et d'en rechercher les limites dans les arts plastiques et poétiques.

Ainsi se révéleront à des siècles d'intervalle des âmes semblables qui nous restituent dans des formes différentes des émotions analogues.

Il est intéressant de constater la parenté artistique de Beethoven et de Wagner, de Raphaël et de Mozart, de Balzac et de Tintoret.

Je ne prétends pas faire de découvertes extraordinaires, mais il est probable que d'autres ont dû être frappés comme moi d'analogies singulières. Je voudrais apporter ma toute petite pierre au Dictionnaire des Analogies que voudrait Camille Mauclair. Je ne crois pas qu'il soit jamais écrit, car les analogies frappantes sont rares, et celles que l'on peut découvrir hors des sentiers battus sont en général trop dépendantes de l'inventeur pour avoir des chances d'être universellement acceptées.

Ce sont ces analogies, établies par différents artistes que je passerai rapidement en revue. Je ne me placerai point au point de vue du sujet traité. Il est rare que deux artistes faisant la critique d'un même sujet se ressemblent ; souvent par contre, on trouve des transpositions frappantes, généralement inconscientes.

Pour plus de clarté j'examinerai les analogies qui existent

dans les branches communes à tous les arts qui sont : La note et la ligne, l'harmonie et la couleur, le rythme et le mouvement.

Enfin les caractères d'esthétique générale : La composition et l'eurythmie.

II. — LA NOTE ET LA LIGNE

Une courbe peut être mathématiquement définie comme la trajectoire d'un point, ou comme l'intersection de deux solides.

J'adopterai cette définition pour la ligne artistique. Il n'existe pas dans la nature de plan ni de droite mathématique; une ligne, un contour, ne se manifestent à nous que parce qu'ils tranchent sur un espace continu sur lequel notre œil les projette. Une toile blanche constitue un fond, le trait noir que vous y tracez n'apparaît que grâce à la discontinuité de couleur qu'il fait naître. D'autre part, si un orgue émet une pédale continue, une note différente ne s'entendra que grâce à la discontinuité créée. La pédale d'harmonie constitue un fond comme la toile, le silence étant analogue à l'obscurité.

Une couleur du spectre est donc assimilable à un son. Ceci n'est pas nouveau ; il y a longtemps que la langue emploie la métaphore de la « gamme des couleurs » et les essais de clavecin des couleurs se poursuivent depuis le dix-huitième siècle avec des succès variables.

Une ligne musicale, une mélodie, apparaît comme une succession de notes. Il serait logique de lui assimiler une succession continue de couleurs. Mais, l'impression rétinienne étant trop fugitive, cette succession produit l'effet de simultanéité, d'accord ; par la fusion des couleurs fondamentales, vous obtenez d'autres couleurs, et c'est tout. Ce procédé correspond à l'harmonie, ou émission de sons simultanés. Nous nous heurtons à une différence de sensations.

Par contre, le contour, c'est-à-dire une succession continue de courbes, est fort analogue à la ligne musicale, il y a continuité, et non simultanéité. Il y a des contours moelleux, durs, voluptueux, des lignes vivantes et des lignes mortes, et ces qualificatifs peuvent être appliqués aux lignes musicales.

Les émotions produites par les lignes d'un paysage, d'une sculpture, d'une mélodie sont des sensations comparables et mesurables. Il y a des lignes faciles, des dessins simples, des mélodies que tout le monde retient. Les images d'Epinal sont toutes proches des chansons populaires.

Le mot, par la sonorité propre des lettres qu'il renferme, constitue une ligne musicale d'un ordre plus compliqué peut-être que la simple mélodie, et la phrase prend par suite une allure mélodique propre. Elles sont d'ailleurs bien mystérieuses, ces lois esthétiques qui font la beauté d'un mot.

L'émotion donnée par un vers sonore et plein est délicate.

Ce distique vaut d'être goûté pour sa sonorité :

> Le rameur qui m'a pris l'obole du passage
> Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il conduit.

Remy de Gourmont, qui aimait en artiste la belle sonorité, louait la beauté plastique de certains mots : « Floréal » sonne mieux que « Mai », son synonyme. La langue parlée est peut-être plus riche en moyens sonores que la musique, mais son harmonie ne possède pas encore ses lois.

L'invention du vers libre, en dégageant la prose de la discipline du rythme (j'y reviendrai à ce chapitre), a permis à la phrase musicale des modulations infiniment variées, grâce auxquelles toutes les nuances de la pensée peuvent être précisées. C'est par le vers libre que se fait la soudure entre les formes pures musicales et littéraires. Il convient d'en louer les artistes qui apportent à l'expression verbale de l'idée le concours musical de la langue pour améliorer notre émotion.

« Le vers libre, dit Gourmont (1), est connu comme fragment musical dessiné sur le modèle de son idée émotive et non déterminé par la loi du nombre. »

Claudel, dont la langue est si belle, dit (2) :

« La marche de la pensée procède non plus par développement logique, mais, comme chez un musicien, par dessins mélodiques et le rapport de notes juxtaposées. »

L'analogie est donc nettement marquée entre les lignes musicales et les phrases de la langue parlée. Essayons de l'étendre aux lignes plastiques. Elle est alors beaucoup plus lointaine et

(1) *Esthétique de la langue française.*
(2) *Œuvres Complètes d'A. Rimbaud*: Préface.

variable avec les individus. Stendhal, qui avait le don de « voir » en musicien, compare souvent (1) la ligne de Raphaël et celle de Mozart. C'est là un rapprochement fréquent.

La Vénus de Botticelli me rappelle toujours le thème de Vénus de Tannhæuser et les lignes onduleuses des Nymphes du Printemps me font songer au thème de la Félicité Eternelle de Tristan. Thibaudet, dont les « Heures de l'Acropole » constituent la plus belle critique du Parthénon (ce chef-d'œuvre a été suggéré, mais l'âme de l'artiste vibre à chacune de ces lignes superbes), compare, à la suite de Maurras, les Korai Egénétiques du Musée de l'Acropole aux mêmes Nymphes du Printemps. Il serait pourtant incongru de comparer Wagner aux sculpteurs de Périclès. D'autre part, je relève ces lignes sur Ingres (2) :

« Le dessin d'Ingres est fait de quelques lignes parfaites autour du corps ; elles sont posées comme des arcs légers et de délicats cerceaux. » Ces caractères sont aussi ceux des Nymphes.

Il est très difficile d'établir des analogies bien nettes dès que l'on franchit la frontière des arts similaires.

Les lignes brisées, le papillotage de notes d'un Debussy peuvent donner des émotions du même ordre que celles qui nous sont procurées par les procédés impressionnistes. « Le Jardin sous la pluie, Brouillards, Voiles » sont des toiles de Monet.

Dans « Images », l'effet est obtenu par une harmonie peut-être frêle et le paysage tient en quelques lignes sonores et colorées.

Ce sont alors des procédés voisins de ceux des peintres japonais. Goncourt a relevé, lui aussi, parmi les peintres ou graveurs du XVIIIe siècle des évocations japonaises.

Est-ce à dire qu'il y a analogie entre Debussy et Hokusai?

Oui, mais en ce sens que tous deux sont fidèles à leur émotion et que les moyens employés pour nous la restituer sont semblables. Tous deux, d'une sensation perçue, cherchent à dégager la ligne sculpturale ou musicale. Il y a transposition des techniques.

La correspondance ne peut être généralisée, mais il est

(1) *Promenades dans Rome. — Rome, Naples, Florence.*
(2) *Ingres*, par J. Rivière.

prouvé par là que, pendant une période de sa vie artistique, Debussy a été en communion avec les Japonais. Peut-être même a-t-il voulu (c'est à lui de le dire) faire une critique musicale. Quelle illustration, dans ce cas, de la thèse de Wilde !

III. — L'HARMONIE

La notion d'harmonie est celle de simultanéité, soit de notes musicales, soit de notes colorées. C'est une forme d'art plus compliquée que la ligne à laquelle elle donne cependant une valeur relative. Un accord de couleurs est comparable, pour l'émotion procurée, à un accord de sons. Il y a des accords parfaits des uns et des autres; la gamme colorée, telle qu'elle apparaît, décomposée par le prisme, correspond à la gamme sonore. Ce sont des vibrations plus ou moins rapides de l'éther.

Il peut y avoir analogie dans les valeurs relatives que l'harmonie donne à la ligne.

Il est incontestable, sans que l'on puisse d'ailleurs en donner de causes, qu'il y a des couleurs gaies et tristes, comme il y a en musique des tons radieux et mornes. Les premiers sont en général les tons majeurs fortement diézés, les seconds, les tons mineurs très bémolisés.

Un paysage de Grèce, vu sous le soleil d'été doré par la lumière, ne vous donnera pas l'émotion qu'il fera naître sous le ciel gris et la lumière argentée de la Norvège.

Jouez la marche funèbre de la sonate n° 12 dans le ton où Beethoven l'écrivit (la ♭ mineur); l'impression est lugubre et tragique; transposez-la en ut majeur, elle va devenir simplement banale et mélancolique : la ligne mélodique n'a pas varié, mais l'effet produit n'est plus le même. La sensation diffère sous l'influence d'une mélodie dont l'harmonie aura changé, comme sous un paysage dont la lumière aura varié.

Sous une lumière violente où dominent l'or et la pourpre, l'émotion est celle de la gaîté triomphale; sous une lumière grise où le noir et l'argent sont prépondérants, l'émotion sera toute de tristesse et de mélancolie. Les tons musicaux correspondants seraient : majeurs très diézés, et mineurs chargés de bémols. Il ne serait donc pas absurde de créer une métaphore nouvelle et de dire : Ce paysage est diézé.

Certains levers de soleil m'évoquent les procédés techniques de César Franck. Sous la lumière blafarde de l'aurore, les montagnes se découpent en noir sous un ciel gris ; peu à peu, le soleil rougit le ciel, l'or devient prépondérant, la lumière arrive par grandes bouffées, modulant sur une pédale de pourpre pour éclater en nappes d'or. Ainsi, dans beaucoup d'œuvres de Franck; un thème paraît noyé d'abord dans une tonalité lugubre et sombre, s'éclairant peu à peu, modulant par développements en canon, pour éclater victorieusement.

La nature, en nous permettant de constater les analogies qui rapprochent la lumière et le son, nous montre des phénomènes continus ; la littérature et la musique, qui possèdent aussi cette propriété, doivent donner lieu à des analogies simples.

La langue, par la succession de sons qu'elle nécessite lorsqu'elle est parlée, possède une harmonie propre. C'est plutôt par la succession que par la simultanéité que cette harmonie opère. Les procédés littéraires se rapprochent des procédés musicaux.

La rime est l'émotion produite par le retour périodique des mêmes sons. L'assonance, plus subtile, s'en rapproche.

Le redoublement cher à Pierre Loti (La mer était bleue, infiniment bleue) a bien des rapports avec le retard et l'appogiature. Il y a des accords de mots plaisants à l'oreille. La symphonie en blanc majeur de Th. Gautier est un parfait exemple de transposition musicale et colorée. Est-il absurde d'ailleurs d'admettre que la langue suffit par sa propre beauté musicale à causer des émotions agréables, et que l'idée sur laquelle s'effectuent les variations n'est que très secondaire et peut à l'occasion devenir inutile ? La poésie de Mallarmé n'est pas loin de cette conception.

Beaucoup de poètes ont été de purs transpositeurs musicaux. Chez Rimbaud, « le principe de la rime intérieure de l'accord dominant est développé avec une richesse de modulations et de résolution incomparables (1) ».

Les *Fleurs du Mal* sont pleines d'analogies curieuses :

Bénédiction se termine sur un cantique doux et grave comme un final d'Haydn.... Il a su trouver toute cette gamme de couleurs exaspérées qui correspondent à l'automne aux couchers de soleil, à la maturité extrême des fruits, à la dernière heure des civilisations.

(1) P. Claudel, préface des *Œuvres de Rimbaud.*

Il possède le don de correspondance... Il aime l'harmonieux entre-croisement des rimes qui éloigne l'écho de la note frappée d'abord et présente à l'oreille un son naturellement imprévu, qui se complétera plus tard comme celui du premier vers, causant cette satisfaction que procure en musique l'accord parfait... Il a soin que la rime finale soit pleine st sonore et soutenue de la consonne d'appui pour lui donner cette vibration qui prolonge la dernière note frappée (1).

Il est aussi difficile que dans le cas de la ligne d'établir des analogies précises entre les arts poétiques et plastiques. Ces derniers, en effet, présentent une différence fondamentale; ils n'ont pas de continuité, ils fixent un instant fugitif et l'immobilisent.

Fromentin (2) a signalé cependant des ressemblances :

Une sonorité extrême avec un petit nombre d'instruments, un clavier dont il néglige à peu près les trois quarts, mais qu'il parcourt en sautant beaucoup de notes et qu'il touche quand il faut à ses deux extrémités (*Rubens*).

Rien n'est plus difficile à copier qu'un tableau de Ruysdael, rien n'est plus difficile à imiter que la façon d'écrire des grands écrivains du XVII[e]. Si Ruysdael n'avait été hollandais, il aurait été de Port-Royal... Son Moulin à vent est un tableau grave d'une extrême sonorité dans le registre le plus bas, merveilleux dans l'or.

Baudelaire nous présente encore une particularité curieuse: celle d'être un transpositeur de parfums.

Jusqu'alors, l'art ne s'est jamais exercé que sur des sens très entraînés : la vue, l'ouïe, le toucher. Les arts du goût et des parfums sont encore dans l'enfance. Rien ne dit qu'un jour ne viendra pas où, après les essais infructueux de des Esseintes dans la symphonie de liqueurs, un civilisé créera la sonate de parfums. On s'apercevra qu'il y a eu un précurseur dans cette branche. Baudelaire était, en fait, de parfums, d'une sensualité étrangement subtile : « Mon âme voltige sur les parfums comme celle des autres hommes sur la musique. »

Un morceau sur les parfums les distingue en diverses classes éveillant des idées, des sensations, des souvenirs différents; si on les transposait dans la sphère des couleurs, ils représenteraient l'or et la pourpre (3).

Certains peintres ont un coloris particulier dont toutes leurs

(1) Th. Gautier, préface des *Fleurs du mal.*
(2) *Maîtres d'autrefois.*
(3) T. Gautier, *Op. cit.*

toiles semblent glacées. La pourpre du Titien, l'argent de Véronèse, celui du Guide. Des musiciens donnent parfois cette sensation. Je sais des artistes pour qui Borodine est bleu : le bleu de certaines toiles de Jacques Blanche. Certains accords sont fréquents chez Puccini. Il est bleu clair. Grieg est souvent argenté, comme les montagnes qu'il chante.

Il existe en littérature des transpositions plastiques plus nettes que ces ressemblances subtiles. L'histoire de la poésie est un véritable musée. Voici des Primitifs allemands :

> La Vierge sur fond d'or aux doux yeux en amande,
> Pâle comme le lys, blonde comme le miel,
> Les genoux sur la terre et le regard au ciel.

..... Il ne manque vraiment au tableau que le cadre, avec le clou pour l'accrocher.

Les parnassiens ont été de grands transpositeurs.

Les « Trophées » sont pleins de titres suggestifs : Vitrail, Email. C'étaient des transpositeurs peintres et musiciens, choyant, dit Maurras, le mot pour sa valeur musicale, son coloris, sa forme. On se contentait d'assortir des mots à un certain thème et le tout était d'obtenir un assortiment réussi. En poussant un peu le raisonnement, on démontrerait peut-être que le Parnasse est l'inventeur du leit-motiv. Cela ferait trop de peine à Frédéric Masson.

IV. — LE RYTHME ET LE MOUVEMENT

Le rythme est une discipline, imposée par l'intelligence, au même titre que la période mathématique. Le rythme a sur nos sens un effet qui a été parfaitement défini par Bergson (1) :

« Le rythme et la mesure, suspendant la circulation normale de nos sensations et de nos idées, en faisant osciller notre attention entre des points fixes, s'emparent de nous avec une telle force que l'imitation même infiniment discrète d'une voix qui gémit suffira à nous remplir d'une tristesse extrême.... Le poète est celui chez qui les sentiments se développent en images, et les images elles-mêmes en paroles dociles au rythme pour les traduire. Ces images ne se réaliseraient pas aussi fortement pour nous sans les mots réguliers du rythme par lequel notre âme, bercée et endormie, s'oublie

(1) Bergson, *Données immédiates de la conscience.*

comme en rêve.... Les arts plastiques obtiennent un effet du même genre par la fixité qu'ils imposent soudain à la vie. On retrouverait en architecture, au sein même de cette immobilité saisissante, certains effets analogues à ceux du rythme. La symétrie des formes, la répétition indéfinie du même motif. La nature procède par suggestion comme l'art, mais ne dispose pas du rythme. »

C'est peut-être par le rythme qu'il faudrait définir la frontière qui sépare les arts plastiques et les arts poétiques. Dans la statuaire et la peinture, le rythme est souvent absent; il n'apparaît que dans l'architecture et les arts d'ornement.

Le mouvement est essentiellement l'art des nuances. Il est nécessaire qu'en musique le mouvement soit défini. Il n'est pas lié au rythme, quoiqu'il y ait des relations étroites entre eux.

Il existe des analogies très voisines dans les arts poétiques. La poésie, depuis qu'elle existe, base sur le rythme ses effets.

L'alexandrin classique est généralement à quatre temps :

> Je viens/selon l'usage/antique/et solennel

Voici un exemple de rythme à deux temps :

> Et deux fois/à mes yeux distraits
> L'aiguille/au même endroit se montre.
> Il est une heure/une heure après.

Le rythme est indépendant de la césure. Dans l'alexandrin, dans toute la poésie antérieure à la fin du XIXe siècle, le rythme est imposé, et la pensée doit se couler dans un moule préparé d'avance; c'est le vers libre qui rompra ces entraves et qui, subordonnant le rythme à la fantaisie du poète, lui donnera un instrument souple apte à exprimer toutes les nuances. Par le vers libre également, se manifestera l'importance du mouvement.

La révolution est du même ordre que celle qu'opéra la musique moderne, brisant le rythme et modifiant le mouvement au gré de l'émotion.

Les sonates et symphonies classiques se jouent au métronome; le rythme et le mouvement du début sont gardés tout au long d'une même partie. La musique et la poésie modernes changent fréquemment au gré de l'émotion à exprimer.

our illustrer mon dire, voici deux exemples, l'un classique, autre moderne.

Largo, 4/4.

Le semoir, la charrue, le joug, des socs luisants,
La herse, l'aiguillon, et la faulx acérée
Qui fauchait en un jour les épis d'une airée,
Et la fourche qui tend la gerbe aux paysans (1).

Tout le sonnet garde le rythme et le mouvement indiqué. u contraire, dans ces vers de Gilbert de Voisins, le chan-ement est fréquent, avec l'intention (2).

Scherzo, 2/4.

Serait-il prêt
A me tromper, votre sourire ?
En sa belle courbe indécise
Devrait-on lire une feintise ?

Largo, 3/4.

Non point, car il m'apporte à moi
Chaque matin comme un présent nouveau,
La paix, la joie
Et le repos.

Andante, 4/4.

Entendez bien, la longue paix sans ennui,
La joie intime avec ses discrétions rares,
Enfin le grand repos de l'amour qui prépare
Au repos sombre de la nuit.

Les poètes latins avaient imaginé des rythmes alternés à ux et trois temps que seule la musique du xxe siècle a dé-uverts.

Il est difficile de définir le rythme et le mouvement dans les s plastiques. Cependant ils existent dans l'architecture et arts d'ornement. Les façades gothiques sont souvent ornées colonnades au rythme ternaire. Le cloître est, dans la con-ption italo-byzantine, de rythme binaire, à deux colonnes ernées, l'une droite, l'autre torse. Dans les arts d'ornement, rythme intervient encore par la répétition d'un motif végé- (gothique) ou humain (latin).

Comparez à ce sujet les tribunes aux chanteurs que Lucca

) *Le Laboureur*, Heredia.
) *Fantasques*, G. de Voisins.

della Robbia et Donatello construisirent pour le Dôme de Florence.

La première a le rythme calme, le mouvement lent du plain-chant, la seconde le mouvement endiablé d'une danse.

L'art plastique pur n'a pas de rythme et est immobile. Ce n'est que par une illusion, indigne de l'art qui doit être sincère, qu'une peinture arrive à nous suggérer l'idée de mouvement.

« Les statues grecques, dit encore Bergson (1), expriment des émotions légères qui les effleurent à peine comme un souffle ; en revanche, la pâle immobilité de la pierre donne au sentiment exprimé, au mouvement commencé je ne sais quoi de définitif et d'éternel où notre pensée s'absorbe, où notre volonté se perd.

« L'immobilité a donc aussi son émotion, celle du silence. »

V. — LES CONDITIONS D'ESTHÉTIQUE GÉNÉRALE

Dans toute œuvre d'art, il faut des conditions de proportion qui sont les seuls canons que l'on puisse poser avec quelque certitude. Encore ces proportions sont-elles variables. Les sculpteurs grecs ont posé un canon définitif, intermédiaire entre ceux de Polyclète et de Lysippe. La poésie a défini les règles du sonnet, celles de la ballade. La musique a codifié la sonate. Toutes ces formes sont telles que la pensée conçue pour être enfermée dans ce moule acquiert une discipline.

Grâce à ces bornes dont la fantaisie ne peut sortir, toute œuvre qui ne dépasse pas ces limites acquiert de ce fait une eurythmie plaisante, un équilibre harmonieux.

A ces conditions de proportions absolues, il faut adjoindre des lois relatives : celles qui régissent la destination du moment. Un temple ne peut avoir les mêmes proportions qu'une église. Le Parthénon est parfaitement construit pour son but : la demeure d'un Dieu grec, d'un être supérieur aux hommes, mais de la même essence. Une cathédrale est, au contraire, l'hommage de l'homme à un Dieu infiniment puissant et mystérieux. C'est en ne tenant pas compte de ces conditions que l'on aboutit à la monstruosité qu'est la Madeleine.

L'équilibre absolu est généralement instinctif chez les

(1) Bergson, *Op. cit.*

rtistes des belles époques. Des sculptures aussi parfaitement quilibrées que l'Apollon du Belvédère, ou le David de Donaello sont des pièces de grande époque. Il est bien rare que artiste n'ait pas en même temps le sens de la proportion elative. Lorsque Donatello fit le Zuccone, qui orne le Camanile, il le fit à grands coups de ciseaux. De près la statue emble inachevée, mais vue du pied de la tour elle atteint arfaitement son but.

C'est dans ces conditions d'esthétique générale que nous encontrerons les analogies les plus nombreuses et les plus ntéressantes. La transposition dans les arts plastiques est mmense.

Michel-Ange prétend que tout tableau doit donner l'impresion de la sculpture, et de fait il a toujours gardé la facture u sculpteur, la Sixtine en témoigne. Le bas-relief par contre st bien proche du tableau. Les grands auteurs de bas-reliefs le la Renaissance transposent en sculpture la technique du eintre : les bas-reliefs en « siacchiato » forment la soudure, a perspective étant obtenue par les lois géométriques de la erspective linéaire.

En architecture, la technique du travail en bois se retrouve lans les monuments de marbre. On peut suivre ses développements et ses modifications au cours des siècles (Viollet-Le-Duc et Courajod).

Les ornements en stuc des Arabes dérivent des tapisseries le Perse et du Turkestan.

La transposition des techniques se retrouve aussi nettement lans les arts poétiques.

L'analogie est étroite entre les lois du sonnet et celles de la onate.

Certains procédés techniques de la musique sont souvent mployés par la littérature : l'art d'un Pierre Loti, cherchant vant tout à créer une ambiance, est près de l'art du Debussy le Pelléas.

Le poème symphonique est une transposition du poème littéraire.

Nous allons trouver les analogies les plus étroites parmi les ransposition plastiques dans les arts poétiques.

Dans les pages de critique écrites par des peintres se révèle oujours le souci de « voir » en peintre. Fromentin, Gautier,

les Goncourt sont toujours tentés par la technique. Il est rare au contraire que Huysmans juge autre chose que l'idée. Il suffit de relire « Certains ». La critique du Christ de Grunewald, de « Là-bas », celle du Couronnement de l'Angelico, dans la « Cathédrale ».

Il y a des musiciens qui voient en peintres : Beethoven dit dans une lettre à Wegeler : « Je ne travaille jamais sans un tableau devant les yeux. »

Beaucoup plus délicates sont les transpositions de Debussy, de Séverac, qui emploient des procédés suggestifs plus poétiques que plastiques. C'est dans l'allure générale de leurs œuvres que se révèle l'âme des artistes. Beethoven et Michel-Ange sont frères par leurs œuvres, comme il le sont par leur destinée.

Ces prophètes de la Sixtine, ce Jérémie qui tient dans sa main énorme sa tête lourde d'inquiétude, n'entendent-ils pas le destin qui frappe les trois coups de la Ve Symphonie ? Ce Moïse de marbre à la lèvre dédaigneuse, au masque énigmatique, n'entend-il pas ce quatuor qui porte l'exergue « Muss es sein » ?

Qu'attendent-ils ? Le Jugement, cette page surhumaine, cette apothéose du paganisme dans la chapelle des papes ? Comme la Messe Solennelle est voisine de cette page ! Une chose a manqué au grand mélancolique que fut Michel-Ange : la création de la joie. N'y a-t-il pas une ressemblance de conception, d'exécution entre la symphonie avec chœurs écrite par Beethoven sourd, malade, comme un suprême testament, et l'élévation par Michel-Ange, à bout de forces, de la coupole de Saint-Pierre.

Il existe à Florence un petit bois de l'Angelico qui représente le Jugement Dernier. Les élus en sont coquettement dorés et soignés. Les pauvres damnés ont l'air de misérables pantins. Jamais le bon frère ne put concevoir le mal. Il n'imagina qu'un enfer de Guignol et des diables en carton. Ainsi, le père Franck, dit Vincent d'Indy, lorsqu'il eut à représenter des damnés et des péchés, échoua. Son âme était pure comme celle de l'Angelico, dont il est parent.

Stendhal rapproche Raphaël de Mozart.

Le Tintoret est tout proche de Balzac, il a comme lui l'amour de l'observation juste et la surproduction.

Léonard de Vinci, mystérieux et compliqué, toujours inquiet, en quête de procédés nouveaux, à la fois ingénieur, chimiste et peintre, est un précurseur de Wagner, dont il a la foi et la vie.

Un genre de transposition bien séduisant est celui de l'expression et le développement par l'œuvre d'art d'une idée philosophique ou métaphysique. Nous touchons ici la clef de voûte de l'esthétique, le point le plus discuté de tous les temps. L'interrogation de l'histoire nous donnera sinon des preuves, au moins des présomptions. Nous constaterons encore que, dans les belles époques, le siècle de Périclès, la Renaissance italienne, le XVIIe siècle en Flandre, l'art est essentiellement imitateur. Jamais l'artiste ne prétend traduire une idée, ni faire servir son œuvre à sa propagation. Il ne cherche dans le sujet qu'un prétexte à donner la vie aux personnages qu'il crée. La répétition de sujets simples se voit partout. David, Moïse, les grandes scènes bibliques, sont des galeries de portraits et des études de riches couleurs.

Dès que l'idée prend sur la forme une supériorité qui rompt l'équilibre, c'est la décadence. L'école de Bologne, le XVIIIe siècle en France, les Préraphaélites sont de fâcheux exemples. L'art, lorsqu'il devient doctrinaire et qu'il prend comme type de création le monument à thèse, est bien près de sa fin.

L'histoire de l'art nous prouve qu'il faut savoir allier à propos l'esprit géométrique à l'esprit de finesse. Prétendre que l'art peut avoir une influence philosophique, devenir une école de morale, c'est faire preuve d'un déplorable sectarisme. L'art ne peut et n'a jamais pu qu'être une source de jouissances paisibles et intimes, et non l'armature d'une doctrine. Les essais de mise en vers du code pénal ne peuvent être envisagés comme œuvre d'art que par la douce hilarité qu'ils nous donnent : ce n'est pas une jouissance méprisable.

VI. — UNION ET COLLABORATION DES ARTS

Si toute transposition constitue une critique, il faut chercher son utilité. Il en est une : nous donner plus de beauté, plus d'émotions, et des émotions de différentes valeurs. Je goûte davantage un joli poème dans un beau livre ; l'impression et la reliure sont déjà des illustrations, comme le sont les ornements d'une maison. Le mets savoureux est plus plaisant au

goût dans un plat savamment ouvragé que dans une écuelle vulgaire.

L'ordre architectural emprunte aux arts plastiques son rehaut. Le temple grec, outre les métopes et les frises, était enluminé; la cathédrale gothique est, aux jours de la décadence, magnifiquement ouvragée : le dôme de Milan a six mille statues.

Les représentations théâtrales aboutissent à la collaboration intime des arts plastiques et poétiques. La tragédie grecque est un poème agi et chanté dans un décor plaisant : le théâtre de Dionysos est un splendide vestige des mises en scène somptueuses de Sophocle.

Les ordres musicaux, littéraires et plastiques se superposent, se disciplinent, s'organisent en vue d'une même fin : il y a transposition mutuelle des arts, et le but idéal est d'arriver à leur fusion complète, comme Wagner le voulait dans son drame musical ; la musique est le type parfait de l'art, elle ne peut jamais révéler son suprême secret.

Dans l'art populaire, nous trouverons d'ailleurs cette fusion réalisée instinctivement. J'estime avec Remy de Gourmont qu'à l'origine, la parole, la musique et la danse concouraient équitablement à la poésie ; le type de cette poésie primitive est la ronde. Il est singulier de retrouver, dans cette forme abrupte et primitive des arts la conception plus vaste et plus nuancée à laquelle nous ont conduit des analogies subtiles.

Ainsi en matière d'art faut-il conclure à l'unité comme en toute chose. Le sentiment de la beauté est universel et ne doit pas se cantonner en deux compartiments étanches. Il n'y a pas de beaux livres, de beaux tableaux, il y a de belles choses.

Seulement, notre émotion varie à leur contact.

C'est le but de l'artiste de faire cette émotion poignante et belle. La critique permet d'arriver au maximum de l'émotion moins par imitation que par suggestion. C'est en quoi l'art se différencie de la nature, où, dit Pascal :

« Les nombres imitent l'espace.... Tout est fait et conduit par un même maître, les principes et les conséquences. »

Ce qui sépare l'art de la nature, c'est l'intelligence, capable d'établir des rapports, de discipliner des sentiments et de les faire concourir à la satisfaction de nos sens et de notre âme.

G. MEESEMAECKER.

L'ARGOT MILITAIRE

PENDANT LA GUERRE

—

Avec la guerre, l'argot militaire est entré dans la littérature : lepuis le *Gaspard* de M. René Benjamin jusqu'au *Feu* de M. Henri Barbusse, tous les ouvrages dont les auteurs ont voulu retracer avec sincérité et exactitude des tableaux vécus du terrible drame ont fait parler à leurs acteurs la langue rude et imagée dont il se servent à l'arrière comme au ront.

L'argot militaire a existé dans tous les pays. Il suffit d'écouer des soldats, permissionnaires ou autres, parler entre eux, — car ils reviennent, plus ou moins, au langage courant lorsqu'ils s'entretiennent avec des civils, — pour se convaincre que nos « poilus » emploient un assez grand nombre de mots que la plupart de nos compatriotes ne connaissent pas, ou qu'ils ignoraient avant la guerre.

C'est, en effet, dans les conversations des soldats, prises sur le vif, qu'il faut étudier l'argot militaire, et non d'après les lettres publiées par les journaux, lettres plus ou moins authentiques et tout au moins rehaussées en couleur par d'ingénieux metteurs au point. D'ailleurs l'argot militaire est essentiellement un langage parlé : tout ce qui se dit ne s'écrit pas. Les nombreuses missives de soldats (appartenant à diverses classes sociales), dont nous avons eu les originaux entre les mains, ne contenaient presque aucune trace d'argot militaire.

Lorsqu'un groupe d'hommes vit en commun, plus ou moins isolé du reste de ses compatriotes, le genre de vie, les occupations et les impressions semblables, les nouvelles habitudes

créent rapidement des expressions, des mots appropriés. Les conditions de la guerre moderne, en fixant pendant de longs mois les soldats dans les cantonnements ou les tranchées, et en les séparant de la population civile, ont particulièrement favorisé ce développement.

Ce serait pourtant une erreur de croire qu'une langue nouvelle est née au bout de quelques mois de guerre. L'ancien argot de caserne et le langage populaire de l'ouvrier l'ont principalement alimentée. Tous les mobilisés, en arrivant à leurs dépôts, ont retrouvé d'instinct les termes familiers qu'ils employaient à l'époque, plus ou moins lointaine, de leur service militaire. D'autre part, on a toujours pu remarquer qu'à la caserne les expressions de l'ouvrier sont peu à peu adoptées par le paysan, sans aucune influence contraire : prestige de la ville sur la campagne.

Ce n'est que lentement, sous l'influence des nouvelles conditions d'existence créées par la guerre, que de nouveaux mots ont vu le jour. Et ceux-ci, en général, sont excellents, marqués au coin d'une bonne frappe bien française : abréviations, métaphores, jeux de mots, qui révèlent l'âme de la race, vive, imaginative et gouailleuse jusqu'au milieu des périls.

Les mots les plus anciens, dont la création est bien antérieure à la guerre, se sont vulgarisés les premiers parmi le grand public. C'est le résultat des grandes tempêtes sociales d'amener à la surface divers éléments arrachés aux profondeurs ignorées. Entre le langage d'un Parisien à la fin du règne de Louis XVI et au début de celui de Louis XVIII, il y a un abîme, — à vingt-cinq ans de distance.

§

Les deux termes qui ont eu le plus de succès, qui ont acquis une renommée mondiale, et que la guerre a révélés aux neuf dixièmes peut-être des Français, c'est le *poilu* et c'est le *Boche*, — les deux antagonistes.

Bien qu'il effarouche certains puristes trop pudiques, le *poilu* de la Marne et de Verdun restera campé dans l'histoire, à la suite du *grognard* d'Austerlitz et de la Moskowa. Ce n'est pas un dandy épris de beau langage ; il n'a pas fait la guerre en dentelles dans les tranchées où on casse les glaçons de la soupe quand on ne s'enlize pas dans la boue : mais il a sauvé Paris et la France. Et ce mot rude et réaliste le peint

à merveille : car le *poilu*, ce n'est pas l'homme à la barbe nculte, qui n'a pas le temps de se raser — ce serait déjà pittoresque ; c'est beaucoup mieux : c'est l'homme qui a du poil au bon endroit — pas dans la main ! — symbole ancien le virilité. Tant pis pour la pruderie qui voudrait s'en offusquer !

Poilu existe depuis un siècle au moins dans notre argot nilitaire. Il fut un mot de grognard, comme le témoigne Balzac, orsque, dans le *Médecin de campagne*, Bénassis présente au ommandant Génestas un survivant de la Bérésina, le vaillant Gondrin :

> Mon homme est un pontonnier de la Bérésina : il a contribué à onstruire le pont sur lequel a passé l'armée, et, pour en assujettir les remiers chevalets, il s'est mis dans l'eau jusqu'à mi-corps. Le généal Eblée, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'en a pu rouver que quarante-deux assez POILUS, *comme dit Gondrin*, pour ntreprendre cet ouvrage.

Comme on le voit, le mot n'était encore qu'adjectif à cette poque. Plus tard, et jusqu'à la veille de la guerre actuelle, il ésigna, dans les casernes où prédominait l'élément parisien t faubourien, soit l'homme d'attaque qui n'a pas froid aux eux, soit l' « homme » tout court (on sait qu'à l'armée les oldats s'appellent officiellement les « hommes »). A l'hôpital nixte de la petite ville de Ch... (région de l'Ouest), où je fus nobilisé le 2 août 1914, on disait couramment que « le caporal éclamait deux poilus pour une corvée ».

Plusieurs années avant la guerre, l'ouvrier parisien appelait laisamment un homme quelconque un *poilu*, tandis qu'il ommait le soldat *troufion* : il entrait de l'ironie dans ce derier mot, qui évoquait les recrues campagnardes, hébétées et alourdes, à la Polin. Avec la guerre, le *troufion* est devenu *poilu* : toute une révolution en un simple changement de om.

Le mot a fait irruption du faubourg, de la caserne, dans la ourgeoisie, dans les campagnes plus tard, par la parole, par journal surtout, avec une rapidité foudroyante. Il correspondait à une conception nouvelle du soldat, il était imagé : ouble motif de succès. Le plus curieux, c'est que sa vogue armi les civils a correspondu à son effacement dans les milieux ilitaires, où la guerre a fait surgir de nouvelles créations.

Surtout au front, le mot n'est guère en faveur ; on a même oublié (on oublie si vite en temps de guerre !) (1) qu'il fut jadis un mot de caserne (il est vrai qu'il ne le fut point partout, et que les vieux soldats se font rares). Dans les tranchées, les soldats se nomment plus souvent les *bonhommes* — pluriel pittoresque, sinon grammatical, — ou, simplement, les hommes, les gars... Au fond, c'est toujours le même sens originaire.

§

S'il y a plusieurs variantes pour le soldat français, il n'y a qu'un Boche.

Pendant le premier hiver de la guerre, un journal ouvrit une enquête sur le mot *boche* : il reçut un formidable courrier de réponses qui, au lieu d'apporter des documents utiles, ne constituaient guère qu'un amas de fantaisies étymologiques sans valeur. L'intéressant serait de connaître les plus anciens emplois du mot, avec la valeur exacte, la date, l'indication du milieu social : matériaux avec lesquels les maîtres ès-arts puissent bâtir. Mais quoi ! en linguitisque, le premier venu prétend être maçon et en remontrer aux vétérans de la science.

Malgré l'apparence contraire, ce sont précisément les problèmes les plus proches de nous, et paraissant le plus à notre portée, qui sont souvent les plus ardus à résoudre. Il est parfois plus malaisé de trouver l'étymologie d'un terme d'argot moderne, que de reconstituer la filière historique d'un mot qui plonge dans les lointaines eaux du latin vulgaire. Pour juger les valeurs des lignes et des tons, ne faut-il pas le recul de la perspective ? Mais surtout la vie contemporaine, y compris le langage qui en exprime les manifestations multiples, est infiniment plus complexe que l'existence de nos aïeux.

L'histoire de *boche*, en particulier, est assez touffue, mais il n'est pas impossible de la débrouiller. Il y a une quarantaine d'année, à Paris, à Lyon et ailleurs, on appelait *têtes de boche* les personnes et surtout les enfants têtus, — ainsi que me l'ont attesté divers témoignages oraux, d'origine diverse, mais tous concordants, — et sans que cette épithète évoquât le moins du monde les casques à pointe. Comme nos voisins

(1) Je l'ai observé récemment chez une personne qui employait *poilu*, avant la guerre, avec le sens faubourien cité plus haut, et qui ne s'en souvient plus aujourd'hui (j'avais noté, à l'époque, le nom du sujet, le mot et la date).

d'outre-Rhin ont, depuis longtemps, une réputation de « têtes dures » solidement établie (1), Allemand fut altéré bientôt en *Allemoche*, création qui n'a vécu que dans l'Est (2), et plus communément en *Alleboche*, *Alboche*, sous l'influence de « tête de boche » et de « caboche ». *Alboche* est attesté en 1889 (3). Quelque temps après, il s'abrégeait lui-même en *Boche*, terme courant pour désigner les Allemands, dès avant la guerre, dans tous les milieux populaires des grandes villes du Midi comme du Nord (4).

J'ai signalé moi-même, incidemment, en 1909 (5), le mot *boche*, qui eut le don de fort ahurir un professeur parisien, pourtant averti. Dans un compte rendu de la *Revue du Mois*, l'aimable critique, en reproduisant ma phrase, fit suivre ce terme... étrange d'un point d'interrogation : évidemment il devait s'agir, dans sa pensée, d'une coquille typographique... Il n'aurait eu pourtant qu'à interroger sa cuisinière ou sa concierge. Il est souvent très utile, même pour les professeurs agrégés, d'interroger et d'écouter concierges et cuisinières. Le peuple reste notre grand maître de langage, tout comme à l'époque où M. de Malherbe, gentilhomme normand, allait s'instruire auprès des crocheteurs parisiens du Port au foin.

Reste à élucider l'origine de *tête de boche*. M. Sainéan s'est demandé naguère, et d'autres avec lui, si ce n'était pas un équivalent de « tête de bois » (6). C'est une intuition qui n'est pas sans fondement, à cette différence près qu'il s'agit, à mon sens, d'un objet de bois : *boche* me paraît être le décalque de l'italien *boccia* (prononcez *botcha*) qui désigne la boule en bois, particulièrement dure, du jeu de boules. Les recherches que je poursuis depuis plusieurs années dans mon enseignement à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes m'ont prouvé que les argots français ont emprunté de très nombreux mots au delà des Alpes : c'est là un des côtés les moins connus et les

(1) *Tête de boche* s'appliqua plus spécialement, dès 1874, aux ouvriers allemands dans le langage des typographes. (Cf. L. Sainéan, *L'argot des tranchées*, p. 11.)

(2) Ce mot a été signalé dans la région de Neuchâtel par M. E. Tappolet, et il existe aussi dans la Meuse (d'après M. Louis Bertrand).

(3) Dans le « Nouveau supplément » du Dictionnaire d'argot de Larcher.

(4) Je connais un hôtelier du Cannet qui l'employait dès 1910, et qui n'était jamais venu dans le Nord.

(5) Dans *l'Italie nouvelle*, p. 194, n° 1.

(6) M. Sainéan (*op. cit.*, p. 10) rappelle d'après Delvau (1865) un *boche* = mauvais sujet, dans l' « argot des petites dames », et qui semble être un abrégé de *caboche*. Je crois que c'est une formation parallèle et indépendante. En tout cas *caboche*, comme je l'ai dit, a joué un rôle dans l'histoire du *Boche* actuel.

plus piquants de la pénétration franco-italienne. Rappelons que Mazarin avait naguère acclimaté en France le diminutif *bochette* (petite boule).

Quoi qu'il en soit, *Boche* comble une lacune : il ne désigne pas une nationalité, mais un peuple, une race, avec la nuance péjorative sous laquelle la foule voit l'étranger, ennemi ou non. Il n'est pas seulement le similaire de l'italien *tedesco* ou du hollandais *moffe*, il est aussi la réplique parfaite, qui nous manquait, du *Welsche*, par lequel les Allemands désignent dédaigneusement les gens de race latine. La guerre actuelle est la lutte des *Welsches* contre les *Boches*.

§

Les mots créés par les soldats au cours de la guerre sont des documents psychologiques du plus haut intérêt ; ils dénotent l'esprit d'un peuple. Ce ne sont pas des troupes démoralisées qui auraient dénommé *saucissons* les torpilles aériennes, ou qui auraient appelé par ironie leurs baïonnettes *tue-Boches*, *rince-Boches*, *vide-Boches*... ou *cure-dents*.

Rien n'est plus symptomatique, pour confronter la mentalité des deux armées, des deux races, que d'opposer les noms donnés par les Allemands et par nos soldats aux endroits près desquels se sont livrés des combats acharnés. Les appellations allemandes, c'est le Vallon des Morts, le Bois des Veuves, et bien d'autres qui évoquent le romantisme macabre des ballades de Bürger. Notre esprit est plus gai, plus gaulois : il voit ici les « tranchées des Satyres » ; il surnomma un hôpital parisien la Bouteille de champagne, parce qu'il hébergea confortablement les évacués de la grande offensive champenoise.

Le jeu de mots arrive vite sur les lèvres des nôtres. Rencontrent-ils, en Alsace, des noms aux consonances rauques et insolites, rebelles à la prononciation, ils auront tôt fait de leur tailler un vêtement à la française. Ainsi le fameux *Hartmannsweiler* est devenu, dans la bouche des soldats qui l'ont conquis et défendu, l'*Armand Fallières*. Notre moderne Polybe, qui trouva l'appellation jolie, mais un peu familière, en fit le Vieil Armand.

Le soldat français, comme tous ceux de sa race, a le sens du pittoresque, du détail précis et vu, de la ligne et de la silhouette. Il refait à sa façon la nomenclature géographique

de la « doulce France », dont il dispute chaque pouce de terrain. Quoi de plus expressif que les désignations, reproduites à juste titre par les communiqués, telles que le « Bois en hache », la « Main de Massiges », la « Brosse à dents » ? Cela fait image ; cela se voit d'ici. Nos premiers ancêtres n'ont pas agi autrement quand ils donnèrent leurs noms à nos rivières et à nos montagnes : et si le sens de la plupart de ces mots s'est effacé au cours de l'histoire, le savant a souvent la joie de les retrouver à la lueur de l'étymologie.

Les métaphores de bonne frappe abondent dans le langage de la guerre. Dans les conseils de guerre du front, des soldats sont souvent accusés d'avoir *téléphoné :* c'est un méfait qui consiste à entrer en conversation avec un tonneau plein, à l'aide d'un petit trou et d'un tuyau de caoutchouc permettant d'aspirer subrepticement le vin sans limitation de ration. — Les brisques en forme de V renversé sont appelées *baraques*, parce qu'elles évoquent le toit d'une maison. — On connaît les *entonnoirs*, adoptés par les communiqués, les *pruneaux* (balles) très anciens, etc.

Partout jaillit l'élocution faubourienne dans toute sa verdeur. Un vrai poilu « ne s'en fait pas » ; le moment venu, il sait « en mettre » : il prouve à l'ennemi qu' « il est un peu là » et qu'il n'a pas « les foies » (qu'il n'a pas peur). On disait naguère : il n'a pas les foies tricolores. Complète ou abrégée, l'expression suppose évidemment de singulières conceptions anatomiques et physiologiques, mais l'idée est jolie : le couard, au lieu de brandir son drapeau, le cache dans son foie.

§

Aucun langage ne tire toutes ses richesses de son propre fonds : il emprunte toujours peu ou prou à ses voisins. L'argot militaire, lui aussi, offre des alluvions de provenance variée : du provençal, de l'italien, de l'arabe... et même du « boche ».

Des termes savoureux, venus de nos lointaines provinces, se sont transformés en chemin, avant d'être refondus dans le grand creuset de la capitale.

Voici *zigouiller*, qui avait un relent crapuleux quand le malfaiteur « zigouillait le pante » (le bourgeois) : beaucoup lui trouvent une autre allure, depuis que le poilu « zigouille » le Boche. On croyait généralement que le mot appartenait en

propre au vocabulaire des apaches. Or il n'a jamais figuré dans l'argot spécial des malfaiteurs. C'était un terme populaire, dont on retrouve l'antécédent, comme M. Sainéan l'a montré, dans nos patois de l'Ouest : *zigouiller* en Poitou, *zigâiller* (et *sigâiller*) en Anjou, signifie couper en déchiquetant, avec un mauvais outil ; d'où couper la gorge et tuer. Mais si l'on veut avoir l'ancêtre primitif du mot, il faut descendre encore au sud et le demander au Midi, d'où le terme, comme tant d'autres, est remonté en se déformant : cet ancêtre, c'est la *sego*, — la scie, — d'où est dérivé le verbe *segalha* (en orthographe félibréenne) ou *segoïa*, signifiant « mal scier »... Inutile de souligner le réalisme brutal de la métaphore.

Non moins pittoresque est le nom de l'eau-de-vie, la *gnôle* ou *niôle*. Il paraît que ce terme avait déjà gagné la Normandie avant la guerre. Mais son origine n'est pas douteuse : il y a au moins un demi-siècle que l'alcool a reçu ce surnom à Lyon. Il s'agit derechef d'une métaphore. Dans les patois franco-provençaux (Lyonnais, Savoie, Suisse romande), *niòla*, descendant du latin *nebula*, désigne le brouillard ou les nuages. Si l'on ne saisit pas à première vue le rapport de sens, il suffit de rappeler que nous nommons *gris* un homme ivre, et surtout que les Vaux de Vire disaient déjà « charmer la brouce » (proprement : charmer le brouillard), au sens de « boire un coup », spécialement le matin, — à l'heure du brouillard, — pour se donner du ton. L'eau-de-vie peut donc également, suivant les conceptions populaires, chasser la brume ou créer le brouillard devant les yeux : tout dépend sans doute du tempérament et de la dose ! En tout cas, la filiation du mot est limpide, et il est préférable, conformément à l'étymologie, d'écrire *niôle*.

Le pou, qui n'est pas un ennemi moins tenace que le Boche, a reçu le nom, vulgarisé par les gazettes, de *toto*. La première fois que j'ai vu le mot imprimé — c'était pendant le premier hiver de la guerre, — il s'agissait des *totos* de l'Argonne. Je ne crois pas que ce soit un hasard. J'ai entendu le terme, voilà une quinzaine d'années, dans la bouche d'une paysanne nonagénaire aux environs de Montierender (arrondissement de Wassy). Ce serait donc un mot patois du Barrois, qui doit être à l'origine, sans nul doute, un terme enfantin.

L'influence des contingents étrangers ne pouvait manquer

de s'exercer sur le langage de nos soldats, — particulièrement celle des *Bicots* (fils des anciens *Arbis*), dénomination sous laquelle sont englobés non seulement les Arabes et Berbères de l'Afrique du Nord, mais parfois aussi les Sénégalais. On les appelle également *Sidis*, terme populaire avant la guerre, et qui désignait surtout les marchands ambulants de tapis et de cacahouètes (on sait que *sidi*, en arabe, correspond à peu près à « Monsieur »).

Ces emprunts à l'arabe avaient fait souvent le voyage, d'Algérie en France, depuis un certain temps. Voilà bien vingt ans que le peuple appelle *lascar* un gaillard déluré : l'*askar* n'est autre que le mercenaire arabe (les Italiens ont formé des contingents d'*ascari*). Mais je ne crois pas que *toubib* (médecin-major) soit ancien, ni que le café, avant la guerre, fût appelé *caoua* par nos soldats de la métropole : le mot a détrôné le classique « jus » dans certains secteurs. De même la *guitoune*, pour désigner la tente ou l'abri (arabe *kîtoun*, tente) a été vulgarisé d'abord par le corps expéditionnaire des Dardanelles (1). — Quant à la *cagnâ* (abri), elle semble bien (2) d'origine annamite, et date de l'expédition du Tonkin.

Les termes sont susceptibles de varier suivant les corps de troupes. Les différences seraient plus grandes encore, s'il ne s'opérait un perpétuel brassement de contingents, un mélange entre les unités primitives, par les allées et venues entre les dépôts, le front et les hôpitaux.

Veut-on maintenant de l'italien ? Il suffira de rappeler que les poilus sont *marioles* (délurés) : le *mariuolo*, de l'autre côté des Alpes, est un individu qui n'a pas froid aux yeux. Mot du langage populaire, bien antérieur à la guerre. Joignons-y les *patates* (pommes de terre), terme de caserne déjà ancien.

L'allemand est représenté par des mots de caserne importés, bien avant la guerre, en général par des sous-officiers alsaciens : il est facile de reconnaître dans le *frichti* (repas) le *Frühstück* (petit déjeuner) avec la prononciation de l'Allemagne du Sud, — et dans le *flingot*, abrégé en *flingue* (fusil), la *Flinte* allemande agrémentée d'une terminaison argotique.

(1) Mais le mot apparut indépendamment, dès l'été 1915, dans divers secteurs du front français, notamment en Artois.

(2) Il reste un doute, car on a signalé (*Revue de l'enseignement primaire*, 16 janvier 1916) un ancien mot parisien *cagnar* (de la famille *acagnarder*) qui désignait jadis des abris le long du petit bras de la Seine sous l'ancien Hôtel-Dieu.

Nos prisonniers, à leur retour, apporteront d'Allemagne un nouveau contingent.

§

La critique ne saurait s'exercer avec trop de rigueur sur les mots propagés par le journal. La presse et la chanson ont magnifié *Rosalie*, — la baïonnette, — que l'on a rapprochée de Durandal. Or le mot est inconnu dans de nombreux secteurs, où l'on insinue même qu'il a été inventé et lancé par Théodore Botrel. Néanmoins l'appellation par un prénom n'est pas exceptionnelle : tels corps envoient à leurs adversaires le bonjour de *Joséphine* ou celui de *Charlotte* (entendez le 75).

Les expressions, — comme la vie elle-même, — changent du front à l'arrière.

Là on est tapi dans les *entonnoirs* conquis ou dans les *cagnas*. Au contact prolongé de l'eau, les souliers méritent leur nouveau nom de *pompes*. Une familiarité cordiale s'établit entre chefs et soldats. Le capitaine devient le *vieux* (il a parfois les cheveux blancs) : c'est par le même mot que l'homme du peuple désigne son père. Quant à Joffre, le grand chef aimé et vénéré, il a été baptisé le *grand-père*. — De temps en temps, on est *arrosé* par les *marmites*. Dans les assauts, il faut se défier des *épingles à chapeaux* (grenades à tige, lancées par le fusil), plus dangereuses que celles du Métro. Mais baste ! on ne *clabote* — on ne *clamse* (meurt) — qu'une fois, et on sait que les Boches en ont *mare* (assez). On boit, pour se remonter, un bon coup de *pinard* (1) (vin) dans le *quart*, ou de *niôle* (eau-de-vie), pour faire passer le *singe* (conserves). Les *patates* (pommes de terre) sont parfois rares : est-ce pour cette raison que certains secteurs les appellent *truffes*, reprenant, sans s'en douter, une vieille dénomination italienne et méridionale (2) ?

A l'*ostau* ou *hostau* (hôpital) on retrouve d'anciennes connaissances. Remarquons déjà le mot, qui vient du provençal où il signifie « maison ». L'hôpital est-il la maison du soldat en campagne, comme la prison est la maison du chemineau (qui donne le sens de prison à *ostau*) ? Il est plus probable que le soldat a comparé l'hôpital à la prison. Le hasard veut qu'il

(1) Dérivé du *pineau*, nom de cépage, avec un suffixe péjoratif. Le mot paraît bourguignon.

(2) L'italien, il y a un siècle, appelait la pomme de terre *tartuffola* (auj. *patata*) ; nos patois du sud-est la nomment *truflo*, *trouflo*, etc.

it donné, sans s'en douter, au mot patois le sens de son doublet savant.

Donc à l'hôpital on retrouve les *pageots* (1) (lits) et les *polohons* (traversins), oubliés depuis de longs mois. On y refait onnaissance avec *Jules* ou *Thomas* (vase de nuit), qui prend ne nouvelle forme, et par suite un nouveau nom, pour les lessés ou malades incapables de se lever : à ceux-là on passe e *pistolet* ou le *violon* (urinoir). Le soldat, on le voit, a des uphémismes vis-à-vis de ses infirmières, surtout s'il s'agit de *rangines* (sœurs) : c'est par le même mot qu'il désigne la eligieuse et sa propre sœur.

Nombre de ces termes et bien d'autres portent leur explication en eux-mêmes; quelques-uns demanderaient d'assez ongs commentaires; il en est enfin qui n'ont pas encore livré e secret de leur origine. Mais il est encore trop tôt pour disséquer ce langage vivant, — fonction du terrible drame, — ui se forme et se transforme sous nos yeux. Il s'agit d'abord e le recueillir et de le classer pieusement — comme disait Gaston Paris pour les patois — dans un grand herbier national.

§

Dès à présent, on peut cependant remarquer que ce langage présente bien les caractères d'un argot. Il se plaît aux xpressions gouailleuses et aux valeurs péjoratives. Il ne 'embarrasse pas dans des lisières grammaticales; il prend oute liberté avec les vocables, qu'il taille, rogne, découd et ecoud à sa guise. Aux mots trop longs il coupe sans pitié la ête, plus souvent la queue. Les *gnons*, contusions qui déterminent l'enflure, sont une abréviation d'*oignon*, — métaphore ui rappelle celle, identique, de « marron ». La permission st devenue la *perme*, le *poteau* (camarade) le *pote*; le colonel st depuis longtemps le *colon*; le sergent s'appelle le *pied*, ar abréviation de l'ancien « pied de banc » (quelques anciens ous expliqueront encore qu'une compagnie a quatre sergents omme un banc a quatre pieds) (2).

La dérivation revêt des formes imprévues. Quel puriste lira ans frémir *zyeuter*, qui vient des « yeux », — avec la liaison, 'il vous plaît! — et qui, mon Dieu! n'est pas beaucoup plus

(1) L'analogie de l'expression populaire « se mettre dans le portefeuille » (se oucher) fait supposer qu'il s'agit d'un dérivé de *page*.
(2) L. Sainéan, *op. cit.*, p. 43.

barbare que « siroter » d'après « sirop ». N'est-ce pas, somme toute, une expression bien imagée, celle du poilu qui *zyeute* le Boche, de son bon œil, derrière le créneau de sa tranchée?

Le civil devient le *civelot* : on sent une pointe d'ironie percer sous le diminutif. La rime appelle le *crapouillot*, surnom donné aux mortiers courts et trapus : singulière rencontre, si l'on songe que le xv[e] siècle avait fait appel à la même métaphore et nommait *crapaudeaux* les premiers canons de forme analogue.

On rencontre des déformations plus violentes. Qui ne connaît le *capiston* (capitaine) et l'*adjupète* (adjudant) — un pète-sec ! — qui ne datent pas d'hier. A peine est-il besoin de traduire le *cuistot* (cuisinier), l'*artiflot* (artilleur) (1) et les *godasses* (variante de *godillots*, souliers).

Avec désinvolture le substantif devient adjectif. *Pépère* désigne tout ce qui est gros, fort, puissant, à l'instar des robustes pères de famille de la territoriale. Les individus balourds et empotés sont *ballots* (pourquoi écrit-on parfois *balaud*?) Le vrai poilu, au contraire, est débrouillard; il sait se *grouiller*.

§

Les mots sont, en général, beaucoup plus anciens qu'on ne le croit. Plus d'un terme d'argot date du moyen âge.

Sans remonter si haut, voici le *calot* que beaucoup ignoraient avant la guerre : depuis 1914, il a détrôné le bonnet de police. Ce mâle de la calotte est un vieux terme militaire de l'Ancien régime : il désignait le fond du shako sous Louis XV. Même la *marmite* n'est pas un néologisme de la guerre ; on peut lire dans le *Dictionnaire militaire* de La Chesnaye des Bois (1758) : « Il y a des bombes appelées *marmites* parce qu'elles en ont la figure. » Le mot a été conservé par la tradition des écoles d'artillerie et de Polytechnique. Le *moulin à café* désignait déjà la mitrailleuse en 1870-71.

Dans un petit travail intéressant (2), que j'ai eu l'occasion de citer dans les pages précédentes, mais qui a été hâtivement élaboré, et uniquement à l'aide d'une compilation de journaux

(1) Voici quelques autres désignations des corps de troupes : *biffins* ou *mille pattes* (fantassins) ; *cuirs* ou *gros frères* (cuirassiers) ; *chasse-pattes*, *chassebis* ou *vitriers* (chasseurs à pied) ; *marsouins* (infanterie de marine). Quelques-uns sont très anciens (*vitriers* dès avant 1870, *marsouins*)....

(2) L'*Argot des tranchées*, Paris 1915. Dans le lexique, les mots que l'auteur croit nouveaux sont imprimés en égyptienne.

Lazare Sainéan a indiqué une série de mots de l' « argot
s tranchées » qui auraient apparu pour la première fois
puis la guerre. On voit que l'auteur (qui est étranger) est
u familiarisé avec le langage populaire vivant de la capitale,
'il ne semble connaître que par les journaux et les livres (1).
Tels termes, donnés comme des néologismes de la guerre,
tent de vingt ans au moins : ainsi *aramon*, gros vin (d'après
cépage du Languedoc); *bestiau*, bête, subst. (mot ironique,
ait sur le pluriel « bestiaux »); *se biler*, se faire de la bile
nsi que l'adjectif *bileux*, au lieu de « bilieux ») ; *bousiller*,
er ; *se mettre la ceinture*, se passer de manger (ou d'autre
ose) ; *s'en faire*, se faire de la bile; avoir (ou trouver) *le*
on, avoir (ou trouver) une occupation agréable, une bonne
baine ; *latte*, chaussure ; *rétamé*, ivre ; faire la *ribouldingue*,
re la fête (le mot n'est jamais adjectif) (2); *zigouiller*,
er, etc. — Autant d'expressions que j'ai entendues dans les
lieux populaires, depuis que j'habite Paris (1897).
Il y a au moins dix ans que j'ai ouï dire dans le peuple :
jouer un air, se sauver ; je ne peux pas *le blairer*, c'est-
lire le sentir (*blair* = nez); *bourrer le crâne*, tromper
ui a obtenu, depuis la guerre, un gros succès journalistique,
n mérité); *en écraser*, dormir (c'est-à-dire écraser les puces
les punaises); *godasse*, soulier; faire la *nouba*, faire la
e (mot algérien); *remettre*, au sens « redonner » (des
ups) ou « répéter » (des propos désagréables). Métaphores
uvent vulgaires, mais toujours expressives.
Poilu, au sens d'« homme », avec cette indéfinissable iro-
e qui entre dans l'argot faubourien, était répandu dans le
uple de Paris (notamment à Ménilmontant) deux ou trois
s avant la guerre. J'ai vu éclore en 1913 la locution *A la*
re! — exclamation ironique pour se débarrasser d'un fâ-
eux. Dans les premiers mois de 1914, j'ai entendu pour la

) Telle est aussi la conclusion de deux comptes rendus, très substantiels, de
. Cohen et R. Gauthiot (*Bulletin de la Société de Linguistique*, 1916, pp. 69-82).
Le petit *Dictionnaire des termes militaires et de l'Argot poilu*, publié par la
airie Larousse, dans le but de faciliter la lecture de certains ouvrages, et sans
une prétention scientifique, a également pour base le dépouillement de livres et
ournaux et contient, à côté de l'argot courant, de nombreux termes techniques.
) L'emploi du mot comme adjectif dans une « lettre de poilu » prouve que le
naliste qui a composé ou remanié cette lettre ne connaissait pas à fond le
gage des faubourgs. Aucun ouvrier parisien ne dira à sa femme de chercher
uldingue dans le Larousse, tout le monde connaissant ce mot dans les milieux
ulaires.

première fois *pépère* employé comme adjectif — un homme ou un paquet *pépère* — au sens de gros, lourd, important (Ménilmontant).

Quant aux termes de caserne, j'ai connu un ancien combattant de Sébastopol, F. Hieste, qui disait : « A la *fourchette !* » — entendez : « A la baïonnette ! » Les *vitriers* ont été chantés par Déroulède au lendemain de 1870. La *boule* (boule de son = pain) est ancienne, et le *civelot* (civil) est bien antérieur à la guerre.

Notons aussi les apports des langages de métiers. *Cuistot* et *cuistance* (cuisinier et cuisine) étaient employés depuis vingt ans par les cuisiniers à gages et les gens de maison, aussi bien que par les soldats. Le *tacot*, automobile usée (qui fait *tac! tac!*) n'est pas postérieur de beaucoup à l'Exposition de 1900 : cette expressive onomatopée était, avant la guerre, un terme d'automobilistes.

On voit quel vaste champ de recherches ouvre aux érudits l'argot militaire contemporain, dont le lexique et l'étude critique sont encore à faire. Comme tous les grands bouleversements sociaux, la guerre a remué les mots avec les idées : les uns ont remonté des bas-fonds à la surface, les autres ont été forgés sur la dure enclume de la bataille ; beaucoup resteront, mais plus d'un retombera dans l'oubli.

Ce qui importe pour le moment, c'est de recueillir le plus grand nombre possible de ces expressions de la bouche même des soldats. La plupart des sources imprimées sont suspectes : il est inconcevable qu'on recoure à des textes, comme s'il s'agissait d'une langue du moyen âge, quand nous avons sous la main les sources orales, irrécusables, d'un langage vivant et contemporain. Les philologues qui ignorent les coulisses de la presse feront sagement de se tenir en garde contre les mystifications : les articles et les « lettres » des journaux (1) ont pour but de plaire aux lecteurs et non de constituer des documents pour les recherches scientifiques.

ALBERT DAUZAT.

(1) Sans en excepter les « journaux du front », dont les lexiques ou autres « documents » d'argot militaire peuvent être composés, en tout ou en partie, à l'aide de souvenirs d'argot parisien, voire de compilations journalistiques. Les livres de combattants ne sont pas des sources plus sûres, car rien ne nous garantit *a priori* que tous les auteurs font parler à leurs personnages le langage exact de la tranchée. Sans doute, faute d'autres sources, force nous serait de nous contenter de ces documents, comme pour les idiomes du passé. Mais ce n'est pas le cas.

EN CAMPAGNE AVEC LA LÉGION ÉTRANGÈRE

(*Suite* 1)

DEUXIÈME PARTIE

AUX TRANCHÉES EN CHAMPAGNE

CHAPITRE II

Vers les tranchées. — Etude comparée de diverses qualités de boue. — Le nègre Totovaine. — Paysage. — Midowitch et Furlotti. — Les Lapins. — Rencontre au petit jour. — Bouzy. — M. Demière. — Noël. — Départ.

Vers minuit, quand les compagnies se rassemblèrent, la pluie qui tombait, sans arrêt, depuis trois jours, cessa brusquement.

— On a de la veine!

Deux coups de sifflet : en marche! La nuit est tellement noire, la brume tellement basse que l'on ne distingue ni la route, ni le rang qui précède. Silence. On n'entend que le *flac, flac* des brodequins dans la boue, et le cliquetis des armes. Par instants, un officier allume sa lampe électrique. Puis, de nouveau, c'est la nuit. Les masses des arbres, à peine distinctes de l'ombre, se dressent, comme sortant de terre, pour regarder défiler les hommes. On gravit une côte; et c'est la pause. On ne sait où mettre les sacs : trop de boue. En avant! Les yeux se sont habitués à l'obscurité. On reconnaît le paysage. Voici la maison forestière, la sentinelle :

— Bonsoir, les gars!

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 450 et 451.

— Bonsoir, vieux!

Les arrêts sont fréquents. Des voitures de ravitaillement, des cyclistes, des automobiles descendent vers Epernay; les conducteurs demandent :

— Quel régiment?

— 1er Etranger.

— Quel bataillon?

— D.

Sur son petit cheval blanc, le capitaine Junot va et vient. Il ne veut pas de traînards. Et il n'y en a pas. On rouspète, mais c'est contre la boue, et contre la destinée qui fait aller aux tranchées quinze jours avant la Noël.

— Pour un nom de Dieu de Noël que l'on va passer, ce sera un nom de Dieu de Noël!

— A moins, cependant, que l'on ne soit relevé dans une semaine, alors ce sera la D3 et la D4 qui passeront le nom de Dieu de Noël...

— Mais alors nous passerons un sacré jour de l'an!

— Silence!

Nul ne sait où il est. Une pente rapide : la grand'rue d'un village. Plus de boue : des cailloux sur lesquels grincent les clous des semelles. Le village a l'air abandonné : fenêtres, devantures et portes closes; dans des murs, d'énormes trous noirs aux bords dentelés; quelques ruines.

— Bon! Voilà qu'il flotte, maintenant!

Effectivement, il pleut. La rue pavée donne, par un coude brusque, sur la route de Châlons. Une bise glaciale. A droite, un projecteur s'allume, semble-t-il. Sa clarté vacille, puis s'éteint. Un autre s'allume encore; puis un autre. Ce sont des fusées éclairantes. Les *nôtres ?* les *leurs ?* on l'ignore. Peu à peu, le vent souffle en tempête et rend la marche pénible. La bourrasque jette de gros paquets de pluie à la face des hommes et les aveugle. Cette pluie, cassée en gouttes grosses comme des graviers, vient de gros nuages noirs et bas. Les capotes, — les bonnes vieilles capotes bleu foncé qui se fermaient à double épaisseur sur la poitrine, — ne résistent pas à ce déluge et sont transpercées. Tout le monde claque des dents. Changement de direction, à droite, vers la ligne d'où s'élèvent les fusées. Cinq heures que l'on patauge! Y en a-t-il pour longtemps? La boue change de qua-

lité. Ce n'est plus la boue liquide, blanchâtre de la route, mais la boue compacte des sentiers, la boue argileuse. Chaque pas coûte un effort. Une agglomération de formes étranges surgit de l'ombre : un village. Pas une demeure n'est intacte. Dans les hangars remplis de paille, des brasiers rougeoient; des hommes cantonnent là. Les rafales arrachent des tuiles aux toits crevés. Des charpentes montrent leurs poutres et leur chevrons. Un rideau d'arbres et de buissons artificiels masque les mouvements des troupes. A l'angle d'un mur, abrité par un battant de porte, le torse pris dans une peau de mouton, une sentinelle.

— Où est-on, vieux?

Un nom de village.

— Ça tape dur, hein, vieux, par ici?

— Peuh!...

— Les vaches!

Et c'est bien la 100e fois que ce petit dialogue s'échange. On tourne dans les rues défoncées par l'artillerie. A chaque moment un : Nom de Dieu! — (ou l'équivalent en russe ou en espagnol) — retentit : c'est un soldat qu'un faux pas a fait tomber dans un trou d'obus comblé par la boue ou par l'eau. Des murailles à demi effondrées, des machines agricoles affectent des formes de monstres.

— Si c'est pas malheureux de voir ça!

On regarde cette désolation. La pluie fait rage. Le village dépassé, longue halte, sous la tourmente. Puis, les compagnies se déploient en tirailleurs et coupent à travers champs. La boue a, maintenant, la puissance d'un élément. La boue des routes, celle des sentiers sous les bois ne sont rien, comparées à la boue des terres autrefois cultivées. On enfonce lentement, sûrement ; quand on retire un pied pour le porter en avant, on n'a pas rencontré le terrain solide. Une heure de cette gymnastique : halte auprès d'un bouquet d'arbres frêles. Soudain, quatre lueurs rouges suivies par quatre détonations rageuses, déchirantes! C'est une batterie de 90 qui sonne matines. Quelques secondes après, nouvelle rafale, puis un cri :

— Ze souis toussé!

Un homme, en glissant dans un trou, a heurté avec le canon de son fusil un légionnaire sénégalais. Le nègre perd l'équilibre, s'affole, se croit blessé et hurle :

— Môssieu Mazor! Môssieu Mazor!

Les camarades le remettent sur ses jambes. L'incident s'explique. Le nègre éclate de rire :

— Zé cru que Totovaine, l'était mort!

— Silence! — ordonnent les chefs de sections.

Il faut savoir ce que sont devenues les voitures. Si elles ont suivi à travers champs, ce sera du propre. Mais on les entend rouler sur la route. On entend aussi le *flou, flou, flou* des balles à bout de course.

Devant les compagnies, une masse noire s'avance : le bataillon relevé. Dix minutes de marche, et on saute dans un boyau, tranchée de 2e ligne que doit occuper la D²; la D¹ monte en première ligne.

Ceux qui ne sont pas de corvée envahissent les abris ; et sans un poil de sec, éreintés par huit heures de marche en pleine boue, les épaules sciées par les courroies des sacs qu'ils n'ont pas quittés, les hommes s'entassent les uns sur les autres et s'endorment.

— Debout! là-dedans! Vous vous croyez donc en villégiature au Riviéra Palace!

Le jour se lève à travers une brume légère. Les corbeaux croassent. De la banquette de tir on découvre le paysage. Face à l'ennemi, un réseau de fils de fer; puis un champ de betteraves; puis une route — la route de Cambrai; — le long de la route bordée d'arbres dont le plus grand nombre est cassé, six bâtisses démolies : les dépendances de la ferme des .... où sont installés, dans des caves, les téléphonistes, le poste de secours, et le commandant du sous-secteur; les fossés de la route balayée par la mousqueterie sont transformés en boyaux menant à un autre système de défense; devant les six bâtisses délabrées, s'étend un nouveau champ; puis les tranchées de première ligne; plus loin, les hauteurs occupées par les Allemands. — Leur tournant le dos, on aperçoit les champs boueux traversés à l'aube; trois énormes gerbes de blé en gerbes; et, derrière elles, les ruines du village de..., centre du secteur. A droite et à gauche du village, des bois où sont défilées les batteries. Deux couches nettement séparées composent le terrain. La première, épaisse de 80 centimètres, est en terre qui servait, jadis, à faire pousser les céréales, et qui, aujourd'hui, fournit la boue; la seconde couche est crayeuse et dure : c'est ce qui

explique pourquoi le fond des boyaux est relativement propre. Mais il faut les nettoyer et les approfondir. On distribue aux sections les nouvelles armes du fantassin : la pelle et la pioche.

Et l'artillerie commence son travail quotidien. Les Allemands bombardent, successivement, les tranchées, les fermes, les taillis, les villages et les routes. Dès les premières salves, les hommes lâchent leurs outils et regardent éclater les obus. Nos canons ripostent. Sur la trame de l'air, les projectiles filent et se croisent comme les navettes sonores de quelque gigantesque métier. Il en va ainsi jusqu'à la tombée de la nuit. Alors, la fusillade crépite jusqu'à l'aube.

Pas d'autre divertissement, en deuxième ligne, que les corvées (transport de rondins, de paille, de rouleaux de fils de fer, de vivres, de munitions) et la visite des aéroplanes. Chaque fois que se montre un Taube ou un Aviatick, un ordre retentit :

— Tout le monde dedans !

Les hommes obéissent, mais pour ressortir, peu après, afin de suivre les combats aériens et les évolutions des appareils au milieu des flocons blancs des shrapnells.

A la boue, à la pluie, s'ajoute un troisième fléau : les rats. D'admirables mulots, parfaitement apprivoisés et gros. Les gerbes de blé placées sur les rondins qui forment le toit des abris, les fromages, les boules de pain, les cuirs graissés des équipements les nourrissent. Ils veulent même goûter à la chair humaine, et mordillent le nez et les oreilles des dormeurs.

★

La D^2 possède deux phénomènes : l'un Italien, l'autre Russe. L'Italien, Furlotti, ouvrier mécanicien domicilié à Paris depuis de nombreuses années, est surnommé Paschino ; le Russe, Midowitch, cordonnier, également domicilié à Paris, est surnommé, par ses compatriotes, Pétrouchka. Chacun, selon sa race, représente un type de bouffon.

Midowitch est doué d'une merveilleuse voix de basse et du talent d'imitation. Il improvise, en outre, inspiré par les événements du jour, des farces dont il tient tous les rôles. Les jeux de sa physionomie, les sons inattendus qu'il tire de sa gorge, ses gestes, ses contorsions, l'esprit de ses remarques sur les uns et les autres, sa façon de mêler le russe au français et l'espagnol à l'italien, donnent à ses inventions un irrésis-

tible comique. Ses traits rappellent exactement ceux du masque classique du Dante. Il en est fier, car on lui a appris qui était le Dante. Quand le sergent Charles, exaspéré par le manque de sommeil et les difficultés du service, le traite de « ballot », Midowitch contracte sa face et réplique :

— Moi pas ballot, sergent! Moi le Dante!

Et le regard effaré, la bouche tordue, les mains crispées, il scande sur un mode tragique, et en leur imprimant un rythme de mélopée, des séries d'injures italiennes et espagnoles. Il renouvela ses facéties en toute occasion, jusqu'au jour où il se fit bravement tuer à Neuville-Saint-Vaast, son lebel en bandoulière, son poignard de tranchée à la ceinture et ses grenades à la main.

Furlotti divertissait par des procédés différents. Il se contentait de raconter ses aventures amoureuses et celles de ses maîtresses. Il apportait dans le récit de ses invraisemblables exploits l'entrain d'un Casanova de bastringue et d'atelier, le cynisme d'un Faublas de bistro. Nul doute qu'il n'inventât bon nombre de ses histoires, mais alors il fallait lui reconnaître de l'imagination. Ses fanfaronnades l'obligeaient à être téméraire, et il l'était. En plein bombardement, trompant la surveillance, au mépris des ordres, il sortait hors de la tranchée, rampait en terrain découvert, déterrait des fusées ou des obus non éclatés.

Un matin, comme l'artillerie allemande tapait avec plus de violence que de coutume sur les batteries cachées dans les bois, il s'échappa des fourrés quantité de lapins affolés. Soudain, au milieu des champs apparaît Furlotti qui, armé d'un gourdin, en assomme une dizaine. Furlotti choisit les quatre plus beaux, et les offre triomphalement au capitaine, qui lui octroie, à son grand regret, quatre jours de prison.

— Alors, est-ce que j'emporte les lapins, mon capitaine? Vous ne faites pas l'honneur de les accepter au pauvre Furlotti, qui a exposé sa vie pour les tuer et qui va aller en prison pour la première fois?

— Laisse là tes lapins, et fous-moi le camp!

— Ça veut dire que Furlotti ne sera pas bouclé, — murmura-t-il assez haut pour être entendu par le capitaine.

De punition, il ne fut plus parlé.

Au rapport : « *Les Compagnies D³ et D⁴ relèveront, à 6 h.*

du matin, les compagnies D¹ et D² qui iront cantonner à... »

Plus que 24 heures à passer sous la terre ! Et la pluie se met à tomber. Une pluie telle que personne ne s'aventure dans les boyaux, véritables ruisseaux de boue, qui, lentement, s'écoulent dans les abris. L'interminable journée ! Comme des ... à ..., il y a 35 k., on essaye de dormir.

A minuit, un craquement lugubre et des cris. Un tiers de la cagna s'effondre, ensevelissant Grant et huit hommes : pas moyen de remuer. Par une telle obscurité, sous une telle averse, il n'est pas commode de les dégager. Un madrier, un rondin déplacés mal à propos peuvent amener un nouvel éboulement. La lampe électrique du lieutenant simplifie la besogne. Tout le monde est sauvé. Rien de cassé. Simplement quelques douleurs de nuque ; quelques bourdonnements d'oreilles. Personne ne cherche à le nier : on a eu très peur. Etre réveillé par le coup de massue de quelques mètres cubes de boue épaisse qui lui dégringolent sur le crâne et les jambes est une impression que l'homme, eu égard pour les conditions normales de sa vie, est excusable de ne point trouver naturelle et plaisante.

Le lendemain, la relève s'opérait, sous la pluie.

Sur le bord d'un sentier, dans le petit jour, une ombre se dresse. Grant reconnaît Gourfinkel et s'avance vers lui :

— Eh bien, mon vieux Max ?

— J'ai perdu ma compagnie.

— Droit devant vous, à travers champs.

— Dans cette boue !

— Avez-vous peur de vous salir ?

Il s'examine : ses brodequins, ses molletières, les pans de sa capote sont en terre blanchâtre.

— Nous ne passerons pas Noël ensemble, mon cher Grant. Nous ne serons jamais plus ensemble ! A propos, j'ai reçu de la part de votre femme un colis pour Noël. Je vais lui écrire ; mais dites-lui bien que ce présent a arraché des larmes aux yeux de Max Gourfinkel. Il y avait dans ce colis le drapeau russe et des souhaits de bonheur en russe ! Au revoir, Grant... Mais dites-moi quels sont ces petits bruits que nous entendons...

— Des balles, des balles perdues.

— Tiens, c'est comme un bruit d'aile d'oiseau nocturne, ne trouvez-vous pas?

Ils se quittèrent. Grant se retourna et, pendant quelques secondes, suivit des yeux la silhouette du doux rêveur Max Gourfinkel, pataugeant vers les tranchées.

★

Etre en plein air, avec l'espace libre devant et derrière soi, à sa droite comme à sa gauche, après dix jours de circulation dans les boyaux, quelle ivresse ! On avance sur des routes inondées, sous une pluie battante, qu'importe ! Le bruit du canon décroît peu à peu. Bientôt c'est le silence de la campagne. Les hommes chantent, marchent sans se presser, courbés sous le poids des sacs et des vêtements que l'eau alourdit, appuyés sur de hauts bâtons. Encadrés par les passe-montagnes, les visages apparaissent noircis par la crasse et les barbes longues. La boue botte les jambes. L'étrange défilé ! Les bidons et les musettes sont vides : on fume. Enfin, c'est .... !

— ....? C'est le rêve !

Les hommes cantonnent dans de vastes constructions bâties pour les vendangeurs. Ils dorment sur des bas-flancs garnis de paillasses, mangent dans des réfectoires, assis sur des chaises, des tables devant eux; ils se lavent dans des lavabos où l'eau abonde. Des douches sont vivement installées, les capotes, molletières, brodequins grattés au couteau; et, le lendemain, erraient dans les rues de .... des Légionnaires en uniformes propres, barbes rasées, moustaches taillées et brodequins cirés.

Tout à coup, la température baisse. Plus de nuages. Ciel bleu; dix degrés sous zéro. La boue est gelée. L'annonce d'une marche de bataillon est accueillie avec joie. On marche avec plaisir, avec entrain. La Marne est traversée sur des passerelles improvisées, à côté des ponts détruits. Puis, sauf les corvées indispensables, repos absolu; pas de peloton de punis. A la moustache du commandant, on voit qu'il est satisfait. Il sait que bon nombre de ses hommes ont une « chambre en ville » ; comme le service n'en souffre pas, il ferme les yeux.

M. Demière, gérant d'une maison de vins de Champagne,

offre à M. Chazal, à Grant et à Mitleman les chambres qu'il a déjà mises à la disposition de Lindskoc et de Gourfinkel. Ce dernier, pendant son séjour à ....., a raconté aux petits Demière de surprenantes histoires de lutins et de fées.

C'est chez M. Demière que se célèbrera la Noël ! Il ira à Epernay en voiture, et achètera des huîtres, des poulardes et des pâtés.

Dans une ruelle, deux hommes se promènent tristement, alors que tous leurs camarades sont au café. Ce sont deux Cosaques brancardiers. M. Chazal les aborde :

— Que faites-vous là ?

D'abord, ils ne répondent pas, puis :

— Rien, Monsieur le major.

Et le médecin-auxiliaire comprend pourquoi ils ne « font rien ». Il sort un billet de 20 francs de son portefeuille et le leur tend :

— Il faut boire la veille de Noël... il faut être gai... ne pas avoir le cafard !

Ils hésitent, mais acceptent enfin.

— Nous avons tout dépensé, nous ne recevons rien de Russie... ni lettres, ni argent...

— Et vous restez là, au lieu de m'en demander...

— Nous n'osons pas, Monsieur le major !

— Allons, bonnes fêtes, Cosaques !

Ils répondent par une phrase russe.

Comme il fait bon et sympathique, chez les Demière, dans cette vaste pièce qui sert à la fois de cuisine et de salle à manger ! Autour de la table, le « patron », sa femme et ses trois enfants ; le médecin-auxiliaire ; Grant ; Mitleman ; Laurent, un planteur javanais, venu du Pacifique en France, pour s'engager ; Blondell, un Suédois. Pendant que l'on gobe les huîtres, on voit, sur la cuisinière de fonte ornée de cuivres scintillants, les poulardes dorées et qui embaument. M. Demière parle de la guerre. C'est à lui que les Prussiens se sont adressés, pendant l'occupation de B.....

Après le repas : Messe de minuit. Ciel pur, belle lune claire... et aux carillons des cloches se mêlent les détonations lointaines et sourdes de la grosse artillerie. Par un temps aussi

lumineux, il serait criminel de laisser dormir les Prussiens. L'église est pleine. Civils et militaires chantent les bons vieux cantiques de Noël! C'est évidemment très beau, très touchant; mais cela ne vaut rien de s'attendrir :

— Ça fout le cafard. On pense à la famille !

Au cantonnement, fort heureusement, on retrouve la gaîté, — la gaîté de guerre, — un instant chassée par une descente dans les régions secrètes du cœur.

— Tendez vos quarts, les gars ! Approvisionnez ! Demain c'est encore fête !

Le lendemain, il y a un nouveau convive à la table de M. Demière : la femme du légionnaire Blondell. Elégante et charmante, elle arrive de Paris, munie d'un passeport très en règle. Pour être plus tranquille, elle revêt un costume à demi-paysan, et ce déguisement la rend plus délicieuse encore. Mais 24 heures sont bien vite passées ! Demain, on retourne aux tranchées. Il est dit au rapport que les hommes seront « allégés » ; moins de cartouches, moins de vivres de réserve; les voitures porteront les couvertures et les toiles de tente. Pas de doute, le grand coup ne peut tarder. Et c'est dans cet espoir que l'on reprend le chemin du secteur. Il ne pleut pas; le vent souffle. On amène un chien pour chasser les rats !

CHAPITRE III

En première ligne, aux « Marquises ». — Lindskoc. — Les chasseurs. — La pompe. — Les cuisines. — Paysage. — Un tirailleur. — Pelle ; pioche ; pluie ; boue. — Patrouilles. — Sans bougies. — Carnaval. — Un article de Sem. — Au Canal. — Au 118e territorial. — Le sergent Gelmini.

La route est dure ; le froid vif ; il fait bon marcher. Les Russes, sous la direction de Midowitch, entonnent en chœur une valse populaire, *La Doubinouchka*. Une autre section hurle : — *Au jardin de mon père, Les lilas sont fleuris* !... — Puis voici la route de Châlons...

La D1 reste en 2e ligne ; la D2 continue à travers champs. On ne patauge plus dans la boue ; on se heurte contre des mottes de terre et contre des betteraves gelées. Près de la grand'route : halte. Pas de fusillade. Le paysage est horrible et grandiose. Autour d'un morceau de lune tournent de grands nuages noirs dont les ombres passent sur le sol défoncé. Les

Marquises, Prunay, la Maison rouge profilent, sur les parties limpides du ciel, les formes fantastiques et nettes de leurs murailles effondrées. Le vent siffle dans les réseaux de fil de fer, les ruines et les arbres, comme dans les agrès d'un navire. A gauche, au loin, des lueurs rouges vacillent, de temps à autre, suivies de détonations. Des soldats murmurent :

— C'est du côté de Reims : c'est sur la cathédrale !

En avant, en tirailleurs ! Les sections ont cent mètres à parcourir avant de prendre le boyau qui longe la route et mène aux tranchées; elles bordent les restes d'une immense ferme : la Ferme bleue. Près d'un hangar ruiné sous lequel s'abritent, tant bien que mal, les cuisines, Grant, dans un groupe qui attend l'ordre de départ, reconnaît Lindskoc.

— Eh bien, vieux !

— Je suis malade, mon cher Grant, très malade — sa voix est faible, sèche, brisée par des accès de toux creuse qu'il étouffe dans un cache-nez. — J'ai la fièvre... je ne me tiens plus debout... une bronchite! Nous avons eu un froid terrible... au travail toute la nuit... j'ai toujours eu la poitrine délicate... Je ne sais pas si j'arriverai à Bouzy !...

— Veinard ! vous allez être évacué sur Paris ! — réplique Grant en manière de consolation.

— Et si je tombais dans un hôpital avec *mon* femme pour infirmière !

— Allons, vieux, ne vous faites pas de bile !

— Je me sens très mal !

— Ecrivez-moi...

— Tenez, voilà notre demeure.

Il indique à Grant, sous un amas de décombres, un trou devant lequel se devinent les vestiges d'un escalier. Grant et deux de ses brancardiers trébuchent sur quelques pierres de marches, et se trouvent dans une cave, basse, étroite, où dorment des hommes enroulés dans leurs manteaux.

— On vous réveille ! C'est la relève.

— Pas de mal. Quelle heure?

— Cinq 1/2.

— Nous partons à 6. Eh ! Langlois, Lamblet ! Debout!

Ce sont les brigadiers d'un détachement de chasseurs d'Afrique démontés.

Dans un réchaud, des boulets de charbon se consument.

— Y aura-t-il de quoi faire chauffer le jus ? Non ! Zut !

Une toile de tente est alors tendue, masquant l'orifice de la cave, pour que la lueur du feu attisé ne soit pas visible, au dehors. Il y a du café pour tout le monde. Grant offre de l'eau de vie ; Monsieur Demière, au moment du départ, a versé dans son bidon une bouteille de vieux marc de Champagne. Quelques mots sont échangés sur le « nom de Dieu de temps » ; la toile s'écarte :

— Allons, là dedans, c'est l'heure !

— On y est, chef !

Et serrant la main de Grant et des deux Russes :

— Au revoir, les poteaux !

— Au revoir, brigadier !

Et les nouveaux locataires de la cave s'endorment, réchauffés par le brasier et par l'eau-de-vie. Le lendemain, réveil sous la pluie — une pluie diluvienne qui dura pendant tout le séjour. Dans le secteur, pas de distractions possibles. Les balles, sans arrêt, effleurent la crête des parapets. Quiconque désire regarder ce qui se passe chez le voisin d'en face n'a qu'à s'installer aux créneaux de tir. En se glissant derrière des charrettes et une moissonneuse qui forment barrage, on a un beau panorama des lignes ennemies. Elles se dessinent, à 100 m. de là, à flanc de côteau, sous de petits bois de sapins. En terrain libre, entre les réseaux de fils de fer, flottent au vent les drapeaux plantés par les patrouilles. A l'opposé, par une large brèche, s'aperçoivent le village de Prunay et ses trois meules de blé. Les Allemands ont occupé la Ferme bleue. Ils savent, par conséquent, qu'il s'y trouve une pompe fournissant abondamment de l'eau assez potable ; aussi leurs feux de mousqueterie traversent-ils la cour continuellement. La pompe est intacte ; elle a résisté à tous les bombardements. Pour la protéger : des plaques de tôle et des rondins. Le mécanisme est soigneusement huilé. Des tresses de paille garnissent les tuyaux. Cette pompe est l'âme de l'endroit. C'est là que se rencontrent les zouaves, les tirailleurs et les légionnaires. Ils viennent des secteurs voisins, chargés de bidons qu'ils remplissent ; ils profitent de l'occasion pour faire un brin de toilette. Là se racontent les histoires de la semaine ou du jour : sorties, patrouilles amusantes ; farces jouées aux Boches, chasses aux lapins ou aux faisans. Les mitrailleurs qui sont

le peuple le plus libre de la terre, les fusillent, le jour, et vont les ramasser, quand la nuit tombe, à l'heure où ils débouchent les créneaux de leurs machines. Elle est superbe, la section de mitrailleurs du bataillon, composée comme elle l'est de Scandinaves et de Russes, tous gaillards nets de figure et hauts de taille.

Autour de la pompe, les Légionnaires entrent en relation avec les Marocains. Les conditions nouvelles de la campagne ne les enthousiasment pas :

— Ecoute, mon z'ami, ça pas la guerre. Toi chez toi... moi chez moi. Toi jamais sortir... moi jamais sortir. Toi jamais rencontrer moi... moi jamais rencontrer toi ! Qu'est-ce qui c'est ? rien di tout ! Travailler, toujours pelle et pioche !... pourquoi li faire !... Rien di tout !

Puis, les plaisanteries commencent :

— Makach fatma, hein, tirailleur ? Makach mouquère ?

— Oui.. oui, boucoup fatma — et avec une grimace : — fransouze fatma !

— Elles sont jolies, les fatmas françaises ?

— Oui, camarade, boucoup zoulies ! Ma arabe fatma, boucoup zoulies, tu sais, mon z'ami !

— Attention, tirailleur ; toi en France trouver jolie fatma... ta fatma trouver, là-bas, joli tirailleur.

— Non, camarade, non ! Fatma du tirailleur, avec papa et maman du tirailleur, là-bas, au douar !

— Makach kouskoussou, aux tranchées ! On te fait manger du cochon !

— Jamais, camarade ! Défendu !... Jamais manger alouf ! Capitaine boun garçoun.. acheter boucoup moutons pour tirailleurs... alkif, mon z'ami ! Moi bien li counnaître li moutons... moi berger !

— Au revoir, *Croïa* !

Ce mot signifie « mon frère ». C'est ainsi que les zouaves et les légionnaires appellent leurs compagnons, les tirailleurs. Ce titre les enorgueillit extrêmement.

— Au revoir, mon camarade... toujours travailler... toujours en avant... ma ça fa rien ! Boches... tas de salauds !

Et le marocain blanc de boue, sous la pluie, regagne son secteur et traverse le hangar des cuisines. Il y règne une grande animation. Certains sous-officiers, les secrétaires, les

cyclistes, tous ceux qui étaient en corvée au moment de la soupe viennent y prendre leur repas, et l'améliorer. La viande bouillie, jetée sur la braise, se change ainsi en rumsteck cuit à l'anglaise ; et il est bien rare que les cuisiniers n'aient pas pour leurs amis un peu de graisse, quelques oignons qui assaisonnent excellemment la bidoche du frigo. Mais, si en ranimant les foyers de la fumée s'élève, cela ne rate jamais : six obus dans les parages des marmites ! Aussi est-on d'une prudence exagérée ; non par terreur des bombes allemandes, mais parce que sur le chapitre « fumée et lumière » le capitaine est impitoyable. Ce qui fait enrager les hommes, par exemple, c'est qu'en face, les Boches ne se gênent pas. Dès le matin, le long de leur première ligne, la fumée monte en tourbillons que la pluie rabat vers le sol. Et nous les laissons faire leur popote et se chauffer en tranquillité ! Pourquoi ?

— Parce que, tas de ballots, — explique le sergent Charles, — il n'y a personne dans leur première ligne. A l'aube, leurs corvées allument, de distance en distance, des paquets de paille humide... puis ils remontent se les rouler, plus haut, en seconde ligne, dans le roc. De la frime, leur feu ! à quoi bon gaspiller les munitions ?

Mais on tombe d'accord. Nous ne gaspillons pas nos munitions. Pour un obus que nous envoyons, les Allemands nous en expédient une douzaine. Il est vrai que c'est de la camelote.

— Avant-hier, sur dix-huit... je les ai comptés, — dit un sergent mitrailleur, — trois seulement ont éclaté.

Il s'ensuit une discussion sur la valeur de l'artillerie ennemie. Pour l'instant, le 88 autrichien, le 105 fusant sont déclarés « de la bonne drogue ».

— En somme, ce qu'ils ont de mieux, c'est les 120 français, pris à Maubeuge, — concluent des artilleurs.

Mais où sont les 220 dont on voit, partout, les entonnoirs ?

— Patience, — dit un mitrailleur de rempart qui habite le secteur depuis sa fondation, — ils reviendront... Ces messieurs voyagent par rail spécial.

A côté des leçons de stratégie et de balistique, monte le chœur des plaintes et lamentations. On rouspète ferme, mais

avec bonne humeur, d'abord contre la flotte, puis contre le travail :

— Non, mais là, franchement, croyez-vous que c'en est une, d'existence !

Après la soupe du soir, l'arme à la bretelle, les outils sur l'épaule, on part. On enfile des boyaux... on se cogne la gueule contre la pelle du copain qui vous précède... on enfonce sa pioche dans l'œil de celui qui vous suit... défense de parler, de fumer... on a de la bouillasse jusqu'aux genoux ! Enfin on arrive en terrain découvert. La séance débute par la réparation des dégâts causés par l'artillerie ennemie : boyaux comblés, cagnas démolies, fils de fer détériorés... puis on creuse de nouveaux boyaux... et de nouveaux abris à cinq mètres sous terre : une nouvelle ligne qui se prépare... Parfois une fusée : tout le monde à plat ventre ! Et une volée de balles passe par-dessus ! Au début, on hésitait avant de s'allonger dans la mélasse ; maintenant, on y va de tout son cœur. Il suffit de se rendre compte qu'il arrive un moment où il est impossible de devenir plus sale. Cette constatation faite, on réduit de 99 pour 100 les chances d'être amoché ! Des ombres s'avancent : ce sont les sentinelles qui se replient. Une heure, immobile à regarder devant soi ! Il vaut mieux manier les outils ! Cela réchauffe ! Les officiers, qui pourraient fort bien dormir dans leurs abris, sont là, avec leurs hommes. Le petit lieutenant Vivès, blond et rose, imberbe, le col de la capote relevé, le képi sur l'oreille, les mains dans les poches, se moque avec une telle verve de ceux qui ont peu de cœur à l'ouvrage, que chacun rit et travaille avec entrain. Il donne l'exemple. Sa force étonne. Le lieutenant Ceccaldi — grande barbe noire de prêtre assyrien — distribue des cigares et des cigarettes : « Allons, mes enfants, nous irons bientôt au repos ! Et là rien à faire ! » Il n'a jamais puni un de ses hommes. Il se rattrape sur les caporaux et les sergents : les responsables ! Au milieu des groupes de travailleurs apparaît fréquemment la fine silhouette du capitaine Junot escorté par ses agents de liaison.

Voici les patrouilleurs : ils ont rempli leur mission ; planté un drapeau français à la place du drapeau allemand qui flottait entre les lignes. Demain, les Allemands essayeront d'enlever le drapeau tricolore. On les attendra, dans un trou d'obus, ou derrière un paquet de gerbes de trèfles. La patrouille

sera intéressante. D'ailleurs, les patrouilles sont toujours intéressantes. Le silence de la plaine si impressionant, si tragique, après les feux de mousqueterie et de mitrailleuses; la fixité avec laquelle on observe, devant soi, un détail du terrain, hallucinent les cervelles. Tout bouge, tout remue, semble-t-il, imperceptiblement. Le sentiment qu'une forme immense et terrible va surgir, comme une vague, exaspère les nerfs. Et pour peu que les *autres*, en face, vous lâchent une salve, on y va de son coup de fusil : cela soulage, cela brise le sortilège!

A 4 h. du matin, il faut recouvrir de terre noire la ligne blanche de la craie retournée. Vers 6 h., retour, café, repos....

... Nous menons une vie de terrassiers. Aux rats, à la boue, à la pluie qui ne cessera qu'à la fin du monde ou de la guerre — ce qui est peut-être la même chose — s'ajoute un autre désagrément : l'obscurité! L'état des routes ne permet pas au ravitaillement de fonctionner comme il le devrait; nous n'avons pas de bougies! Mais on devient ingénieux. Nous faisons fondre, pour nous éclairer, la graisse de notre viande — et Dieu sait s'il y en a! — et nous la versons, une fois liquide, dans des boîtes vides de conserves. Un bout de chiffon sert de mèche ; et voilà un fameux lumignon! A sa lueur rougeâtre, nous ressemblons, dans notre cave, avec nos passe-montagnes, nos cache-nez et nos vêtements boueux, à des pirates dans leur repaire.

.... Avant-hier, grande manifestation d'artillerie. Pendant une heure, embrasement des lignes. Nos obus ont incendié un boqueteau : c'était superbe! Pas un mort, pas un blessé à la compagnie!

Des murs et des toits se sont effondrés. Quel lamentable spectacle offrent les maisons au bord de la route. On trouve de tout, là-dedans! Des machines à coudre, des berceaux, des meubles pleins de lingerie et de vaisselle.

..... L'autre soir : surprise! Nous voyons, tout à coup, dans la tranchée, une dame vêtue de satin bleu pâle, coiffée d'un chapeau à plumes et jouant avec un éventail. Un gentleman en haut de forme et frac l'accompagne. C'est Midowitch et Furlotti. Ils ont déniché dans une armoire éventrée ces défroques magnifiques et, profitant de l'absence des officiers, les ont endossées. Ce que je raconte là est peut-être stupide, mais je ne me souviens pas d'avoir autant ri!

...... Quelle fête! Dans un des colis que je viens de recevoir, deux bougies! Quelles belles flammes répandent ces bougies sublimes! Quelle tristesse, s'il avait fallu manger ce jambon glacé, ces pâtés de foie gras, ce bon fromage de hollande, à la lueur de nos lampions de graisse! Nous fumons nos cigares, étendus comme des pachas, et

nous n'avons qu'à allonger nos mains pour saisir notre quart de café bouillant et notre petit verre de Bénédictine! Cette Bénédictine, quelle trouvaille! Je suis allé, dans la boue et sous la pluie, en offrir un verre aux sergents Charles et Ostache. Le père Charles en a été ému jusqu'aux larmes. A l'aube nous serons relevés.

Le peintre Sem a rencontré, sur une route, un bataillon qui sortait des tranchées. Il le décrit ainsi :

Mais voici que du fond du ravin surgit, dévale vers nous une cohorte de spectres blafards, d'êtres impossibles à définir. A cette distance je ne puis encore distinguer ce qu'est en réalité cette livide apparition. On dirait une procession de pénitents, de trappistes revêtus de frocs de bure blanchâtre. Cela approche et se précise. Est-ce une équipe de puisatiers qui émerge de ce cratère de fange où se répercutent les détonations étouffées des canons? Tout à coup je reste muet d'étonnement. Je me sens glacé par une horreur héroïque, car je commence à deviner. Ils avancent en une longue file qui ondule dans les ornières profondes. Ils sont plus de trois mille. La horde roule comme un torrent de limon, agité de remous; bientôt son flot submerge notre auto, calée par ce flux de boue qui marche. Je suis pris d'une émotion indicible, la plus forte émotion de ma vie. Les voilà! Les voilà! C'est la relève des tranchées! Ce sont les soldats qui viennent de passer dix jours et dix nuits dans les tranchées de B... Ah! quel spectacle! Rien, vous m'entendez bien, rien, ni les dessins, ni les photos, ni les descriptions, ne peut donner une idée de cette terrifiante et sublime réalité. Quelle épopée! Les sanglots me suffoquent ; je voudrais les acclamer, ces braves gens, mais les mots s'étranglent dans ma gorge.

Comment vous les dépeindre? Vous vous rappelez les objets recouverts d'une couche pierreuse que nos parents rapportaient autrefois d'une visite aux sources pétrifiantes d'Allyre? Eh bien, c'est exactement cela.

Leurs képis sont des mottes de terre, leurs passe-montagnes en tricot des cottes de mailles, leurs fusils des pioches de terrassiers, leurs sacs des blocs de mortier comme en portent sur leurs épaules les maçons. Les couvertures roulées en bandoulière font penser aux vieux pneus terreux abandonnés le long des routes. Toutes les saillies de leur équipement : épaulettes, boutons, ceinturons, bidons, musettes, cartouchières, sont mastiquées de glaise. De leurs barbes, de leurs moustaches pendent des stalactites, et, sous leur cagoule de boue, luisent des regards de loup. Un pieu dans leur main gantée de fange, à la façon des hommes primitifs, ils marchent héroïquement tout d'une pièce dans leur carapace, faisant jaillir dédaigneusement sur ces civils qui les regardent passer la boue gâchée par

leurs pieds lourdement bottés de terre, et des écailles tombent de leurs capotes à chaque enjambée. Sous leur enduit ils ont tous l'uniforme bleu horizon, mais verdi par l'usure. Cette teinte verdâtre, qui apparaît par place sur leur poitrine, à travers les craquelures de la tourbe, me donne l'illusion qu'ils portent ces cuirasses oxydées, rongées de vert-de-gris, dont sont revêtus les chefs gaulois que les archéologues exhument des sépulcres sous les murs de l'antique Alésia.

Ah ! si ces soldats, tels qu'ils sortent des tranchées de Champagne, revêtus de cette terre de France qu'ils défendent héroïquement, pouvaient défiler, un glorieux jour de printemps, sur les Champs-Elysées, quel délire ! On baiserait la trace de leurs pieds boueux. On croirait voir passer, descendus de l'Arc de Triomphe, les régiments de pierre de la Grande Armée et voler au-dessus de ces légions de statues en marche l'immortelle *Marseillaise* de Rude.

Tout le monde est furieux, de mauvaise humeur et grogne :

— Si c'est pas malheureux de voir ça ! Après les 10 jours qu'on vient de s'appliquer aux Marquises, comme si on n'aurait pas pu nous envoyer au repos dans un village... histoire de se décrotter et de laver son linge !

Le fait est que l'endroit est particulièrement odieux. A 1 kilom. des tranchées, le long du Canal de la Marne à on ne sait pas au juste quel fleuve. En contre-bas du chemin de hallage très élevé, s'adossent des abris recouverts de terre et de roseaux pourris. Ces abris sont bas ; on y circule à quatre pattes. Dans la paille hachée menu, la vermine grouille. Il pleut, là-dedans, comme au dehors : on tend les toiles de tente. Les plantes aquatiques décomposées dégagent une odeur nauséabonde Les eaux glacées du canal emprisonnent une quantité invraisemblable de vieilles capotes, de pantalons, de brodequins, de boules de son et de carcasses d'animaux. Un chemin de boue passe devant les abris ; comme on ne s'y enfonce guère que jusqu'à la cheville, il est fréquentable ! Mais après ce chemin s'étale une mare noire ! On la traverse, sur des monticules de pierre pour parvenir à la hutte de peaux rouges affectée aux cuisines.

— Ah ! ce n'est pas le rêve ! On serait si bien, en face !

En face, sur les hauteurs de la forêt de la montagne de Reims, les jolies maisons du gros village de.... vous narguent ! Leur ensemble forme, au milieu des arbres noirs de la forêt, une tache ovale et blanche...

Au Canal, pas d'autre distraction que d'assister aux bombardements. L'emplacement forme angle mort ; on ne risque rien ! L'ennemi arrose le paysage avec méthode. D'abord, la ferme de.... où habite le brave général Pein et son état-major. Les constructions sont mal repérées. Les projectiles les encadrent, mais ne les atteignent pas. Ensuite, c'est le tour des batteries de.... Sur elles, le tir est d'une précision extrême. Mais pour détruire les abris des pièces ou des munitions, il faudrait au moins des 220, affirment les artilots... Quant aux indigènes de...., on ne se « bile » pas pour eux. Ils encaissent bien, chaque jour, de 40 à 50 obus, mais ils ont, pour se réfugier, des caves somptueuses, creusées à 20 mètres sous terre, maçonnées, meublées, éclairées.

Autre distraction : le chemin de ... où défilent les corvées, les blessés et le ravitaillement. On sait, ainsi, ce qu'il advient aux compagnies qui sont aux tranchées. On apprend que le bataillon est attaché à un des sous-secteurs de Reims ; que l'état-major, le commandant et le poste de secours sont installés, au petit bonheur dans les ruines de ... Cette nouvelle enchante Grant. Les compagnies marchant, désormais, ensemble, il reverra ses camarades au cantonnement. Il demande au lieutenant l'autorisation d'aller à ... pour organiser son service. Mais les bombardements y sont d'une violence telle que l'accès de la route est interdit. Pour la franchir, un billet, signé par le capitaine, et le mot d'ordre sont obligatoires. Aussi les malades du bataillon vont-ils, au Canal, passer la visite chez les territoriaux — le 118e, — dont un bataillon — pour les travaux et la garde — fait partie de la division marocaine. La compagnie du 118e actuellement au repos cantonne dans un petit bois de sapins clairsemés, qui domine l'emplacement réservé à la Légion. Les chemins sont sablés, les abris solidement construits et vastes. Certains ont des fenêtres munies de vitres. Tous les hommes sont Provençaux ; ils ont baptisé leurs gourbis : « leï forces as », — « leï faï tira », comme les cabanons de la Pointe Rouge ou de Sormiou. Le médecin-chef habite un véritable châlet en rondins. Sur un pilier : les noms de ceux qui l'ont édifié. Ce sont des Marseillais ; Grant les connaît. Ils parlent de Marseille ! Le major interrompt l'entretien. Le docteur Clavel est de taille moyenne, brun, de bons yeux marron, de fortes

moustaches, une barbiche noire. Il est émerveillé d'avoir des Russes à soigner. Il les interroge sur leur pays, leur métier et leur famille. Il se tourne vers son caporal :

— Vous voyez ça, Brodeur! Des volontaires!... De braves enfants! Je veux apprendre le russe; comme ça, quand les autres compagnies viendront, je les épaterai, pas vrai, Brodeur!

Il inscrit quelques phrases sur son carnet : « Approche... où as-tu mal... » etc... — Puis :

— Je vous soignerai, moi, mes braves enfants!

La plus légère fatigue entraîne un : « Exempt de service. » — Quand un homme lui paraît mal en train, il s'écrie :

— Toi, je vais te foutre en l'air. — (C'est-à-dire qu'il l'évacuerait). — Tu iras te reposer à Epernay... tu boiras un peu de champagne, tu dois l'aimer, le champagne, hein!

Inutile d'ajouter qu'il y avait grande affluence à la visite de l'excellent major.

Grant obtint la permission d'aller à ... Quelques réparations improvisées rendent habitable la maisonnette qui sert de poste de secours. Là demeurent le médecin auxiliaire, le nouveau major du bataillon et Mitleman, qui a quitté sa compagnie, comme l'exigent ses fonctions de caporal infirmier.

Il ne pleut pas; Grant en profite pour « faire son tour » dans les tranchées. Il rencontre Blondell qui a remplacé Mitleman à la D1, comme infirmier; Gourfinkel, Martinoff... Le bataillon tient tout le secteur. Les différents ouvrages ont de fort jolis noms : *Les Marquises*, — *la Croix du soldat*, — *le Bois de la mare*, — *la Grand'croix*, — *le Moulin*, — *les 500 mètres*, — *le Haricot*. — Ce dernier point est furieusement bombardé quand Grant y pénètre. Un obus éclate dans l'abri de la mitrailleuse, démolit la pièce et arrache le bras du sergent Gelmini qui réparait une pendule trouvée dans les ruines. L'infirmier de la compagnie, de Vera, — docteur argentin, successeur de Lindskoc, — lie l'artère, et les brancardiers portent le blessé au poste de secours. Impossible de couper à travers champs. Obus et balles pleuvent ; il faut prendre les boyaux dont le brancard occupe toute la largeur. Chaque tournant — et il y en a tous les 15 mètres — soulève un problème. Comment circuler sans secouer horriblement le malheureux qui souffre ? Enfin, on passe, mais c'est d'autant plus pénible que les corvées de soupe remontent le boyau en

sens inverse. Le sergent geint. C'est un Légionnaire d'Afrique, bon camarade de Grant et du père Charles. Il se plaint d'une douleur atroce dans les reins :

— J'en ai par là aussi, — murmure-t-il.

En effet, du sang coule du brancard.

— Doucement, les gars !

Le trajet est trop long; les cahots sont trop durs. Tant pis, on monte en terrain découvert.

— Attention de ne pas vous faire amocher !

— Craignez rien, sergent !

— J'ai mon compte. Le bras, ça n'est rien, mais les rognons ! J'aurais voulu serrer la main aux copains !

— Je leur ferai la commission, mon vieux Gelmini, — dit Grant.

— C'est vrai que tu es de leur compagnie ! Sacré patelin que le Haricot ! Ils m'ont foutu ma pièce en bombe ! Bonjour aux copains !

Il mourait, le surlendemain, à l'ambulance, après avoir reçu la Médaille militaire. La mort de son camarade affecta rudement le sergent Charles ; il essaya de crâner, sans y parvenir. Son émotion se traduisit par un discours magnifique sur le devoir et la mort, — la mort du soldat, au champ d'honneur ! Ensuite, on prépara le dîner. Les victuailles abondaient. Par complaisance du capitaine, matin et soir, les sections envoyaient des « corvées de commissions » soit à Sillery, soit à Beaumont.

Au bout d'une semaine, on quitta le Canal.

— Au repos dans un pareil bourbier, mieux vaut les tranchées !

CHAPITRE IV

Au Haricot. — Cadavres et corbeaux. — Le Bois des Zouaves. — Séjour prolongé. — Le caporal Laurençot. — Conseil de guerre. — Le mort avertisseur. — Aux 500 mètres. — La salve. — Hallucination et cafard. — Retour à Bouzy. — Anecdotes et portraits.

Froid sec; route ferme et sonore; les tranchées ne sont qu'à quelques centaines de mètres; la marche ne sera pas longue : c'est assez pour être heureux.

Mais où donc peut-on bien aller ? On a traversé ..., la

voie ferrée; un bois de sapins; défilé, en tirailleurs, par terrain découvert, et voilà que l'on circule, depuis deux interminables heures, dans des boyaux tellement étroits que les sacs heurtent les deux bords des parapets. Grant reconnaît le secteur; il l'a parcouru, l'avant-veille, en accompagnant le sergent Gelmini blessé.

D'un abri de mitrailleuse abandonné, sortent Blondell et deux de ses brancardiers :

— Sale secteur que le Haricot! Mais on ne reste que trois jours. — Et, indiquant le trou dont il sort : — Voilà où tu pourras te reposer, si tu ne crains pas trop les souris et les rats!

L'aube se lève. Tout soudain, une série de salves d'artillerie; et au-dessus du Bois des Zouaves, dont se précisent, dans la lumière naissante, les troncs brisés et les rameaux déchiquetés, apparaissent les jolis flocons blancs des fusants français. La flamme dorée de l'éclatement est éblouissante comme un éclair, dans le demi-jour bleuâtre.

Dès l'arrivée, tous les hommes aux créneaux. Le Haricot et le Bois des Zouaves forment un saillant convoité. Le long des parapets, des tombes. Sur les planchettes des croix, les noms sont déjà effacés. Des képis moisis indiquent le numéro des régiments qui ont passé par là. Parfois, près des croix, le goulot en terre, sont plantées des bouteilles dans lesquelles se voient les papiers de celui qui est là... Devant les fils de fer, une rangée de cadavres tombés là au cours d'une attaque. La face de l'un d'eux, toute noire, est tournée vers les lignes françaises. D'autres morts sont accroupis derrière des tas d'herbes sèches : des morts à genoux. D'autres sont étendus de toute leur longueur. Impossible de regarder par les créneaux sans voir ces morts!...

Une moitié du Bois des Zouaves est allemande, la seconde est française. Entre les lignes éloignées de trente mètres, toute une zone de la forêt est à terre. On se mitraille, sans répit, à travers ce noir entassement de troncs et de rameaux qui gisent serrés les uns contre les autres. Pour se garantir des bombardements : des abris creusés à 10 m. de profondeur, dans la craie.

Mais à côté, au Haricot, c'est la Marne, la boue laiteuse, le terrain labouré, jadis, friable, sans consistance. Un sale sec-

teur ! Deux sections sont de garde aux créneaux et aux postes d'écoute, pendant que les deux autres se reposent ou travaillent. Pour se reposer : un couloir recouvert de planches et de terre. Le moindre éclat, une balle transpercent ce toit. Les hommes s'accroupissent sur deux lignes, se faisant vis-à-vis, les genoux embarrassés dans ceux des camarades assis en face. Quand le tir de l'artillerie allemande est trop précis, on se réfugie dans les boyaux, et on s'y allonge, le sac sur la tête. Bien des hommes sont touchés, la plupart à la tête. Un d'eux, Amar, a la face emportée. Dans la bouillie rouge de ses joues, deux choses rondes et noires : ses yeux. Le même obus fait d'autres victimes. Le boyau est plein de sang que recouvre la neige qui se met à tomber.

Des corbeaux dansent grotesquement auprès des cadavres ensevelis. Les vols d'étourneaux envahissent les tranchées; des perdreaux se poursuivent, en gloussant, en haut des parapets. Le capitaine en tue quelques-uns avec son revolver. Toutes ces bêtes courent sur la plaine, elles s'égarent dans les réseaux de fils de fer comme des mouches dans une gigantesque toile d'araignée noire tendue contre un mur blanc. Elles n'ont pas peur ; elles savent que, cette année, les coups de fusil ne leur sont pas destinés.

Le quatrième jour écoulé, la compagnie ne part pas. Le commandant du secteur a fait demander au capitaine si les hommes pouvaient tenir quelques jours encore, afin de terminer les travaux; et le capitaine a répondu affirmativement.

— C'est pas pour rien qu'on est la compagnie électrique!

Le général Pein, commandant la brigade, vient chaque matin rendre visite à ses légionnaires terrassiers, et leur distribue des paquets de tabac d'Algérie.

Un mineur russe a creusé, à lui tout seul, un puits de 5 m. de profondeur, d'eau excellente et abondante.

Voici que 10 m. de tranchée volent en l'air. On croit à l'explosion d'une mine. De nouveau, la terre tremble. Un sergent d'infanterie attaché, comme artificier, au secteur du Haricot donne des renseignements : c'est un « minenwerfer ». Les engins de tranchées, crapouillot, canons-revolvers, grenades, commencent à apparaître. Cela excite bien un peu la curiosité, mais les journées n'en sont pas moins interminables. Les hommes crèvent de fatigue et de sommeil. Les cuisines sont

à 3 h. de marche; la soupe, le ragoût, le café arrivent glacés. Rien pour les réchauffer. Le sergent Charles, lui-même, est furieux :

— Ah! j'en ai gros sur la patate! — s'écrie-t-il, à tout bout de champ.

Dans sa demi-section, se trouve un nouveau venu, le caporal Laurençot, Américain d'origine française. C'est un grand garçon d'allure sportive, visage net, regard loyal et enfantin, traits énergiques, type excellent de ce que les Anglais appellent « a good looking fellow ». Il vient d'un autre bataillon; il a fait, sur la proposition de son commandant, un mois au peloton des élèves sous-officiers, avec d'anciens légionnaires; puis il a été envoyé, sans que l'on sût pourquoi, au bataillon D'où ses galons devaient le suivre. Il les attend, et accomplit son service avec un entrain et une belle humeur qui enthousiasment le sergent Charles :

— Ah! vous l'avez, le moral, vous, Laurençot!

Et, emphatique :

— Vous aussi, vous êtes un gentleman!

— Sergent, je suis un homme qui ne veut pas s'ennuyer!

Son escouade et sa section lui témoignent du respect, car il a « attaqué » avec son ex-bataillon; et les morts qui sont devant les tranchées, il les a vus tomber. Près d'un de ces cadavres, un matin, flotte un fanion blanc et noir, planté, pendant la nuit, par des patrouilleurs allemands. Demain, on aura le drapeau, et, si possible, on identifiera les cadavres. A l'aube, comme Laurençot et un sergent français du secteur voisin posent la main sur une des carcasses en uniforme, une sonnerie retentit qui déclanche, automatiquement, semble-t-il, un furieux tir de mitrailleuses. On ramène le fanion, mais on laisse les morts à leur fonction de bouton d'avertisseur électrique.

Dans le conseil de guerre qui se réunit, quand l'occasion le permet, chez le sergent Charles, on écoute attentivement le le caporal Laurençot, car, comme le déclarent ses hommes :

— Oui, il a attaqué... il sait ce que sait... il peut causer!

Depuis quelque temps, il n'est plus question de « continuer la victoire de la Marne »; on ne parle plus du grand mouvement en avant qui doit ramener les Allemands sur leurs frontières. Les plus épais se rendent compte de ce que sera la guerre.

— Certes, on avancera, mais comme aux Marquises, à la pelle et à la pioche!

Partout s'aménagent de solides tranchées, se creusent des abris, s'édifient des blockhaus, s'établissent des lignes de télégraphe et de téléphone. Les plaques de blindage, les rondins, les poutres, les sacs de ciment s'amoncellent dans les magasins. On distribue des sabots et des peaux de mouton, des tricots et des passe-montagnes.

— L'offensive est pour le printemps, les journaux ne le cachent pas...

— Attendons le printemps!

Un Espagnol fredonne :

C'est le Printemps, c'est l'éveil,
C'est l'amour, maître des choses!

avec un effroyable accent.

— Si c'est pas malheureux d'entendre écorcher le français, comme ça!

— Io no siou pas de Paris, sergent Charles!

— Va donc, ballot!

Tapotant sur sa caisse, le petit tambour Leski — un négriot fervent catholique élevé par les Pères blancs de Carthage — murmure :

Travaja la mouquère,
Travaja bono...

tandis que, dans un coin, les Russes écoutent, sourient et ne se mêlent à la conversation que quand on les interroge. Ils sont tristes de ne pouvoir chanter. Un de leurs chefs, Martinoff, a été évacué; il est tombé sur un piquet, en plaçant des fils de fer, et s'est abîmé l'œil droit. Ils attendent la visite que leur fait Mitelman, tous les deux jours.

Après avoir constaté que les mêmes noms de localités revenaient perpétuellement dans les communiqués, ce qui signifiait, sans doute, que les positions ne s'enlevaient pas de vive force, comme autrefois, les membres du conseil de guerre permanent de la D² déclarèrent que jamais on ne délogerait les Allemands des pentes où ils s'étaient accrochés, et qu'ils décamperaient, d'eux-mêmes, par la force des choses, un beau matin! Personne ne put jamais expliquer ce qu'il enten-

dait par ces mots « la force des choses », et le sergent Charles s'écria :

— Nous sommes tous des ballots ! Nous n'avons pas à comprendre, mais à obéir. Joffre sait ce qu'il doit faire ! Si on doit rester ici jusqu'à la Saint-Galmier, on y restera. Un point, c'est tout !

Ordre de départ. Enfin !

— Ne vous réjouissez pas, on glisse à côté...

— Non, mais, ils le salissent, le métier !

On grogne, en roulant les couvertures :

— Comment ! Après 10 jours aux « Marquises » sans sommeil, sous la flotte...

— ... on nous fout 8 jours de soi-disant repos au « Canal » dans la boue...

— ... Et après ça, on s'applique 8 jours au « Haricot », là ousque les autres ne font que 48 heures...

— ...et les 8 jours tirés, on va à côté...

— Oh ! c'est bien la Légion !

— C'est le marche ou crève !...

— On marchera, et on ne crèvera pas ! Avez-vous fini de râler, tas de ballots !...

Effectivement on marche, et avec le sourire encore ; et, par une délicate aurore gris bleu, la compagnie devient locataire de l'ouvrage de 500 mètres.

— Endroit parfaitement paisible. Pas un obus, depuis une semaine, — affirme-t-on.

Pour se reposer, trois abris. Chacun d'eux contiendrait difficilement 40 hommes ; il s'agit de s'y loger 54. On s'empile les uns sur les autres. Les sacs et les musettes, les couvertures et les toiles de tente, les fusils et les baïonnettes, les gamelles et les marmites occupent plus de place que les hommes. Impossible de marcher sans s'écraser une main, une jambe ou un pied, sans s'embarrasser dans des courroies. Par exemple, on peut parler à haute voix ; on s'injurie avec délice, avec lyrisme, en russe, en parigot, en espagnol, en italien, en arabe et en anglais ! On se rattrape des huit jours mortels du « Haricot ».

— Mais ce n'est pas encore ici que l'on connaîtra le bonheur !

Cependant, il est permis d'aller à 1 k. en arrière, pour allu-

mer des braseros, dans des tranchées délaissées. On mangera chaud, on dormira sans claquer des dents.

Le soleil! gai compagnon qui ramène la joie dans l'âme ; et sur la terre, le dégel et la boue! Les capotes mouillées sont étendues le long des parapets et offertes aux chauds rayons.

Voilà la soupe : on déjeunera dehors. Le brouillard se dissipe... et, tout à coup, en plein dans le boyau, six obus tombent et éclatent! six sacrés 88 autrichien, que l'on n'entend pas arriver!

— Pour un endroit tranquille, c'est un endroit tranquille!

Nouvelle salve encore mieux dirigée que la première :

— Tout le monde dedans!

On obéit, mais un obus d'une 3e salve pénètre dans l'abri, éclate au-dessus de la tête de Grant; le culot lui arrache le pain de l'escouade qu'il tenai tsous son bras, blesse ses quatre voisins, démolit le toit qui s'effondre et incendie les rondins et la paille.

— Tout le monde dehors!

— Pour un endroit tranquille...

— C'est un endroit tranquille!

Grant, aveuglé par la fumée et la flamme, les oreilles tintantes, assommé par une masse de terre et de bois éteint l'incendie avec le vin, la soupe et le café.

— Pour aujourd'hui, on se serrera la ceinture, en guise de repas!

On rentre les blessés : bras et jambes cassés; shrapnells dans le dos. Pansements sommaires; et en route, sur des brancards, pour le poste de secours... et l'hôpital.

— Et de trois qui en ont fini avec la guerre!

Le bombardement continue, violent, d'une précision extraordinaire.

— Ça s'annonce bien!

Soudain, le capitaine crie :

— Voulez-vous bien m'enlever ces capotes, nom de Dieu! A-t-on idée d'une bêtise pareille!

Les hommes, sans réfléchir, les avaient alignées sur le parapet, face aux Allemands. Elle se détachaient, bien visibles, en noir, sur la craie blanche.

— Le boyau est repéré, maintenant!

— Bandes de vaches! Ils voient tout!

— La compagnie est enguignée!

Au début de l'après-midi, les nuages s'amoncellent. Pour changer, c'est la pluie. Et, sous l'averse, comme aux « Marquises », comme au « Haricot », il faut travailler : établir une communication avec les secondes lignes; réparer le gourbi effondré; augmenter, sur les deux autres, la couche de terre. En avant! A la pelle et à la pioche! Deux sections de 6 h. du soir à minuit; deux sections de minuit à 6 h. du matin.

— Si ça continue, la compagnie sera crevée dans une semaine!

Le manque de sommeil, la fatigue exaspère et les hommes. Avec un ensemble merveilleux, les Espagnols se « font porter malade ». Le lieutenant Ceccaldi ne sévit pas. Il avoue que sa section a donné tout ce qu'elle peut donner! Les Russes, par contre, travaillent sans murmurer; mais ils ont d'étranges accès de gaîté, suivis de prostration. Pour la première fois ils parlent de leur pays, de leur vie familiale; puis ils restent les yeux grands'ouverts, le regard lointain.

On meurt de sommeil, mais nul ne peut plus dormir.

Par ces nuits d'insomnie, il est dangereux d'être torturé par les rats.

Ce sont les rats qui ont chassé Grant de l'abri. Il a senti la queue d'une de ces affreuses bêtes sur sa figure, et il a bondi, hors de son trou, comme un insensé! Il va, droit devant lui, avec la sensation désespérante que jamais plus, jamais plus il ne pourra dormir... parce que toujours il y aura des rats! Il s'entend parodier la phrase de Macbeth :

Les rats ont tué le sommeil!

Et il se prend à ce jeu. Le rat qui le narguait, tantôt, blotti entre deux rondins, lui apparaît, avec ses yeux noirs, sa gueule remuante, comme agitée par un tic. Et Grant s'aperçoit qu'il imite, malgré lui, le frétillement de la gueule du rat. Jamais il ne se débarrassera de ce tic. Il aura une bouche semblable à la gueule d'un rat... Et les rats, alors, ne l'empêcheront plus de dormir, ne lui feront plus peur! Il pense : « Non, mais je deviens fou; je voudrais dormir! » Un instant, il s'allonge par terre. Le froid le remet sur ses pieds.

— « Cet obus qui m'a éclaté dans les oreilles, cet écroulement de terre m'ont abruti! Pas possible!... Mais comment

dormir ?... » Il est exalté par une sorte de colère, de désespoir ; une irritation inconnue jusqu'alors.

« En finir ! Crever ! » — Il a l'impression d'avoir une pile électrique dans la nuque ; une pile qui déchargerait des courants placés dans sa colonne vertébrale, ses jambes et ses bras !

Il revoit les cadavres près du Bois des Zouaves ; il se demande si les rats peuvent ronger la cervelle d'un homme endormi ! Il veut chasser ces idées ; il veut se libérer de ces images. Mais elles sont en lui, se nourrissent de lui ! Il les sent, dans l'intérieur de son crâne, comme il sent contre ses oreilles le contact laineux de son passe-montagne ; comme il sent, sur sa poitrine et son ventre, les chatouilles des poux !...

Par un escalier creusé dans la banquette de tir, il monte sur le terrain. Des balles sifflent. Il se promène, il erre, parfaitement halluciné. Un appel :

— Bonsoir, Grant !

— Qui est là ?

C'est un de ses camarades russes. Il est assis dans un paquet d'herbes.

— Je ne peux plus dormir, Grant ! C'est horrible... Et ces rats... Ces rats qui pullulent...

— Ah ! vous aussi ! Les rats... Mais les balles sifflent, ici...

— C'est bien pour cela ! Ah ! Grant, une balle... Et mourir !

— Vous aussi, vous voudriez en finir ?... répète Grant, soulagé par la pensée qu'il n'est pas le seul à se débattre contre des choses inconnues, engendrées par l'insomnie et la fatigue.

Tout au fond de lui-même, le Russe se livre à des réflexions dentiques :

— J'ignore ce qui se passe en moi...

— Un peu de fatigue... l'insomnie...

— Peut-être ! Je suis heureux de vous rencontrer, Grant... Je broyais du noir... je... je... et...

Il se met à pleurer :

— C'est bête !

Sa crise de larmes est courte.

— Redescendons dans le boyau, — propose Grant, — ce serait stupide... ce serait indigne de vous... de vous faire amocher pour rien !

— Vous avez raison !

Ils s'accoudent à la banquette de tir.

— L'admirable paysage, dit le Russe.

— Quel est votre métier ?

— Peintre.

La nuit est féerique ; gelée blanche ; brume aux couleurs d'arc-en-ciel, sous la lune naissante... et, à cet instant même, calme absolu sur la plaine scintillante de givre.

Soudain, dans le silence, un chien aboie, puis hurle à la mort.

— C'est peut-être le chien de la D³..., au « Moulin »...

— Non, — dit Grant, — Rabiot est bien dressé... C'est un bon patrouilleur... C'est un animal perdu, affolé...

— Comme nous...

Et, de nouveau, le chien aboie, puis hurle. Et c'est le silence..., le *flou flou flou*... des balles qui viennent de loin... et la bise glaciale qui balaye la Champagne pouilleuse, à l'aube.

Au détour du boyau, une silhouette d'homme, l'arme à la bretelle :

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

— C'est toi, Ostache ?

— Tiens, Grant ! Je suis de ronde... Je vais au poste d'écoute...

— Qui est de garde ?

— Laurençot.

— Je t'accompagne.

Grant serre la main de son camarade russe, et suit son sergent.

— Ouf ! — lui dit-il, — mon vieil Ostache, je viens d'avoir un sacré moment de cafard !

— Tiens, un peu de tacco ! Le père Charles s'en est procuré un litre.

Discrètement, Grand en avale une gorgée.

— Bois donc... quoi? En voilà des trucs !

Le sergent remplit le quart de Grant :

— Bois... Tu as la fièvre... On va au repos à Bouzy, le secrétaire du capitaine a copié l'ordre.

— Ça colle !... Quand part-on ?

— Après-demain !

Et tout ragaillardi par le « petit coup de gniole », Grant voit se lever l'aurore au poste d'écoute.

★

... Enfin, au repos ! Je suis lavé ! Que dis-je, j'ai pris un bain dans ma cuve. La location de cette cuve, pour 30 minutes, 2 brocs d'eau chaude et 2 d'eau froide, m'ont coûté 3 fr. 50 c. ! C'est pour rien ! Je suis rasé ; propre des pieds à la tête ! J'ai couché dans un lit, avec des draps, des couvertures et un édredon ; un petit lit en fer orné de boules de cuivre, placé dans une chambre qui possède deux fauteuils, deux fenêtres ornées de rideaux blancs et rouges... et offert gracieusement par l'excellent M. Demière à qui j'ai fait pitié ! En me rasant, je me suis examiné dans la glace. J'ai ce qu'on appelle une sale gueule ! Aussi nous venons de passer un mois dont nous nous souviendrons ! Je ris, en songeant qu'à la maison, il faut me réveiller en plusieurs fois ; d'abord écarter les rideaux..., puis entre-bâiller les persiennes..., les ouvrir enfin ! La délicate opération !

A Bouzy, quelle joie ! quelle béatitude ! quelle paix ! Nous avons cependant passé la nuit dernière en alerte. C'était la fête de Guillaume, et on croyait qu'à cette occasion, les sauvages manifesteraient leur enthousiasme de façon fort désagréable pour nous. Il n'en a rien été ; ils ont préféré manger, boire et hurler. On les a laissés tranquilles !

Je ne pense qu'à me laver, me raser, me cirer les brodequins et me soigner les ongles ! Nous mangeons des choses exquises. La cuisine champenoise au lard est remarquable. Chaque matin, notre hôte nous mène au cellier :

— Tenez, goûtez-moi ce vin..., et celui-ci... et celui-ci encore !

Chaque fois il plonge sa pipette dans un tonneau et la ressort pleine d'un vin doré qu'il verse, en l'offrant à la lumière, dans de beaux verres... Cette cure de champagne est excellente, comme dit Gourfinkel. On repartira heureux, retapé et de bonne humeur ! D'ailleurs, le bataillon est en parfait état physique et moral. Ses fatigues, la pelle, la pioche, la boue, les rats, les poux, le manque de sommeil..., nul n'y pensait plus après 24 heures de repos à Bouzy ! La vie des tranchées a engendré une grande camaraderie entre nous tous. Ceux qui ont plus d'argent en donnent à ceux qui en ont le moins. Les Russes pour cela sont extraordinaires, ils vivent en communauté, tout est à tous.

Des jeunes filles de Brest m'ont envoyé d'énormes ballots de vêtements en laine, des boîtes de chocolats, des sceaux de confitures, etc. Le tout a été distribué à la compagnie.

... Grande promenade avec M. Demière et le major du bataillon, jeune homme blond et froid, professeur à la Faculté de médecine de Lille. Il est avec les hommes d'une politesse et d'une justice excessive. Il prend ses fonctions très au sérieux et croit à sa responsabilité.

Il a des difficultés avec certains officiers qui le trouvent trop indulgent avec les Légionnaires. Il répond que s'il est indulgent, c'est précisément parce qu'il a affaire à des volontaires. Mais il est fâcheux de le voir « médecin de bataillon ». Il serait bien mieux à sa place dans une ambulance. Il s'arrête devant chaque fleur, chaque pierre, chaque insecte. Nous avons avec Mitleman, Chazal et lui des conversations très intéressantes. Le pays est merveilleux : forêts et sources. Ses mamelons gravis, on aperçoit au loin la région bénie des tranchées et la fumée des obus.

Nous remontons demain aux tranchées.

ALBERT ERLANDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Abbé Delfour : *La Culture latine*, 1 vol. in-8, 3.50, Nouvelle Librairie Nationale. — *Un compagnon de Péguy, Joseph Lotte, Pages choisies et notice bibliographique* par Pierre Pacary, 1 vol. in-18, 3. 50, J. Gabalda. — Victor Boudon : *Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Marne* (août-septembre 1914), 1 vol. in-18, 3.50, Hachette.— Mary Burns : *La langue d'Alphonse Daudet*, 1 vol. in-8°, 7.50, Jouve. — *Almanach des Lettres et des Arts*, 1 vol. in-16, 3.50, édité par Martine.

Au seuil de son livre sur **La Culture latine**, M. l'Abbé Delfour pose cette question : Qui donc héritera de la Grèce et de Rome? L'Allemagne a répondu : Moi; et voici, choisie entre plusieurs, la thèse de Droysen : A partir de la bataille de Chéronée (338 av.J.C.) la culture grecque, prétend-il, n'a plus son centre à Athènes, mais en Macédoine. Démosthène ne représente plus qu'une Grèce décadente. C'est Philippe et Alexandre qui représentent l'hellénisme. Cet hellénisme macédonien a vaincu Rome victorieuse, transformé l'Orient, créé l'alexandrinisme, préparé la théologie chrétienne et prolongé sa domination jusqu'à la prise de Constantinople. On a bien compris, explique M. Delfour, que l'Athènes de Démosthène, c'est le Paris du XVIII[e] et XIX[e] siècle, comme la Macédoine de Philippe et d'Alexandre se confondent avec la Prusse des Hohenzollern. Non, tout le monde a déjà répondu à la question posée : Rome fut l'héritière directe de la Grèce, et c'est la France qui continue cette civilisation.

Mais M. l'Abbé Delfour se demande avec inquiétude si l'état actuel des études gréco-latines, dans l'enseignement supérieur, ne menace pas cette tradition : « Il y va, dit-il, de toute la culture traditionnelle et humaine, il y va de même de toute la Révélation divine. » Ce sera la pensée dominante de cette étude, érudite et tendancieuse, d'essayer d'identifier la culture ou la civilisation avec la tradition catholique. Si M. l'Abbé Delfour avance que le latin porte en lui toute culture essentielle et transmet, seul, le flambeau vital, on devine que l'auteur songe au latin de son bréviaire et aux encycliques de Léon XIII. Alors, ce sera avec une foi vraiment très pieuse qu'il traitera cette question des études latines. Pourtant, il faut bien l'avouer, à part quelques professeurs, quelques spécialistes, personne ne sait plus le latin, et je crois même qu'il y a peu d'évêques capables de composer un discours cicéronien. Quant au grec, au point de vue de l'ensei-

gnement, on ferait sans doute mieux d'y renoncer que de le négliger comme on le fait : les bacheliers savent à peine le lire. De bonnes et fidèles traductions seraient plus utiles, au point de vue de la culture que ces ânonnements devant des textes hermétiquement fermés à toute compréhension. Pourquoi s'étonner de cette évolution ? Il faut bien faire entrer dans l'enseignement les immenses acquisitions des derniers siècles. Et d'ailleurs la tradition grecque et latine n'est-elle pas enclose dans nos classiques ? Les professeurs ont encore trop la hantise du XVII[e] siècle ; on hypnotise encore trop les rhétoriciens sur les tragédies de Corneille et de Racine, jusqu'à consacrer des classes entières à la psychologie de D. Sanche ou d'un quelconque confident. Qu'on entre enfin dans le XVIII[e] siècle, matrice des idées modernes, et dans le XIX[e], peut-être le plus riche et le plus puissant. Il faut avancer : nous sommes des Latins, certes, mais des Français aussi, et il y a dans notre littérature, outre les acquisitions de nos diverses provinces du Nord, les influences assimilées des pays étrangers. La langue française, sans couper le cordon qui la rattache à la langue latine, a maintenant sa vie propre, et ses traditions, et sa généalogie. Lorsqu'une chose nouvelle, un objet nouveau, une idée nouvelle, ont besoin d'être nommés, désignés, dessinés par un mot, ce n'est plus au lointain latin que le peuple a recours, mais à son propre instinct, et ce sont d'ailleurs les plus ignorants des racines qui parlent la langue la plus pure. On a tenté d'identifier cette négligence des études gréco-latines avec une prétendue crise du français. Crise du français ? Par rapport à quel étalon de beauté immuablement fixé ? Les mots évoluent, le rythme des phrases change, s'adapte aux fluctuations nerveuses de la vie, et ce serait une grande erreur de s'imaginer que les grands écrivains de notre époque sont les meilleurs et les plus nobles pasticheurs des siècles passés. Feu M. Faguet, qui pensait sans doute à son propre style, écrivait... « c'est une décadence, c'est une décadense définitive et sans retour, compensée par des progrès qui ont lieu dans un autre ordre de choses. On n'écrira plus le français, voilà tout. Il ne sera plus écrit que par un certain nombre d'hommes très restreint, qui en auront le goût par un phénomène d'atavisme, et qui seront tympanisés par les petits journaux, comme grotesques. » M. Faguet se consolait vraiment trop facilement de la mort du français qu'il se sentait incapable de revivifier, — manque d'atavisme sans doute. Pourtant, il devait être gavé de latin et de grec, ce professeur. Il savait sans doute mieux le latin que le français. Tel autre critique, plus célèbre par la situation qu'il occupa, un certain temps, dans un grand journal, que par son génie propre, me servirait aussi à démontrer l'inutilité des trop profondes études gréco-latines... Mais non, elles ne sont pas inutiles à toutes les intelligences, à celles qui savent s'en enrichir sans

s'en alourdir, et qui ne s'immobilisent pas dans le passé. Certes le latin sera toujours une étude très favorable pour la parfaite connaissance du français, et il n'y a pas de grand écrivain sans cette connaissance parfaite. Mais il est peut-être vain d'éduquer les petits Français comme s'ils devaient tous devenir des écrivains.

M. l'Abbé Delfour insiste tellement sur cette nécessité générale d'une culture greco-latine et catholique, qu'il finirait par compromettre les esprits païens et désintéressés qui voudraient rester dans la tradition, sans épouser sa foi. Il abuse de la permission d'être prêtre. Songez, dit-il, « que nous autres prêtres nous lisons tous les jours les prières de la messe et notre bréviaire en latin ». Nous parlons latin instinctivement. Ainsi nous disons entre nous, dans nos réunions intimes : ... Circuit quærens quem devoret, etc., etc. Quelle érudition ! Mais puisqu'il y a tant de prêtres distingués qui s'exercent à la lecture quotidienne du latin, par cela même, selon la théorie de M. Delfour, ils devraient être de merveilleux écrivains. Où sont les grands écrivains de l'Eglise ? Mgr Battifol ? « La grande supériorité littéraire du XVIIe siècle catholique, remarque M. Delfour, tient à ce fait que les théologiens composaient indifféremment leurs traités en latin ou en français. C'était au moins le cas d'un Bossuet et d'un Fénelon. » Cela prouve que le français du XVIIe siècle était comme calqué sur le latin et que notre langue s'appuyait encore directement sur sa mère. On pensait en latin, parce que les livres de science et de philosophie étaient écrits en latin. Mais la querelle des Anciens et des Modernes fut-elle déjà la première crise du français, comme l'entend M. Delfour, ou le premier essai de libération et d'indépendance ?

Mais ceci n'est qu'une digression. La grande pensée, l'ingénieuse théorie développée dans ce livre est celle-ci : C'est la France catholique, ou plutôt l'Eglise catholique, qui est l'héritière de la culture greco-latine, par l'intermédiaire de saint Augustin. Le grand docteur de l'Eglise concentra dans sa personne et dans son œuvre — purifiées — la tradition grecque et latine et même orientale, et enrichit la nouvelle doctrine de la pensée de Platon et des enseignements moraux de Cicéron. De Cicéron, dont la morale déjà chrétienne m'avait souvent frappé. M. Delfour observe qu'il n'est pas certain que Cicéron n'ait pas contribué en quelque manière à la conversion de saint Augustin. « En lisant l'*Hortensius*, écrit saint Augustin dans ses *Confessions*, j'éprouvai une passion incroyable de me consacrer à la recherche de la Sagesse, et de conquérir par là l'immortalité. »

Rome est donc le grand centre de la civilisation ; mais en écrivant cela, M. l'Abbé Delfour regarde moins le Capitole que Saint-Pierre de Rome, dont la coupole « contient et résume la triple unité du catholicisme ». On devine aussi avec quel empressement l'auteur

s'est emparé de la célèbre profession de foi, pourtant si purement païenne, de Charles Maurras : « Je suis romain dans la mesure où je me sens homme..., etc. » Et il cite aussi ce passage qui est un hommage à l'organisation de l'Eglise : « Je suis Romain, parce que Rome, la Rome des prêtres et des Papes, a donné la solidité éternelle à l'œuvre politique des généraux, des administrateurs et des juges romains. » On sait, en effet, ce que l'impérialisme catholique a conservé de l'empire romain, mais on sait aussi l'irréductible antagonisme, selon le mot de M. Anatole France, qui existe entre la culture gréco-latine et l'Eglise. L'ambition de l'Eglise de succéder à l'Empire romain, et même le fait d'avoir failli réaliser cette ambition, ne l'empêche pas d'être l'ennemie secrète de la tradition païenne.

Je n'ai fait qu'effleurer ce livre de M. l'Abbé Delfour, dont chaque chapitre pourrait provoquer de sérieuses discussions, mais il n'est pas possible, en ce moment, d'épiloguer avec sérénité sur la philosophie allemande. Et d'ailleurs, il suffit de savoir que toutes les pages et toutes les lignes et tous les mots de cet ouvrage tendent à démontrer que la civilisation se confond et se confondra désormais avec le Catholicisme, in sæcula sœculorum.

§

M. Pierre Pacary a écrit la vie de **Joseph Lotte**, professeur au lycée de Coutances, fondateur du *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, mort lieutenant sur le front d'Arras. Mais il fut surtout, ainsi que le qualifie M. Pacary, le compagnon de Péguy. Péguy fut vraiment plus que son maître, sa pensée même, puisqu'il épousa toutes les fluctuations philosophiques ou religieuses de Péguy, et, dans la mesure de ses moyens, jusqu'au martellement si spécial de son style. M. Jérôme Tharaud, qui fut leur condisciple à Louis-le-Grand, écrit :

Bien qu'ils fussent à peu près du même âge (Péguy de quelques années plus vieux), Lotte avait pour son ami les sentiments d'un disciple pour son maître. A vrai dire, ce sentiment, tous les camarades de Péguy l'éprouvaient à son égard.

On ne pouvait se trouver devant ce puissant esprit sans être aussitôt dominé. L'autorité, une autorité qui avait sa source dans l'intelligence et la bonté, se dégageait de tout son être, de tous ses gestes, de ses yeux, de sa voix. Mais ce sentiment de disciples que nous inspirait Péguy se nuançait chez Lotte du dévouement parfait, absolu, de l'écuyer à son chevalier. Dès ce temps-là Lotte s'était déclaré l'homme-lige de Péguy. Et il le demeura toute sa vie jusqu'à la mort ; car vous savez, n'est-ce pas ? que c'est pour venger son ami que Lotte passa du régiment de territoriale, où son âge le rangeait, dans un régiment de réserve, et qu'il y trouva son destin.

Lotte part, à la suite de Péguy, à la recherche de la vérité, à tra-

vers le socialisme et le bergsonisme : ils aboutiront, à la même minute, à la même profonde et sincère conversion religieuse. Il serait aisé de découvrir ce qu'il y avait déjà de mystique dans l'athéisme social et libertaire de Péguy et de Lotte. Leur matérialisme mystique s'éclaire à la lecture de Bergson, et Lotte écrira à propos de l'*Evolution créatrice* : « Je sentais Dieu à chaque page de ce livre. » (Quelle merveilleuse critique de la philosophie de M. Bergson !) Enfin, près de Péguy redevenu croyant, Lotte prit subitement conscience de sa propre conversion. Il a raconté le miracle dans son *Bulletin*, frère modeste des *Cahiers* de Péguy :

Chaque année, en septembre, j'allais voir Péguy. En 1908, je le trouvai couché, épuisé, malade. Toute l'énorme fatigue soutenue depuis douze ans sans défaillance l'écrasait enfin. D'immenses malheurs m'avaient frappé moi-même. Il me dit sa détresse, sa lassitude, sa soif de repos : une petite classe de philosophie dans quelque lycée lointain, près de moi, en pleine province : il pourrait enfin sans heurts, sans traverses, sans angoisses, produire ce qu'il portait en lui... A un moment il se dresse sur le coude et les yeux remplis de larmes : « Je ne t'ai pas tout dit... j'ai retrouvé la foi... je suis Catholique. » Ce fut soudain comme une grande émotion d'amour ; mon cœur se fondit, et pleurant à chaudes larmes, la tête dans les mains, je lui dis presque malgré moi : « Ah ! pauvre vieux, nous en sommes tous là. »

Nous en sommes tous là. D'où me venait ce mot, puisque l'instant d'avant, j'étais encore incroyant ? De quel travail, de quel lent, obscur et profond travail révélait-il l'action ? A cette minute, je sentis que j'étais chrétien.

Dès lors, le *Bulletin* devint pour Lotte un moyen de propager sa foi toute nouvelle, un moyen aussi de faire connaître et aimer l'œuvre et la pensée de Péguy, et je ne sais rien de plus touchant que cette imitation instinctive de la manière de Péguy qui se révèle dans le style de Lotte, en ses moments d'éloquence :

Non, écrit-il, il ne faut pas faire le malin. Il faut se regarder d'un œil naïf, dans sa vie d'homme, dans sa dure vie d'homme... Il faut se saisir dans l'irréparable des fautes commises ou des espoirs déçus, dans les misères qui nous serrent la gorge, dans la mort qui nous vide les bras. Alors on n'a pas envie de faire le malin. Car la vie ne nous apparaît plus, ne peut plus nous apparaître, que comme une farce sinistre... etc.

C'est du Péguy, et du plus sincère Lotte.

Puis, c'est la guerre. Le 17 septembre, en rejoignant son dépôt, Lotte apprend, par la lecture d'un journal, la mort de Péguy : « Je suis démoli, écrit-il le soir même, que vais-je devenir sans mon Péguy ? » Alors, il part venger la mort de son ami, et quelques semaines après il écrivait à sa femme : « Cet acte de ma part était nécessaire, d'une nécessité que dès le début de la guerre j'avais sentie : quand on s'est battu avec la plume, il faut le moment venu

savoir se battre avec l'épée, sinon on n'est rien qu'un phraseur. »

En dehors de son *Bulletin* dont on trouvera dans ce volume une analyse et de longs extraits, Joseph Lotte nous a laissé ses *Entretiens* avec Péguy. J'en détache une page qui nous montre quelle conscience Péguy avait de son effort et de sa valeur.

Je fais mon *Eve*. Ça aura quinze mille vers. J'écris cinquante vers tous les matins, parfois cent. Eve! quel titre! Ce sera une Iliade. Jésus parle, Eve en sera l'aïeule, il parle à sa grand'mère. Il a une tendresse, un respect! Je vais te dire ça à toi : ce sera plus fort que le *Paradis* de Dante. Riby m'a dit de me méfier. Evidemment je ne connais pas l'italien, mais j'ai bien lu tout de même son *Paradis*. Ça n'est pas ça. Il invente, moi je découvre. Il est bien plus fort dans son *Enfer*. Mais ils sont tous comme cela. Il leur faut le mal et le péché pour faire des choses intéressantes. Moi, je ne travaille pas dans le péché Je suis un pécheur, mais il n'y a pas un péché dans mon œuvre. Ma polémique qu'on dit féroce n'est pas cruelle, elle est généreuse. Il n'y a que Corneille qui ait travaillé comme ça, Corneille est plus fort que moi. Jamais je n'atteindrai *Polyeucte*.

Il faut produire. Il ne faut pas démontrer ni expliquer. Pascal raisonne trop, alors les incroyants lui poussent des colles et se f... de lui. — Moi je crée. Il faut créer; je couvrirai dans le chrétien la même surface que Gœthe dans le païen.

Il parle encore d'un pèlerinage à Chartres : « Tous les ans désormais, c'est décidé. Il faisait une chaleur. J'avais abattu quarante kilomètres. Ce serait beau de mourir sur une route et d'aller au ciel tous d'un coup. »

En lisant ces dernières lignes, on songe à sa mort, le front brisé d'une balle, dans les champs de la Marne, telle que nous l'a dite Victor Boudon dans son livre : **Avec Charles Péguy**. *De la Lorraine à la Marne*. V. Boudon nous montre Péguy, debout, dressé comme un défi à la mitraille, semblant appeler cette mort qu'il glorifiait dans ses vers. Le voilà, « étendu sur la terre chaude et poussiéreuse, parmi les larges feuilles vertes, tache noire et rouge au milieu de tant d'autres,

Couché dessus le sol à la face de Dieu. »

Livre très simple et très émouvant, qui nous laisse du lieutenant Péguy une image si vivante; nous le voyons joyeux de mener une existence « fiévreuse, pleine d'imprévu et de danger », et, aux lourdes heures de fatigue et de découragement, porter le sac de ceux de ses hommes qui n'en peuvent plus. Vraiment ce livre, écrit sans aucune littérature, est d'une réelle beauté : il nous fait vivre dans l'atmosphère de courageuse angoisse qui précéda la Marne :

Ces premiers projectiles, éclatant dans la splendeur d'une belle journée ensoleillée, frappent le lever de rideau de la grande pièce tragique.

C'est l'héroïque Péguy et plusieurs centaines de ses compagnons d'ar-

mes qui, le 5 septembre 1914, à Villeroy, à cette même place, vont marquer de leur corps la borne contre laquelle va buter l'avalanche.

§

Je veux signaler une étude de Mary Burus sur **La langue d'Alphonse Daudet**, qui est un essai de philologie de notre langue actuelle. Par suite du grand développement récent de la linguistique, expose l'auteur, les travaux sur l'ancien et le moyen français abondent. Pour étudier un texte de ces époques, on a presque l'embarras du choix en matière de lexiques, de grammaires et d'œuvres philologiques ; mais pour ce qui concerne la langue du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, on s'en trouve singulièrement dépourvu. Or, ajoute-t-elle, très justement, une langue vivante ne cesse jamais d'évoluer, et « le français moderne ne devrait pas être ainsi une *terra incognita* pour le philologue ». Il faut souhaiter que cette tentative d'étude linguistique du français moderne ne reste pas isolée ; c'est en multipliant ces travaux, en les assemblant, en les comparant, qu'on arrivera enfin, pense Mary Burus, « à jeter de la lumière sur ce sujet obscur qu'est aujourd'hui le français moderne ».

§

L'Almanach des Lettres et des Arts, publié sous la direction littéraire de M. André Mary et sous la direction artistique de M. Raoul Dufy, nous donne des poèmes et des contes de Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys, Fernand Fleuret, Muselli, Apollinaire, André Salmon, des dessins et des bois de Raoul Dufy, Henri Matisse, A. Derain, Luc-Albert Moreau, etc. C'est un essai d'art très moderne qui a été très remarqué.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Pierre-Gauthiez : *Sainte Catherine de Sienne*, 1347-1380. Bloud et Gay. s. p. — Memento.

Avec son ouvrage sur **Sainte Catherine de Sienne** (1347-1380), M. Pierre-Gauthiez me convie à m'arracher un moment à notre horrible époque pour le suivre vers des temps moins accablants. Je le suivrai volontiers. De toute cette littérature de guerre où s'exercent tant de plumes à l'aveugle, — et quelque nécessaire que soit son action de propagande, — l'esprit ne retire rien, sinon, la plupart du temps, le sentiment d'être, un peu plus encore, roulé dans les ténèbres. Je rappelais, aux premières périodes de la guerre, en constatant l'extinction des Lettres, que de très violentes guerres, auparavant, n'avaient point vu cependant la mort de l'art. Chateaubriand écrivait *Les Martyrs* vers 1809, Gœthe *Les Affinités électives* vers 1813. Hélas ! aujourd'hui, j'oserais à peine renouveler ce reproche.

Rien, jamais, ne s'est vu de comparable à l'horreur actuelle. C'est la nuit du monde. Le ve et le xe siècles sont dépassés, car il furent, ces deux vieux siècles apocalyptiques, malgré la virulence de leur esprit d'extermination, beaucoup plus vides de moyens de destruction et de mort que ne l'est le nôtre, notre maudit et exécrable siècle scientifique, qui ne compensait la férocité de son esprit d'usine et d'industrie que par les pitoyables, les vaines, les paresseuses illusions métaphysico-humanitaires d'un ramassis d'abstracteurs de quintessence sociale ! La civilisation industrialiste dépose son bilan. Ces catastrophes sans précédent, cette *réalisation* intensive de tout ce que la nature humaine contient, mêlé à ses aspirations vers le bien, de mauvais, de ruineux, d'implacable, de noir, — voilà ce qui était en puissance dans notre civilisation ; cela, et non le bonheur tant promis, ni même la plus modeste commune mesure de bonté et de bon sens.

Oui, mon cher M. Pierre-Gauthiez, ramenez-moi vers des temps où cette pauvre commune mesure était encore perceptible, fût-ce sous un amas de haines et de déraisons ; ramenez-moi au xive siècle. Qu'on puisse écrire aujourd'hui cela sans paradoxe ! Il fut pourtant assez noir, ce xive siècle, et le tableau des Républiques italiennes, que trace M. Pierre-Gauthiez dans son livre, se compose de quantité de misères patentes, ou bien entrevues, ou raisonnablement supposables. La prospérité marchande de ces pays, à cette époque, une institution dominante, la Papauté, pacifique en son essence, c'étaient là de bonnes choses ; mais ces choses perdaient beaucoup de leur valeur, se trouvaient gâtées de bien des manières. La vie avait ce qu'il fallait pour être douce et large, mais il survenait de fréquents sursauts de haine et de brusques lacunes de misère. Les existences à la Dante et à la Machiavel, — moins le génie, — se voyaient fréquemment : de longs jours passés dans la douceur communale, et puis tout à coup quelque noire vicissitude. L'ouvrage de M. Pierre-Gauthiez s'ouvre sur un tableau qui fait comprendre ces destinées des gens d'Italie, à la fois monotones et abruptes. Furibondes rivalités de ville à ville, de quartier à quartier, de famille à famille ; épées et crocs intestins de la discorde communale ; luttes du bourgeois et du féodal ; et puis, la tyrannie avignonnaise, les Légats du Pape renouvelant le despotisme gibelin ; enfin des pestes, des épidémies, incompréhensibles et paniques ; une odeur de mort se mêlant, dans les rues où brûlent les cierges, à l'odeur des fleurs de Toscane enguirlandant les autels. Abattement, fièvre, menace, gens et choses intraitables. Et pourtant, je l'ai dit sur le témoignage de M. Pierre-Gauthiez, savant historien de l'Italie médiévale, et qui vraiment y est allé *voir*, et pourtant, il y eut toujours une certaine commune mesure de douceur, de bonne volonté, par où ces temps sombres n'ont jamais complètement démenti, — comme aujourd'hui, — l'espoir humain.

Comment cela? Par la Sainteté. Voilà une puissance de l'âme, une efficace spirituelle et en même temps fort pratique, dont jamais aucune métaphysique humanitaire et rationaliste, à La Haye ou à Washington, ne saurait nous offrir le plus lointain équivalent. Tant il y a, entre les deux, une différence d'espèce! Par la Sainteté. Par des êtres extraordinaires tels que cette Catherine de Sienne, à qui M. Pierre-Gauthiez consacre un livre coloré comme une chronique et précis comme un document. Aux jours de vie mauvaise, jours de foi tout de même, ces êtres s'en différencient, de la vie, en tranchant, par le renoncement, certains liens charnels. Mais s'ils s'en différencient, s'ils s'arrachent à la condition commune, c'est, pourquoi est-ce? c'est pour mieux lui porter secours, à la vie, pour mieux les sauver, ces êtres et ces choses de la condition commune. La rare grâce que de tels êtres finissent par conquérir à travers les grandes luttes de l'abstinence, — ces luttes sans beauté immédiate, par moments même laides et dégoûtantes comme un enfantement, un enfantement d'âme, — cette rare grâce est cette essence même de bonne volonté, dont une goutte, — autour de ceux qui en répandent la rosée, — suffit pour effacer les flétrissures les plus âpres de la vie.

Spontanément, les pauvres contemporains de Catherine de Sienne comprirent le rôle de la sainteté en ce qui concernait leurs difficiles affaires. De grands personnages appelèrent la vierge, des gouvernements l'écoutèrent; tout ce qui avait charge d'âmes devint à son tour charge de la meneuse d'âmes principale. Cela se fit d'une façon toute naturelle, bien que non sans difficultés et sans l'éternelle part de négation, de dénigrement et d'insulte. Il y eut simplement exercice et due reconnaissance d'une autorité spirituelle extraordinaire. Parlant des rapports de Catherine avec Pierre d'Estaing, cardinal-légat « envoyé par Grégoire XI pour pacifier Bologne », M. Pierre-Gauthiez remarque : « Il ne faut point chercher, quoi qu'on ait pu dire, dans les deux lettres adressées à ce cardinal, ni presque dans aucune lettre de Catherine » (elles sont nombreuses, on le sait, et l'auteur en donne de fréquents extraits, très précieux pour la connaissance « psychologique » (pardon!) de la Sainte), « des renseignements historiques ou la moindre clarté sur les faits réels. » Faits réels examinés d'ailleurs autant que possible par l'historien; mais c'est simplement « à la suprême charité, que la vierge veut amener et fait appel ». C'est cet esprit de bonne volonté, de douceur, d'intelligence qu'elle fait subsister au travers des violences et des désaccords. Elle pacifie Sienne, éteignant le feu de la vendetta qui dévore les familles principales de la cité et, avec elles, la cité; elle réconcilie la Papauté et Florence brûlant contre elle d'une classique haine dantesque; elle ramène, selon le vœu de l'Italie, d'Avignon Grégoire XI; et quant au Grand Schisme (Urbain VI

et l'antipape Clément VII), quelque opinion qu'un catholique français puisse avoir sur cette question, il suffit de savoir qu'elle y épuisa, en faveur d'Urbain VI, c'est-à-dire de son pays, le reste de ses forces.

Dans son remarquable chapitre final sur le caractère et l'influence de Catherine, M. Pierre-Gauthiez écrit : « En voyant combien elle fut militante, il faut songer que l'action est propre aux Saints d'Italie. ». Natures de feu, ces saints, d'un feu d'autant plus vif, actif et industrieux, qu'il devient, par le renoncement, plus subtil et spiritualisé. Natures de feu. Il y a là-dessus une page prodigieuse dans la vie de Catherine. Un jeune homme condamné à la décapitation, « furieux de jeunesse », a chassé tous les confesseurs. Elle le voit. Touché de la grâce (amoureux ?), le jeune homme meurt en une allégresse surhumaine sous le regard de la vierge (de la femme ?). Mais attendez : son sang jaillit sur elle, et elle n'est point non plus sans éprouver « un parfum de son propre sang », le tout mêlé à l'idée fulgurante du Sang eucharistique. Une physiologie terrible, un mysticisme suraigu sont ici miraculeusement fondus en une spiritualité formidable. Formidable, et qui peut tout. « Je veux ! » dit à ce moment l'extraordinaire vierge. Et, ajoute M. Pierre-Gauthiez, — en des lignes que je tiens à citer pour finir, car elles sont d'une suggestion vive, — et « après le je veux, prononcé sous le jet de sang que versait sur elle un prochain conduit au seuil de l'éternité, Catherine, plongée dans une extase que parvient avec peine à rendre un style (il y a une lettre de Catherine sur la scène) d'inspiration furieuse, haletant, presque frénétique, où l'on retrouve les sursauts d'agonisant et les hoquets du décapité qu'elle a tenu contre elle, — Catherine peut tout oser, tout entreprendre et tout obtenir, dans l'existence militante où elle se voue désormais... »

Scène inouïe ; fulguration d'amour, brûlant comme une étoile au fond d'une sombre époque. Cherchons-les, ces brûlantes étoiles, au ciel non moins noir de la nôtre, où luisent d'un feu terne les astres froids du rationalisme métaphysique.

MEMEMTO. — *Revue Historique.* (Novembre-Décembre 1916). E.-Ch. Babut. L'adoration des empereurs et les origines de la persécution de Dioclétien. (L'auteur lie les deux parts dans son étude, la grande persécution de Dioclétien ayant, selon toute raison, eu pour « lointains préliminaires » le refus d'adoration opposé par des officiers chrétiens.) Ch. Bémont. Les institutions municipales de Bordeaux au moyen âge. La mairie et la jurade (*suite et fin*). Louis Davillé. La surprise de Bar-le-Duc en 1589 (par les troupes de Henri IV). Bulletin historique : Histoire grecque (1911-1914) (*5e article*), par Gustave Glotz. — *Id.* (Janvier-Février 1917). Les protestants français à la veille des guerres civile (*1re partie*). (Travail considérable. L'auteur décrit en premier lieu « le développement extérieur ou territorial » des églises réformées, « au cours des trois années qui précédèrent la première guerre civile »). Louis Halphen. Etudes critiques sur

l'histoire de Charlemagne. I. La composition des Annales royales. (« Les Annales royales ou Annales Laurissenses majores constituent, par leur étendue comme par leur précision, le document fondamental pour quiconque étudie l'histoire de Charlemagne. » Etude de ce texte par M. Halphen). Vander Linden. Les Normands à Louvain (884-892). (Il y a, en note, le texte d'un discours d'Arnulf de Lotharingie contre les Normands, qui rappelle assez ce qui s'est dit contre les Boches.) Bulletin historique : Histoire de France. Révolution, par Rod. Reuss. Dans les deux numéros : Comptes rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution Française. (Septembre-Octobre 1916). Fustel de Coulanges patriote, politique, philosophe, par A. Aulard. (M. Aulard donne des extraits d'écrits de Fustel de Coulanges relatifs à la guerre de 1870, et il dit : « C'est peut-être Fustel de Coulanges qui nous donne le plus remarquable de ces exemples, le plus précieux de ces encouragements », — quand il s'agit de commenter la guerre actuelle par l'histoire. D'ailleurs, M. Aulard découvre des hommages de Fustel à la Révolution, et il se frotte les mains. « On ne s'explique pas, conclut-il, que des conservateurs, nationalistes, royalistes ou néo-royalistes, aient placé cet écrivain parmi les pères de leur doctrine. » Je savais bien que ces pages de M. Aulard, dont la première vue m'avait agréablement surpris, cachaient un but intéressé. Puisque je suis sur cette question, je signale une brochure parue récemment chez Hachette sous ce titre : *Questions contemporaines.* (Hachette, 2 fr.). Ce sont à peu près les mêmes textes que ceux dont parle M. Aulard : « De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans. La politique d'envahissement : Louvois et M. de Bismarck. L'Alsace est-elle allemande ou française ? Réponse à M. Mommsen, professeur à Berlin », etc. Seulement les dits textes sont ici reproduits sans commentaires, et c'est plutôt avantageux pour le lecteur.) Le retour de Drouet, par Mlle Louise-Lévi. La Chevardière et le « Dictionnaire des Jacobins vivans », de Calman (de Metz), par O. Beuve. Les campagnes d'Italie et la première légion polonaise, par A. Mansy. Une lettre de Louvet à Villenave, par Cl. Perroud. — *Id.* (Novembre-Décembre 1916). Deux leçons d'ouverture, 1915, 1916, par A. Aulard. A propos de la mort de Condorcet, par Cl. Perroud. Sur le nom de « Bleus », par F. Uzureau. Les campagnes d'Italie et la première légion polonaise (*suite et fin*), par A. Mansy. Dans les deux numéros : Documents. Notes de lecture. Chronique et Bibliographie.

Revue historique de la Révolution Française et de l'Empire. (Juillet-Septembre 1916). Léon Prugnard : Le procès et la mort du général Mouton-Duvernet. Jean Régné : La Grande Peur en Vivarais (juillet 1789). Jean Donat : Le don patriotique dans la Commune de Lorraine en 1790. F. Uzureau : Deux fédéralistes angevins guillotinés à Paris. R. Valentin du Cheylard : Après le siège de Toulon (*suite*). Paul Meckmann : Félix de Winpffen et le siège de Thionville en 1792 (*suite et fin*). Mélanges et documents. Notes et glanes.

Annales Révolutionnaires. (Juillet-Septembre 1916). Edmond Campagnac : Léon Cladel démocrate et robespierriste. (Mon pauvre Cladel, ça n'a pas empêché la troisième République de te laisser dans la gêne. Aucun des grossiers goujats qui, sortis du barreau, de la presse ou d'ailleurs, al-

lèrent se remplir les poches aux places du pouvoir n'eut l'élémentaire probité de se souvenir du noble solitaire de Sèvres. On se demande quelle rage ont des artistes de soutenir la démocratie ! Démocratie, médiocratie, Prudhomme, Homais et Cie. Est-ce qu'elle n'a pas assez des innombrables arrivistes de tout poil pour brailler son los ? *Noli me tangere*, disait Renan de la démocratie. Oh ! oui !). — *Id.* (Octobre-Décembre). Albert Mathiez : Un faux rapport de Saint-Just. (M. Albert Mathiez, dans une étude documentaire très bien faite, conteste l'authenticité de ce Rapport où Saint-Just aurait fait le procès des neutres et des diplomates français accrédités auprès d'eux. Cette pièce, qu'il déclare fausse, était invoquée par Sybel dans une polémique avec Sorel au sujet de la propagande du Comité de Salut public chez les neutres. M. Mathiez ne semble pas aimer Sorel plus que Sybel Cet homme de talent fut, à son goût, trop officiel ; et je n'ai pas, non plus, de sympathie excessive pour le personnage de Sorel, gros Mandarin prosterné devant le Tartare parlementaire ! Seulement, Sorel a mis au jour, dans la Révolution, le résidu réaliste, le résidu « Force ». Il a montré le droit public du légendaire Comité fondé, en ce qui concernait la politique étrangère,sur « la convoitise et la Force », tout comme celui de l'Ancien Régime. Avoir dit et montré cela, c'est un service que l'histoire philosophique n'oublie pas. C'est ce qui fait qu'à l'époque j'ai parlé élogieusement de l'œuvre d'Albert Sorel). Gustave Rouanet : Les premiers leaders parlementaires en France. Paul Reynouard: Les comédiens pendant la Révolution. Maurice Dommanget : La déchristianisation à Beauvais. L'iconoclastie. Jean-Paul Marat : Portrait de l'Ami du Peuple tracé par lui-même. L. Grasilier et A. Mathiez : Inventaire des papiers de Rousselle d'Epinal (fin). — *Id.* (Janvier-Février 1917). Albert Mathiez : Robespierre et Benjamin Vaughan. (Vaughan, Anglais ami de la Révolution, n'en fut pas moins arrêté. Robespierre s'occupa de l'affaire comme directeur par interim du bureau de police administrative institué par le Comité de Salut Public. On avait fait de Vaughan un agent de Pitt, et il y avait une légende thermidorienne là-dessus, avec contre-coup pour la mémoire de Robespierre. M. Mathiez ne pouvait tolérer cela !) François Vermale : La vente des biens nationaux dans l'Isère en l'an IV. Albert Mathiez : La crise de Varennes dans la correspondance inédite des députés de Besançon à la Constituante. C. Champon : Un jugement motivé sur la Restauration. Etienne Barey : Etat de la France en 1824 (Souvenirs inédits). Pierre d'Hugues. L'an II. Poèmes. *Suite* des études de MM. Gustave Rouanet et Maurice Dommanget. Dans les trois numéros : Mélanges, Glanes, Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Lysis : *Vers la Démocratie nouvelle;* Payot, 3 fr. 50. — Marius Richard : *L'Autre Revanche;* Boivin, 3 fr. 50. — Lévy-Bruhl : *Quelques pages sur Jaurès;* L'Humanité, 1 fr. — Rodolfo Mondolfo : *Le Matérialisme historique d'après Engels ;* Giard et Brière, 12 fr. 50. — Memento.

A l'heure où j'écris ces lignes, un des plus grands événements de l'histoire moderne vient de se produire. La Russie se délivre enfin

de l'autocratie tsariste, et le monde civilisé tout entier communie dans les mêmes idées de liberté et de droit des peuples. Seule au monde, maintenant, la Triple alliance germano-touranienne défend la cause du pouvoir personnel et du droit de la force. Mais pour combien de temps? Si le Kaiser peut compter que son peuple, complice de son crime, ne l'abandonnera pas, il ne peut pas se flatter de l'espoir qu'il échappera au châtiment de ses justiciers. En vérité la France, qui en 1789 a fondé la civilisation moderne, peut contempler avec orgueil le couronnement de son œuvre, et même si sa part d'influence relative dans le monde devait se réduire encore d'âge en âge, elle n'en resterait pas moins la mère deux fois sainte de ce monde qu'elle a racheté du plus pur de son sang.

Mais le triomphe désormais définitif de la liberté et de la démocratie ne doit pas nous faire oublier que tout ce qui est humain est corruptible, qu'il y a une fausse liberté comme une vraie, et une mauvaise démocratie comme une bonne, que trop souvent ce n'est pas celle-ci que nous avons connue, et que c'est **Vers la Démocratie nouvelle**, Lysis a raison, qu'il faut nous acheminer sans retard. Ce Lysis n'est pas un inconnu, ou plutôt n'est pas un nouveau venu pour les lecteurs français; il y a une dizaine d'années, il mena dans diverses revues une campagne *Contre l'oligarchie financière en France* qui fit grand bruit. C'était une attaque très vive et très documentée contre nos grands Etablissements de crédit qui, au lieu de chercher à développer notre prospérité économique nationale, se restreignaient à une œuvre de finance mesquine et fructueuse pour eux seuls; les milliards que les grandes Banques recevaient en dépôt et qu'elles auraient pu diriger vers les entreprises industrielles ou commerciales, elles ne leur conseillaient que des achats de fonds d'Etats étrangers, ou encore des placements en reports, qui alors, par l'intermédiaire des banques suisses ou autres, se trouvaient profiter à l'Allemagne riche en usines mais pauvre en capitaux, et lui procurèrent pendant une vingtaine d'années grâce, à nos disponibilités bancaires, l'aliment nécessaire à ses ambitieuses et dangereuses opérations. Et tout ceci avait vivement ému l'opinion. Un Testis, aussi mystérieux que Lysis, avait pris la défense de la haute Banque, mais Lysis avait répondu de sa meilleure encre (la réponse a été jointe au volume dans l'édition parue trois ou quatre ans avant la guerre) et il avait insisté plus vivement encore dans un autre livre, *Les Capitalistes français contre la France*. Rien n'était donc plus solide et plus combatif que son anticapitalisme, et c'était dans ses livres que nos politiciens socialistes puisaient leurs plus âpres arguments. Or comme ces politiciens vont ouvrir de grands yeux en lisant *Vers la Démocratie nouvelle !* Non pas que Lysis ait abandonné ses anciennes positions, il les a même fortifiées en les précisant. Ce goût de l'épargne française

pour les placements en fonds d'Etats du dehors n'était pas un mal en lui-même, et nous nous sommes trouvés bien, au moment de la guerre, de nous voir créditeurs de pays neutres ou mêmes alliés pour plusieurs milliards (nous avions bien aussi prêté de l'argent à des puissances suspectes comme la Turquie et la Bulgarie, mais enfin erreur n'est pas crime) ; toutefois ce goût avait été excessif, et plus blâmablement encore s'était étendu aux placements industriels étrangers au détriment des nôtres ; quand il s'agissait de construire un port ou un railway aux antipodes, nos grands Etablissements de crédit trouvaient tout de suite dans leur clientèle les millions nécessaires, ils avaient de si excellents et bien commissionnés démarcheurs! mais s'il s'agissait de construire chez nous des bassins, des canaux, des usines, des machines, alors changement à vue, les Banques expliquaient admirablement (voir notamment le rapport de M. Henri Germain au Crédit Lyonnais du 2 avril 1903) que les placements industriels étaient fort aléatoires et que c'était dans l'intérêt bien entendu des actionnaires que les Conseils d'administration s'interdisaient les témérités de ce genre.

Or, c'est tout autre chose pour un pays que d'avoir 1 million par exemple placé en fonds étrangers ou consacré à monter une industrie chez soi ; dans le premier cas, les capitalistes touchent 30 à 40.000 fr. et c'est tout ; dans le second, l'usine, pour peu qu'elle soit bien dirigée, fait pour au moins 1 million d'affaires, ce qui représente 7 à 800.000 fr. de salaires distribués à des ouvriers, lesquels, achetant et consommant davantage, provoquent également d'autres paiements de salaires et ainsi de suite, à l'infini. On voit donc que Lysis n'est pas du tout l'ennemi du capitalisme industriel national, au contraire, et que ce qu'il appelle la démocratie nouvelle consiste avant tout dans l'union des classes substituée à la lutte des classes. Depuis une cinquantaine d'années, nous vivions sur la conception marxiste que le patron s'engraissait de la sueur de l'ouvrier, sans voir (du moins dans le milieu politicien et socialiste, car les économistes, eux, le voyaient et savaient très bien) que les intérêts des patrons et des ouvriers sont parallèles et que la prospérité économique générale résulte non pas d'une répartition plus égale, mais d'une production plus abondante. Novicow avait écrit pourtant sur ce sujet un livre bien aisé à lire et bien facile à comprendre : *Le Problème de la misère* ; mais nos universitaires qui s'étaient intronisés apôtres et pontifes du socialisme dédaignaient tout ce qui ne venait pas de Karl Marx, et tous nos socialistes tant unifiés qu'indépendants, tous nos syndicalistes et anarchistes (car ici Georges Sorel voyait aussi faux que Jaurès) ne juraient que par la lutte des classes, la grève générale, la hausse imposée des salaires et la baisse pire des bénéfices patronaux. Inutile d'ajouter que les Allemands, tout en propageant le marxisme chez les autres,

se gardaient bien de l'appliquer chez eux, et que leur industrie, basée sur l'union des classes et favorisée par la discipline naturelle de la race, arrivait à des résultats merveilleux, non seulement pour les gains des patrons, mais aussi pour les salaires des ouvriers et pour l'enrichissement de tous !

§

Aussi s'agit-il maintenant de prendre **l'Autre Revanche**, comme dit M. Marius Richard, ce qui peut s'entendre aussi bien de la libération de ce joug doctrinal et pédant, auquel nos social-démocrates à nous se soumettaient, que de la reprise de notre prospérité économique trop longtemps comprimée et exploitée par l'Allemagne. L'état d'infériorité relative dans lequel nous nous trouvions par rapport à nos ennemis n'a pas d'excuses valables ; notre sol est plus fertile que le leur, notre sous-sol est moins riche en houille, mais plus abondant en minerais de fer ; nous avons en plus qu'eux des sources de force hydraulique considérables et qui, elles, ne s'épuiseront pas comme les couches carbonifères ; même en tenant compte de nos fleuves moins navigables et de notre population moins croissante, nous devrions être dans un état économique plus florissant. S'il n'en est pas ainsi, cela ne tient pas seulement à la timidité de nos capitaux, cela tient encore et surtout à la déviation politicienne de notre esprit national. M. Marius Richard n'est suspect d'aucune hostilité à l'égard de nos institutions, au contraire, et pourtant il écrit les lignes suivantes : « Jamais dans aucun pays, la politique ne s'est traduite par un semblable mépris des besoins de la collectivité ou par un sabotage aussi systématique de l'intérêt général. » Ceci vise à la fois les socialistes ne voyant que la lutte des classes, et les simples arrondissementiers ne se préoccupant que de leur réélection. A deux reprises, les plans de réfection de notre outillage économique, plan Freycinet, il y a 35 ans, et plan Baudin, il y a 15 ans, se sont heurtés à l'étroitesse d'esprit malveillante de nos représentants ; le plan Baudin a été ramené de 650 millions, chiffre déjà faible à moins de 300, et les travaux entrepris ont été exécutés dans des conditions de lenteur et d'insouciance vraiment déplorables. Alors que Francfort, par exemple, avait fait son port fluvial en 4 ans (mars 1908-mai 1911), Le Havre a mis 30 ans à ne faire que la moitié de ce qui serait indispensable. Et ce qui est dit des ports et des canaux pourrait être dit des mines et des turbines ; depuis dix ans aucune concession de mine n'a été accordée sous prétexte que la loi de 1810 était trop favorable aux capitalistes (qu'on la change alors, cette loi ! mais qu'on exploite les mines, et qu'on les exploite même en attendant qu'on la change !), et comme la houille blanche donne à notre industrie un million de chevaux-vapeur, c'est-à-dire plus que toutes nos machines à vapeur ne donnaient il y a vingt ans, nos

politiciens ne rêvent que d'arrêter tout sous prétexte de réglementation. A ces obstacles politiciens et financiers, ajoutez les objections savantes du Conseil supérieur des Ponts et chaussées qui est systématiquement opposé aux canaux et même aux ports modernes à estacades et à appontements (il lui faut des digues bâties pour l'éternité) et on comprendra le marasme de notre situation. Or, le développement de toutes nos forces productrices est pour nous une question de vie ou de mort; il s'agit, pour pouvoir supporter sans en être écrasé nos prochains budgets de 10 à 12 milliards, d'avoir un ensemble de salaires et de bénéfices de 40 à 50 milliards, au lieu de 30 à 35 au plus comme à la veille de la guerre, et cette progression n'est possible que si nous nous décidons franchement à l'œuvre de transformation économique, après avoir mis dans le même sac, à destination du Bosphore, les capitalistes en reports, les socialistes, les arrondissementiers et les ingénieurs des ponts et chaussées!

§

M. Marius Richard raconte, en terminant son livre, que quelques jours avant la guerre, il exposait à Jaurès ce qu'on pouvait faire de décisif dans cet ordre d'idées et que le grand tribun s'enthousiasmait à ces perspectives. Ceci avive le regret de sa disparition, mais il faut bien reconnaître que tant qu'il avait vécu et parlé, il avait agi directement en sens contraire. Et pourtant Jaurès était un homme cordial et jovial. Le portrait que trace de lui M. Lévy-Bruhl dans son opuscule : **Quelques pages sur Jean Jaurès**, le montre sympathique, et la lecture que je viens de faire héroïquement de cet énorme fatras qu'est l'*Armée nouvelle*, ne laisse pas de lui une mauvaise impression ; la partie de phraséologie et de politicianisme laissée de côté, il reste beaucoup à prendre dans cette réorganisation de nos forces militaires. Le malheur est que les auditeurs de ces sortes de tribuns ne retiennent que la partie politicienne et phraséologue. Jaurès a été un homme d'influence funeste, et nous ne pouvons même pas, nous autres littérateurs, lui pardonner ses extravagances ou outrecuidances économiques au souvenir d'une certaine beauté de forme, car cette beauté, sensible paraît-il quand on l'entendait parler, disparaît quand on le lit. M. Lévy-Bruhl cite de lui quelques phrases qu'il a dû choisir parmi les plus brillantes de ses discours; elles n'ont vraiment rien qui doive faire « hennir » les lecteurs de cette Revue : « Je me permettrai de dire à M. le Ministre des Finances que la conversion est comme la Galatée de son budget ; elle apparaît, elle se dérobe, mais on l'entrevoit toujours derrière les saules pleureurs du déficit. » Et encore : « Pensez-vous que le veau d'or se jettera de lui-même dans une fournaise de charité et qu'il s'éparpillera ensuite aux mains des pauvres en une éblouissante monnaie ? » Et encore : « Les gentilshommes de la Loire n'étaient pas comme les autres hobereaux, des mouches

condamnées à danser éternellement dans un rayon de soleil royal. » Tout cela faisait peut-être illusion dans le torrent de l'improvisation sonore, mais il faut autre chose pour passer à la postérité des grands écrivains, même des simples « chasseurs d'images ».

§

Ayant commencé cette chronique par le marxisme, je la termine de même avec la savante étude de M. Rodolfo Mondolfo sur **le Matérialisme historique d'après Frédéric Engels**, traduit de l'italien par M. Jankelevitch. Un autre Italien, M. Labriola, avait déjà donné un travail remarquable sur *la Conception matérialiste de l'histoire*. L'ouvrage de M. Mondolfo est plus spécial, et intéressera ceux qui maigrissent d'anxieuse curiosité à savoir ce que Marx doit à Engels ou Engels à Marx. J'ose, hélas, penser que tout cela n'a aucune importance, et que ce qu'il y a de plus amusant, c'est de voir les efforts acharnés que font tous ces Allemands à se rattacher à Hegel, à Feuerbach, à Kant, comme s'ils ne devaient rien à personne d'étranger, alors que leur socialisme est une simple transposition des théories anglaises de Smith, Malthus et Ricardo, éclairées et échauffées par les éloquentes divagations de nos socialistes à nous. Là comme partout l'apport inventif du génie allemand est à peu près nul.

MEMENTO. — Puisque j'ai parlé de la reconstitution de la France après la guerre, je cite les divers Rapports ou Conférences de la *Ligue française* (237, boulevard Saint-Germain), qui sont tous à lire : *La réforme de l'Enseignement*, par Maurice Croiset, *la Lutte contre la dépopulation*, par Emile Picard, *la Guerre économique de demain*, par André Lebon, *la Responsabilité du peuple allemand*, par Helmer, *l'Alsace-Lorraine*, par Emile Hinzelin, d'autres tracts contre l'alcoolisme, la propagation des maladies vénériennes, etc. L'œuvre de la *Ligue française* est très sérieuse, très louable et très importante, le nombre des membres étant déjà de près de 20.000; ses présidents d'honneur sont M. Ernest Lavisse et le général Pau; comme le dit le programme, « tous ceux qui veulent une France plus saine, plus vive et plus belle » devraient en faire partie. — Jean Lagardère: *France demain* ! (Téqui, 3 fr.) Ce livre dédié « aux ouvriers et ouvrières de reconstitution d'après guerre » plaira à tous ceux qui partagent les idées religieuses de l'auteur; mais les autres feront un peu la grimace ! — Charles Maillard : *Le Socialisme et la Reconstitution intégrale de la France*; (Attinger, 1 fr.) Autre son de cloche. L'ouvrage, ici, est dédié « aux Poilus de la Grande Guerre » ; aussi demande-t-il la reprise de toute la rive gauche du Rhin, en se couvrant de l'autorité de tous les géants de 1793. — Anonyme : *La Représentation nationale au lendemain de la paix* (Bloud, 0.60). Ces « méditations d'un combattant » rêvent de remplacer le Parlement unique d'aujourd'hui par cinq chambres, une d'agriculture, une d'industrie, une de finances, etc. L'idée serait meilleure s'il s'agissait d'adjoindre au lieu de substituer. — Emile Chantriot : *L'Administration des Départements envahis en 1870-1871* (Berger-Levrault, 1 fr. 25). Le livre très

documenté contient de précieux renseignements, notamment le calcul, d'après le ministre Mathieu Bodet, de ce que nous coûta la guerre d'il y a 45 ans; le total s'élève à 12.666 millions, dont un peu plus de 8 milliards de dépenses de guerre, ce qui, défalcation faite de l'indemnité payée à l'Allemagne, laisse le prix des obus et munitions à 3 milliards. Franchement, par rapport à aujourd'hui, c'est pour rien !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

La pacification de la Côte d'Ivoire (1908-1915). Méthodes et Résultats, par G. Angoulvant (Paris, Emile Larose 1917). — Il n'existe point, je crois, en matière coloniale, de conception plus éloignée du *Fait*, partant, de conception plus fausse et plus dangereuse que celle mise à la mode jadis à propos du Maroc et baptisée par un publiciste ingénieux « la pénétration pacifique ». Voici un pays neuf, réputé *res nullius*. Constatons, en passant, que des pays de ce genre il n'en reste plus beaucoup, à cette heure, à la surface du globe, et que voilà peut-être bien une des causes de la guerre. Voici un pays neuf : le colon s'y installe. Les populations autochtones sont de l'espèce dite primitive et légèrement retardataires. Il s'agit de les civiliser, de les amener à un mieux-vivre matériel et à un mieux-être moral certains. C'est là, en somme, tout l'objet de la colonisation, phénomène à double expansion, tendant, d'une part, à procurer au peuple colonisateur un supplément de richesses et, d'autre part, à mettre le peuple colonisé en état de produire ces richesses et d'en tirer le meilleur parti avec tous les profits et tous les gains de droit. L'amélioration morale, en effet, suivra naturellement l'amélioration matérielle. Elle est une conséquence et non une cause. Chaque fois qu'on a voulu qu'elle précédât celle-ci, les résultats ont été désastreux, témoin la vaste entreprise de christianisation *a priori* follement poursuivie en Amérique par les Espagnols. Le colon, donc, s'installe et, le plus souvent, cette installation ne s'opère point sans provoquer des récriminations parfois fort justifiées, les occupants naturels du lieu ne comprenant pas toujours, *de plano*, les avantages et les bienfaits que leur apporte le nouveau-venu. Ces récriminations s'accompagnent de voies de fait, de violences. Le nouveau-venu s'étonne et, de bonne foi, souffre de voir si mal comprises ses intentions de « pénétration pacifique ». C'en est fait : une fois de plus, le malentendu est né du fait d'une mauvaise vue, d'une vue idéologique des choses, du fait qu'on a confondu *pénétration pacifique* et *pacification*. Ce malentendu s'est produit à l'origine de la plupart des conquêtes coloniales. Il est fâcheux, car, lorsqu'il se prolonge, il est de nature à compromettre les plus nobles efforts et à retarder indéfiniment les progrès qui découlent néces-

sairement de toute entreprise d'expansion bien menée et bien comprise avec une conscience exacte et intelligente des réalités. M. Gabriel Angoulvant, fonctionnaire de la plus haute valeur, homme d'action énergique, et, ce qui ne gâte rien, écrivain excellent qui sait réfléchir et penser, vient de mettre vigoureusement en lumière les inconvénients de la pénétration pacifique dans son ouvrage intitulé *La pacification de la Côte d'Ivoire (1908-1915). Méthodes et Résultats.*

Dans mon livre, écrit-il, je n'ai eu d'autre ambition que de retracer, pour tous ceux qui y ont pris une part active, la grande tâche à laquelle, huit ans durant, nous nous sommes donné tout entier ; de mettre en relief les principes dont je me suis inspiré, les méthodes devenues classiques que j'ai simplement adaptées à la Côte d'Ivoire et appliquées inflexiblement ; de réfuter les sophismes et, notamment, celui de la « Conquête pacifique » par lesquels on a, trop souvent, égaré les esprits et compromis les intérêts de la France coloniale.

A la Côte d'Ivoire, comme dans la plupart des établissements coloniaux, l'annexion avait précédé la prise de possession. La nécessité d'un gouvernement militaire opérant la pacification désirable avait été méconnue. Les effectifs demandés avait été insuffisants. Il n'y avait pas eu de plan d'occupation méthodique, pas d'ordre dans les opérations militaires entreprises, et, enfin, chose plus grave, pas de désarmement progressif et sans exception des indigènes. Ceux-ci, après les répressions partielles subies, laissés en possession de leurs armes, dès qu'ils avaient pris du repos, réparé leurs pertes et s'étaient réapprovisionnés de poudre, oubliaient vite la leçon reçue et que, d'ailleurs, ils contestaient. C'était alors la révolte et l'insurrection à l'état endémique, c'était, pour tout dire en un mot, la consécration logique du système de la pénétration pacifique. Celle-ci, en effet, est admirable *en théorie* ; elle répond en son principe à notre idéal de peuple-apôtre respectueux du droit d'autrui, désireux de répandre la civilisation par le seul prestige de celle-ci, soucieux de convaincre, ennemi de la force.

Il n'est pas un Français, remarque M. Angoulvant, qui ne lui accorde sa préférence. Elle suffirait à faire admettre la colonisation par ceux mêmes qui en sont les adversaires, parce qu'elle dispense cette dernière d'être oppressive pour ne lui laisser que son caractère éducateur, que sa fin éducatrice et économique.

Mais si la théorie est parfaite, peut-elle *dans les faits* s'appliquer rigoureusement ? M. Angoulvant le nie en ce qui touche la Côte d'Ivoire.

En dehors, dit-il, des utopistes sincères ou professionnels, de ceux qui n'ont pas la charge des initiatives à prendre et le poids des responsabilités, il n'est pas un colonial pratiquant qui, s'il est sincère, ne soit prêt à re-

connaître l'impossibilité absolue de faire accepter bénévolement et complaisamment notre autorité, notre tutelle et leur charge à des indigènes sauvages, libres jusqu'alors dans la barbarie, bien armés et amoureux de la guerre comme d'un sport recherché.

Qu'est-ce, en réalité, qu'*administrer* ?

Qu'on traduise ce mot : en fin de compte, dans tous les pays du monde, en Europe, comme en Afrique, administrer, c'est, en vue des buts à atteindre dans l'intérêt supérieur de la civilisation, imposer des règlements, limiter les libertés particulières au profit des libertés de tous, percevoir des taxes. Que l'on trouve sur notre terre une contrée, si petite soit-elle, où l'administration soit aimée, sauf par ceux qui en vivent, où les entraves qu'elle fait naître forcément soient acceptées d'un cœur joyeux, où le contribuable vienne spontanément, empressé, satisfait et reconnaissant, verser sa quote-part. Cette contrée n'existe pas. Et l'on voudrait que l'administration fût accueillie sans heurts et sans révoltes par des sauvages qui n'ont jamais connu que les lois du bon plaisir, de l'instinct et de la force ! Le prétendre, c'est soutenir un paradoxe. Il est vrai que cette sorte de proposition a un cours de faveur dans l'opinion française et qu'il suffit, pour plaire généralement à cette dernière, d'émettre une idée en apparence généreuse et humanitaire, fût-elle d'une application impossible. Or, la méthode de pénétration pacifique répond-elle vraiment à une idée de cette nature ? Est-il généreux, est-il humanitaire d'employer une telle méthode quand on sait qu'elle entraîne, dans un pays déterminé, des pertes considérables et constantes, qu'elle ne fait pas progresser d'un pas la civilisation ? Peut-on admettre qu'on perpétue en réalité l'état de guerre sous le couvert trompeur de la persuasion et du pacifisme, qu'on soit obligé, pour se défendre, d'envisager toujours, comme une nécessité inévitable et prochaine, la mort de centaines d'indigènes tués dans des engagements dont on se garde bien de parler ? Et ne faut-il pas plutôt voir dans cette idée, dans cette méthode, les fruits de pure spéculation de l'esprit qui répondent à un désir élevé sans doute, mais favorisent l'inaction si chère à la majorité des natures humaines ? Pour conclure, ne peut-on pas qualifier, dès lors, d'improductive et trompeuse la méthode de pénétration pacifique.

M. Angoulvant admet cependant qu'un administrateur possédant un tempérament d'apôtre puisse momentanément séduire ses sauvages administrés. Mais ceci est exceptionnel, ne durera qu'un temps et, cet administrateur-phénix parti, la rébellion renaîtra.

La *pénétration dite commerciale*, prônée jadis par M. de Bismarck qui, pour une fois, versa dans l'idéalisme, n'est pas meilleure. L'action d'un grand peuple ne peut se limiter à l'établissement de comptoirs commerciaux, et Paul Leroy-Beaulieu, dès 1885, pouvait constater justement que « l'idée que l'on peut, en quelque sorte, « civiliser l'Afrique, ou, tout au moins, en développer les richesses « naturelles sans prendre toute la direction économique et politique « dee peuplades africaines est une idée frivole. »

Pénétrations pacifique et commerciale ainsi écartées, M. Angoulvant arrive à cette conclusion :

Il ne reste plus guère de choix, aujourd'hui, parmi les méthodes à appliquer en vue de la pénétration, de la pacification et de la colonisation des pays noirs. Il faut prendre un parti ou renoncer à la possession de colonies..... Du moment que la colonisation s'impose aux grandes puissances, celles-ci sont tenues d'en subir elles-mêmes les lois, au premier rang desquelles se placent l'obligation de faire disparaître les excès et, conséquemment, la nécessité de disposer du pouvoir convenable. Mais celui-ci ne saurait s'acquérir par les seuls procédés de persuasion qui ne convainquent nullement les indigènes et leur laissent seulement l'impression de notre faiblesse, d'une faiblesse dont ils sont si vite résolus à faire bon marché. L'exemple de la Côte d'Ivoire permet d'affirmer, en se basant sur les seuls faits, sans crainte d'être démenti sinon par des déclarations de principes, séduisantes peut-être mais oiseuses, que les méthodes purement pacifiques sont plus meurtrières, plus dangereuses, moins dignes de nous dans leurs résultats qu'une méthode de pénétration active et ferme. Celle-ci, en effet, loin de perpétuer un état de choses aussi fâcheux que celui dont la Côte d'Ivoire fut quinze ans le théâtre, entreprend au plus tôt la lutte, dans tous les cas inévitable, de la civilisation contre la barbarie ; elle réduit du même coup au minimum l'emploi de la force, à la condition expresse qu'elle soit appliquée selon des principes humains et des directives consciencieuses. Le président Roosevelt n'exprimait pas une autre idée lorsque, pendant son séjour en Angleterre, il prononça le discours fameux resté présent à toutes les mémoires : « Le rôle de colonisateur, disait-il en substance, impose comme premier devoir de se mettre en mesure de civiliser ; or, la mentalité de certains peuples constituerait toujours un obstacle invincible si la force n'était prête à répondre à leurs propres violences de barbares irréductibles. Le choix du but se substitue dès lors au choix des moyens, étant entendu que ceux-ci ne sauraient jamais, sous aucun prétexte, outrepasser les droits que crée la défense ni les règles que trace la civilisation elle-même. »

Et M. Angoulvant rappelle encore ce que fut l'histoire de notre établissement en Afrique :

Il suffit, dit-il, de se souvenir que les pages les plus glorieuses de l'armée coloniale tiennent dans cette histoire pour accepter comme une vérité essentielle l'affirmation qu'un peuple noir n'accepte pas définitivement notre autorité et ses conséquences avant d'avoir pris conscience de notre force. Celle-ci seule impose le respect à des individus qui l'ont prise de tout temps pour base unique de leur droit ; bien plus, elle entraîne leur sympathie et leur admiration.

J'ai lu avec une grande joie et parfois avec une réelle émotion l'ouvrage de M. Angoulvant et c'est avec complaisance que j'en ai cité de longs extraits. C'est qu'en effet ce livre m'a apporté ce qu'il pouvait donner de meilleur à un publiciste qui se veut consciencieux : la confirmation expérimentale d'une théorie chère. Lorsqu'il y a

quelque dix ans, je publiai mon *Essai sur la colonisation*, je n'en tirai d'autre satisfaction que celle d'avoir tenté une explication psychologique et humaine du phénomène colonisation.

Puis, le temps passa et, plusieurs fois, je puis bien l'avouer, au choc imprévu de faits nouveaux ou de contradictions frappantes, il m'advint de douter des qualités de *réalité* que pouvait posséder mon ouvrage. Qui, parmi les écrivains, n'a connu cette angoisse qui consiste à s'interroger, plusieurs années plus tard, sur la *vérité* de l'œuvre réalisée et sur son accord plus ou moins harmonieux avec la vie? La lecture du livre de M. Angoulvant dissipe mes doutes. Dans mon élaboration théorique j'avais pu me tromper, ne pas voir *objectivement*. Je redoute moins l'épreuve des faits depuis qu'un homme d'action, un homme qui a manié la matière vivante est venu m'apporter le témoignage de son expérience, expérience consacrée par sept années de direction en pays noir et par les résultats obtenus, savoir, la pacification en 1915 d'un pays qui, en 1908, était en pleine rébellion. L'autorité de mon Essai pouvait être et demeure médiocre. Ce n'est qu'un livre et un livre, à notre époque, pèse peu ! Il n'en est point de même de l'œuvre réalisée à la Côte d'Ivoire qui, elle, frappe tous les yeux et constitue une démonstration convaincante. Voilà qui me console un peu d'avoir eu pour unique et premier souscripteur de mon Essai, M. Dernburg, ministre des colonies allemand !

Au reste, qu'on ne m'accuse point de fatuité et de triomphe immodeste. Quelle que soit la valeur de confirmation qu'apporte l'œuvre vécue de M. Angoulvant à certaines des idées que j'ai défendues, je ne m'exagère nullement la valeur de ces idées. En 1898, le général Galliéni écrivait : « Rien n'est plus nuisible, en matière coloniale, « que des formules toutes faites, des principes importés, qui, puisés « le plus souvent dans nos idées d'Europe, ne conviennent ni aux « milieux, ni aux situations, ni aux moments auxquels on veut les « adopter. » Ceci pourrait être encore généralisé. On peut prétendre qu'en matière coloniale comme en toute autre, d'ailleurs, les théories *a priori* et absolues n'ont *en soi* qu'un intérêt de construction intellectuelle, de logique architecturale et que ce qui seul importe c'est la mesure dans laquelle elles s'adaptent à la vie. Envisagées de ce point de vue pratique, les théories, pour fortes ou séduisantes qu'elles soient, perdent singulièrement de leur caractère idéal et il en est bien peu qui résistent à l'emprise de l'objet. Un humanitaire, convaincu ou professionnel, placé à la tête d'une colonie peut se révéler tyran insupportable et autoritaire détestable. Par contre, MM. de Bonald et Joseph de Maistre eussent peut-être administré à leurs sujets indigènes, si le Roi les eût nommés gouverneurs, une justice tendre et paternelle. Dès qu'il s'agit de manier et de conduire

des hommes, les principes, les théories ne comptent plus. Le caractère seul importe.

Napoléon Ier ne se trompait pas lorsqu'il proclamait son mépris pour les *idéologues*, pour les gens à système. Théories et systèmes, lorsqu'il faut agir, sont des lunettes gênantes pour l'esprit et faussent sa construction du monde extérieur. Ce qui fait la valeur de l'ouvrage de M. Angoulvant, c'est qu'il l'a vécu, c'est qu'il l'a mis en action avant de l'écrire, c'est que son livre est un peu une « chanson de geste ».

J'ajouterai, — ce qui n'est pas sans importance, — que ce livre constitue un acte de courage en même temps qu'un acte de conscience, et fait, par suite, le plus grand honneur à son auteur. En notre époque, en effet, qui, malgré les cruelles leçons de la guerre, demeure infectée d'humanitarisme, il a fallu à un fonctionnaire, pour haut placé qu'il fût, un véritable héroïsme et une forte conscience de son devoir pour oser agir, d'abord, et ensuite exposer les principes exposés dans *la pacification de la Côte d'Ivoire*. Ces principes, en effet, ne sont par ceux auxquels vont, en général, les préférences officielles. Lisez ce qu'écrivait le 26 novembre 1908 le gouverneur Angoulvant aux administrateurs placés sous ses ordres :

Nous ne sommes pas aimés. — Il faudra modifier complètement la mentalité noire pour nous faire comprendre. — Plus d'hésitation sur la politique à suivre! — Nous ne devons pas faire preuve de sensiblerie sans résultat. — La politique indigène doit être bienveillante, mais très ferme : il est dangereux de témoigner de la faiblesse. — Il est à désirer que l'emploi de la force soit évité, mais, si celle-ci nous est opposée, nous ne devons pas craindre d'y recourir à notre tour. Notre autorité doit être inébranlable.

Le succès, heureusement, est venu couronner l'œuvre de M. Angoulvant. Après trente et un mois de guerre, la Côte d'Ivoire demeure pacifiée, et cependant, une partie des troupes a été retirée, près de la moitié du personnel européen a été mobilisée, l'impôt a été augmenté et plus de [*censuré*] tirailleurs ont été recrutés, lesquels se sont battus ou se battront demain sur notre front. C'est là une admirable conclusion pour un très beau livre !

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Emile Boirac : *L'Avenir des Sciences psychiques*, Alcan, 5 fr. — A. de Noircarme : *Quatrième dimension*, L'Art Indépendant, 3 fr. 50. — Gaston Revel : *De l'Intellectualisme... et au delà*, L'Art Indépendant, 1 fr. 25. — A. Micha : *Le Temple de la Vérité* ou *La Franc-Maçonnerie dans sa véritable doctrine*, Idem., 3 fr. 50. — A. Demar-Latour : *Nostradamus et les Evénements de 1914-1916*, Les Editions pratiques et documentaires, 1 fr. 25. — Memento.

M. Emile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, vient de faire paraître un ouvrage remarquable sur **L'Avenir des Sciences**

psychiques. Il y a longtemps que M. Boirac s'occupe de ces questions. Il avait déjà publié sur ce même sujet un autre important ouvrage : *La Psychologie inconnue*, qui a obtenu un prix de l'Académie des Sciences. M. Boirac avait, en outre, présidé en 1913, la semaine après Pâques, un *Congrès de Psychologie expérimentale* ou plutôt, pour être plus exact, de *Sciences psychiques*.

Dans *L'Avenir des Sciences psychiques*, M. Boirac expose d'abord les résultats acquis dans les sciences psychiques et indique ce qui reste à faire et comment on peut y parvenir. Il y parle par suite de la méthode et spécialement de l'observation, de l'expérimentation et de l'hypothèse en ces sciences. Sur ces divers points, il émet des idées fort justes et d'excellents conseils, dont feraient bien de tenir compte les hypnotiseurs, les magnétiseurs et les spirites.

Par contre, je n'approuve pas entièrement sa tentative de vouloir changer à peu près tout le vocabulaire spécial aux sciences psychiques. Nous sommes tellement habitués aux vocables usuels, qu'il est très difficile de les remplacer. Du reste, des savants comme Charles Richet, Flournoy, ou des magistrats, d'une haute culture, comme Joseph Maxwell, les emploient couramment.

Je reconnais volontiers que les critiques qu'il fait contre les mots et expressions actuellement en usage sont justes. Ainsi les expressions *hypnotisme*, *magnétisme animal, spiritisme* impliquent toutes trois une théorie *a priori*. Elles préjugent ce que sont les faits que chacune d'elles désigne : ce qui, bien entendu, ne devrait pas être.

Mais si on voulait remplacer tous les mots impropres ou inadéquats employés même dans les sciences les plus avancées, il faudrait y consacrer beaucoup de temps et cela, au demeurant, ne servirait pas à grand'chose. Ainsi le mot *géométrie*, par exemple, préjuge aussi une théorie et signifie proprement mesure de la terre. Cette définition peut convenir parfaitement aux arpenteurs et aux mesureurs d'arcs de méridiens, mais non aux véritables géomètres. Car la géométrie a essentiellement pour objet la mesure de l'étendue et de ses parties; autrement dit de l'espace et de ses propriétés.

On pourrait faire de semblables remarques au sujet de la physique. D'après l'étymologie, ce mot signifie *nature* (du grec *phusis*). Si la physique avait pour objet l'étude de toute la nature, elle engloberait toutes les autres sciences, à l'exception seulement des mathématiques. Et encore on pourrait trouver un biais pour les y comprendre.

M. Boirac a très bien analysé les diverses branches des sciences psychiques. Il y distingue trois ordres de faits : 1° les phénomènes *hypnoïdes* (hypnotisme, suggestion, dédoublement de la personnalité, etc.); 2° les phénomènes *magnétoïdes* (magnétisme animal, mesmérisme, extériorisation de la sensibilité, psychométrie, télépa-

thie, clairvoyance, hyloscopie, etc.) ; 3° les phénomènes *spiritoïdes* (médiumnisme et spiritisme).

Je n'entrerai pas dans le détail de ces divers faits et je ne suivrai pas non plus M. Boirac dans tous les développements de son sujet : cela m'entraînerait trop loin. Je dirai seulement qu'il les a bien présentés et dans leur ordre naturel, en commençant par les plus connus et les plus facilement observables et en finissant par les plus obscurs et les plus difficiles à pénétrer. Dans une discussion très serrée, il a fait le procès des théories de l'Ecole de Nancy (Bernheim et Liébeault) et de l'Ecole de la Salpêtrière (Charcot), qui s'opposent par certains points. Ce qu'il dit sur la suggestion notamment est on ne peut plus juste.

M. Boirac distingue les hypothèses en *inductives* et en *analogiques*. « Au point de vue de la stricte logique, dit-il, on doit évidemment préférer les hypothèses inductives aux hypothèses par analogie. Il n'est permis, dirait volontiers un logicien, de recourir à ces dernières que lorsqu'il est absolument impossible de faire cadrer les faits avec les premières, et sans doute l'expérimentateur aurait tort de ne pas tenir compte de cette indication du logicien ; mais au point de vue de la méthode expérimentale, qui est forcément le sien, la *fécondité* des hypothèses est une qualité autrement précieuse que leur *vraisemblance*. La *découverte* de nouveaux faits et de nouveaux rapports importe en effet à ses yeux infiniment plus que l'*explication* des faits et des rapports déjà connus. Or il n'est pas douteux que les hypothèses analogiques, qui permettent d'ouvrir de nouveaux chapitres dans le livre de la nature, sont à ce point de vue — et toutes choses égales d'ailleurs — plus favorables à l'élargissement de la science que les hypothèses inductives, qui permettent simplement d'ajouter de nouveaux alinéas, de nouveaux « item » aux chapitres déjà ouverts » (pp. 75-76).

Il est bon d'ajouter à ce propos, que, dans leur première phase, les sciences sont constituées par des *analogies*. On voudra bien remarquer que la science des primitifs, qui est proprement de la sorcellerie ou de la magie, est à peu près exclusivement *analogique*. C'est, en effet, ce qui ressort de certains documents ethnographiques ou du folklore.

Je crois avoir été le premier à noter ce fait remarquable. J'en ai parlé dans le n° de juin 1913 du *Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental*. Je prierai le lecteur que cela intéresse de s'y reporter.

Le raisonnement par *analogie* est le moyen principal que l'homme emploie pour constituer ses premiers éléments du savoir ou la science à son premier degré. D'ailleurs encore actuellement, les sciences occultes sont presque exclusivement basées sur des *analo-*

gies. La physique était analogique au moyen âge. Les sciences naturelles, surtout la paléontologie, sont aussi édifiées, en grande partie, avec des données constituées par des *analogies de formes et de fonctions*.

Malheureusement, le raisonnement par analogie, employé à peu près exclusivement, est dangereux, car il ne peut conduire qu'à des *hypothèses*. Or, en science, il faut aller jusqu'à la *certitude*.

Pour conclure, je dirai que *L'Avenir des Sciences psychiques* est à lire. M. Boirac y a mis au point les problèmes nombreux que font surgir toutes ces sciences, dont la plupart sont encore entièrement à constituer.

§

Nous habitons un monde à trois dimensions. Les êtres et les choses que nous y voyons en ont tous trois, et nous ne pouvons pas concevoir qu'il puisse exister d'autres corps qui en aient davantage. Cela tient, ainsi que le fait remarquer M. A. de Noircarme, dans son curieux ouvrage sur la **Quatrième dimension**, à ce que « nous ne pensons que par l'intermédiaire de notre cerveau qui, étant de matière physique, est lui-même à trois dimensions et, par conséquent, ne peut se représenter autre chose que des corps à trois dimensions ».

L'auteur s'est proposé d'exposer clairement la question des *dimensions*, « de la dégager surtout des voiles d'occultisme et de mystère qui semblent l'entourer au premier abord et qui ont actuellement pour effet immédiat d'éloigner les esprits scientifiques. J'ai donc fait, dit-il, mon possible pour montrer que l'existence de ces dimensions inconnues est logique et que, à défaut de vue directe, il est possible d'arriver à les déterminer mathématiquement, elles et leurs propriétés ».

La 4e dimension, assure M. de Noircarme, est « perpendiculaire sur chacune de nos trois dimensions » ; elle l'est aussi « par suite sur toutes les directions possibles de notre monde physique ». Par ses propriétés, « elle sort de notre monde et n'a rien de commun avec lui ». Elle s'élève dans une direction inconnue, et si cette direction est inimaginable pour nous, cela ne prouve pas qu'elle ne puisse exister. Par le fait qu'un corps possède, en plus de nos trois dimension, cette 4e dimension, il fait partie d'un monde tout à fait différent du nôtre, bien que l'interpénétrant, et imperceptible pour nous (c'est-à-dire qu'il échappe à nos cinq sens).

Ce monde interpénètre notre monde physique, puisque ce sont 3 des 4 dimensions de cet autre monde qui constituent le monde physique. Le monde physique fait partie intégrante du monde supérieur ; il n'en est en réalité qu'une limitation.

L'auteur est parvenu à déterminer le solide le plus simple à quatre dimensions, celui qui correspond au cube et qui doit avoir pour mesure a^4. Il l'appelle le *bicarré*. Il est limité par 8 cubes, 24 faces, 32 arêtes et 16 sommets.

Les manifestations d'un même être dans les mondes à 3, 4, 5, etc., dimensions coexistent... La disparition d'un corps (sa mort) n'affecte en rien la matière du corps supérieur. Le corps physique mourant, le corps à 4 dimensions n'est diminué ni changé en rien.

La création commence par le haut et procède de haut en bas.

L'être qui serait capable de voir le monde à 4 dimensions verrait celui à trois dimensions, « mais inclus, non séparément ».

En réalité, nous ne voyons rien des corps des mondes supérieurs. Quant à ceux de notre monde, nous ne les voyons que par leurs surfaces, arêtes et sommets (leurs contours), lesquels, en eux-mêmes, nous échappent. Voilà bien l'illusion de l'univers. Toute manifestation, tout ce qui tombe dans le domaine des dimensions, tout ce qui n'est pas le non-manifesté, l'infini, l'unité, le *point* d'où tout est issu, tout cela est illusion (Maya).

Les dimensions dont nous avons pris pleinement conscience, c'est-à-dire que nous sommes capables de voir manifestées, nous apparaissent comme extérieures, objectives : telles la hauteur, la longueur et la largeur. Celles qui nous échappent encore, mais dont nous commençons à avoir conscience, telles la 4e, la 5e dimensions, nous semblent intérieures, subjectives, comme douant la matière de propriétés plus grandes. Mais, outre ces propriétés, il est certain que, au fur et à mesure de notre développement, elles nous apparaîtront aussi extérieures, objectives, comme dimensions palpables, manifestées.

On voit, par les citations que je viens de faire, que ce livre est très curieux. Je pourrais en donner plusieurs autres qui sont aussi très intéressantes, mais cela allongerait par trop mon compte rendu. Bien que son ouvrage me plaise beaucoup, je suis obligé de faire une critique à l'auteur. A la page 63, il met sur le même plan le zéro et l'infini, le néant et l'absolu. « Les extrêmes se touchent », dit-il. Eh bien ! non, c'est une erreur. Avant la *négation*, est l'*affirmation*, celle-là ne se peut concevoir sans celle-ci. On ne peut nier avant d'avoir affirmé L'affirmation est donc *antérieure* à la négation. Avant et au-dessus de l'état *antinomique* de l'être, se trouve l'état *pré-antinomique* ou *super-antinomique* de l'être. Cet état est vraiment le *premier état* de l'être, c'est-à-dire l'*être absolu*. L'état antinomique est secondaire ; il ne vient qu'après. Strada l'a démontré dans son *Essai d'un Ultimum Organum* et moi-même en ai parlé dans la *Nouvelle Revue* du 15 août et du 1er septembre 1916, où je fais la critique de la philosophie de Kant, et, en particulier, de ses antinomies. Les antinomies kantiennes sont fausses. Ceux qui en font, comme ses successeurs, Fichte et Hegel, le premier état de

l'être, enferment ou plutôt « inclusent » le mal en Dieu. On voit par là à quelles erreurs et absurdités on aboutit.

La brochure de M. Revel, **De l'Intellectualisme... et au delà**, plaide en faveur du « Soi » et de l'union avec lui et elle l'oppose à l'intellectualisme qui serait caractérisé par l'*égoïsme* (p. 23). D'après M. Revel, la philosophie, la sociologie et la science tendraient à nous éloigner du « Soi ». La science d'ailleurs, si on l'en croit, consisterait « principalement dans l'observation de la *diversité* » (p. 18). Oui, sans doute, elle étudie le divers, le multiple, le particulier, mais c'est pour y découvrir des lois, c'est-à-dire des *unités*. Car une loi est un rapport très général qui embrasse une très grande quantité de faits particuliers. Le particulier peut être le point de départ en science, mais il n'en est pas le but. La science est impersonnelle, va vers l'universel et par suite aussi vers l'unité.

Le Temple de la Vérité ou la Franc-Maçonnerie dans sa véritable doctrine, par A. Micha, traite de la Franc-Maçonnerie initiatique ou ésotérique (qu'ignorent la plupart des francs-maçons) et des doctrines théosophiques concernant la formation de l'univers, sa division en divers plans et son évolution complète. Il y est aussi et surtout question de l'homme, de sa constitution et de son évolution à travers les mondes, toujours d'après l'enseignement théosophique, qui serait d'ailleurs exactement conforme à celui de la Franc-Maçonnerie occulte.

L'ouvrage est constitué presque entièrement par de nombreux emprunts faits à la *Doctrine secrète* de Mme Blavatsky, à divers ouvrages de Mme Annie Besant et de Leadbeater et aussi à l'*Orthodoxie maçonnique* et à *la Maçonnerie occulte* de Ragon. L'ensemble forme un volume intéressant. Il est seulement regrettable que l'auteur oublie presque toujours d'indiquer les volumes et les pages qu'il cite.

Dans sa brochure : **Nostradamus et les Evénements de 1914-1916**, M. A. Demar-Latour nous parle de la vie du prophète de Saint-Rémy en Provence et de ses sibyllines et très obscures pronostications. Il passe en revue les prédictions de Nostradamus relatives aux XVIe, XVIIe et XIXe siècles, en se servant notamment des commentaires d'Anatole Le Pelletier qui publia, en 1867, un important ouvrage en deux volumes sur *les Oracles de Michel de Nostredame*, puis il essaie de prouver que Nostradamus a prédit la guerre de 1914-16. Il faut avoir de la bonne volonté pour affirmer que certains quatrains des *Centuries* se rapportent aux événements actuels. On peut, il est vrai, grâce à une habile, peu sévère et très accommodante interprétation, parvenir à trouver quelques coïncidences plus ou moins justes, mais, quoi qu'on fasse, elles laissent toujours l'esprit dans le doute. M. Demar-Latour se contente d'ailleurs d'à-peu-près, et c'est tout ce que l'on en peut dire.

MEMENTO. — *La Revue scientifique et morale du Spiritisme* et *La Revue Spirite* reparaissent depuis janvier 1917. Le premier numéro de cette dernière revue contient une lettre de l'astronome Camille Flammarion, dont j'extrais ce curieux passage :

« L'étude de l'être humain, des forces et des manifestations psychiques apportera la lumière, éloignera les superstitions, substituera peu à peu la vérité à l'erreur ; au lieu de l'enfer, du purgatoire et du paradis, des chrétiens, des païens, des musulmans, des systèmes religieux de tous les siècles et de tous les pays, nous étudierons les conditions de la vie universelle dans le ciel infini dont la Terre fait partie en qualité de planète assez médiocre gravitant autour d'une étoile, et la philosophie astronomique associée à la métapsychique préparera graduellement la religion et l'avenir. »

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

Les femmes gouverneront-elles ? (Cherbourg-Eclair, 26 mars). — *La guerre des sexes* (La Dépêche, 16 mars). — *Un article retrospectif de Mme Mathilde Serao : Germanie ou France ?* (Le Matin, 21 septembre 1906).

Dans un article que reproduit **Cherbourg-Eclair**, M. J.-H. Rosny aîné se demande si les femmes gouverneront. C'est la grave question du moment : elle recevra, dit-il, fatalement une solution « qui, du reste, pourra être faite de solutions successives ».

En même temps, les antiféministes aiguisent leur vieux glaive et annoncent l'anarchie, le désordre, la décadence morale et physique des sociétés où l'énergie virile et les hautes facultés dirigeantes ne cesseront de décroître.

Bien entendu, ils dénient résolument le vrai sens politique à la femme. Leurs arguments sont forcément subjectifs, car il serait ridicule de s'appuyer sur l'expérience, les mâles ayant de tout temps traité les femmes en mineures et en serves.

Les rares exemples que peut nous fournir l'histoire sont toutefois favorables à la femme, et, à mon avis, très favorables. Bien peu de femmes furent admises à gouverner, alors que les noms des rois et des chefs masculins remplissent les annales humaines. Cependant ce peu de femmes a fourni des figures bien caractéristiques par la sagesse, par la prévoyance, par le courage, par toutes les qualités qu'on admire chez les plus puissants hommes d'Etats.

Et il nous donne en exemple les Semiramis, Anne de Beaujeu, Catherine de Médicis, Elisabeth d'Angleterre, Marie-Thérèse, etc. Peut-être pourrait-on répondre, en paraphrasant le mot célèbre de la duchesse de Bourgogne : Si ces reines ont si bien gouverné, c'est que derrière ces femmes il y avait des hommes, leurs amants et leurs ministres.

De nos jours, ajoute M. Rosny, je ne vois pas qu'aucun peuple, qui accorda des droits à la femme, ait eu à s'en repentir. La Finlande, par exemple, a presque donné l'égalité politique aux hommes et

aux femmes, et le parlement finlandais comporté jusqu'à présent un dixième de députés du beau sexe.

Or, remarque M. Rosny :

Un fait qui a vivement frappé les observateurs, c'est qu'elles abusent bien moins de la parole ailée que leurs collègues masculins.

Cela ne m'étonne point. J'ai fait partie dans mon existence de maints comités masculins, et j'ai toujours été surpris ou amusé par l'extravagant flux verbal de mes collègues (et parfois de moi-même).

Et l'auteur conclut :

Au total, ce que nous savons par une expérience historique très restreinte et ce que nous apprennent quelques essais de libération comtemporaine n'est aucunement en défaveur de la femme, au point de vue du sens politique et pratique. Nous n'avons aucune bonne raison pour écarter nos compagnes de nos conseils municipaux ou de nos parlements, rien que des préjugés sans base, des répugnances nées d'un long atavisme de tyrannie et d'injustice.

C'est peut-être un acheminement vers une sorte de matriarcat, que les femmes établiront par la force et par le nombre. L'homme alors deviendra, comme le mâle chez les insectes, un être de luxe, exclusivement préposé au rôle sacré de la reproduction. Le travail déprimant sera abandonné aux femmes, esclaves, sous le masque du maître : elles y perdront d'ailleurs leurs qualités d'élégance et leurs grâces. Alors, on songe à l'organisation féminine du Japon, où deux classes parfaitement différentes entre elles se superposent nettement. A côté de l'épouse qui est tout à fait soumise et dont le rôle unique est de faire des enfants, on trouve : la Geisha dont le rôle est de plaire. Elle est cultivée, danseuse, jolie, au-dessus des tayons, courtisanes vulgaires. Mme Pauline Chaize, qui nous donne ces notes, décrit ainsi la vie de la Geisha :

La maison de thé est son royaume. Voshiwara est son quartier. Elle y possède ses palais, ses rues étroites, ses fils télégraphiques, le règne de son chignon luisant, de ses bras fardés, de ses parures ravissantes. Par devoir spécial et par mœurs, elle est aimable, séduisante, gracieuse. Elle est la femme du Japon que tout le monde voit. Elle en constitue un des charmes fort curieux et une véritable immoralité sociale.

Nous autres, mâles de luxe, nous créerons cette nouvelle caste, en France : la caste de la vraie courtisane, belle, élégante, cultivée d'une façon désintéressée. Ce sera cette courtisane qui perpétuera en France les traditions féminines des siècles passés, du temps où la femme, esclave de l'homme, était son maître.

§

Sur le même sujet, dans un article qu'il intitule résolument *la Guerre des Sexes*, M. Pierre Mille, dans la **Dépêche**, nous rapporte les observations ou les confidences d'un vieux professeur :

— Un des tristes résultats de la guerre, expliqua-t-il, est que les jeunes gens refusent désormais de se donner du mal. Ils estiment que le nombre des situations à remplir leur assurera sans efforts une existence facile, que l'offre désormais sera supérieure, pendant bien longtemps, à la demande. Alors, pourquoi se fatiguer la cervelle ? Les conversations inconsidérées que leurs parents tiennent devant eux contribuent sans doute à nourrir cet état d'esprit.

Il se tut un instant, puis reprit d'un ton plus gai :

— Mais qu'ils fassent attention, qu'ils fassent bien attention ! Car les femmes leur raviront bientôt un grand nombre de ces situations qu'ils pensent si facilement obtenir. Autant leur incurie m'inquiète, autant en effet l'ardeur des jeunes filles au travail me donne de satisfaction. Il y a chez elles un mouvement d'une profondeur, d'une intensité dont seuls des gens de ma profession peuvent se rendre compte. Si ce n'était pas offenser injustement une résolution dont l'objet chez elles est on ne peut plus légitime et dont les résultats seront bienfaisants pour la communauté, je dirais que les femmes préparent leur sexe pour l'après-guerre, comme l'Allemagne, pendant la paix, a préparé la guerre ; avec la même âpre volonté, la même méthode, la même intention de conquête. Tandis qu'il y a chez les adolescents masculins des mêmes générations, une insouciance, une imprévoyance qui fait songer à celle qu'ont montrée certains des adversaires de l'Allemagne. Je veux seulement espérer que, comme ceux-ci, ces adolescents sauront un jour réparer le temps perdu.

M. Pierre Mille ajoute :

J'avoue qu'à moi-même le fait paraît certain. L'invasion des femmes dans tout le domaine de l'activité intellectuelle et économique est, pour la France du moins, un des phénomènes les plus notoires de cette guerre. En l'absence de leurs maris, elles ont prouvé qu'elles étaient parfaitement capables de diriger une exploitation agricole. Dans les administrations publiques, elles remplissent maintenant une grande partie des postes auparavant réservés aux hommes, et elles insisteront plus tard pour en conserver le plus qu'elles pourront. Si on leur concède le droit de vote, ne fût-ce que pour les élections municipales, elles en verront grandir la chance. Il y avait déjà chez nous pas mal de doctoresses en médecine et quelques avocates. Les nécessités du moment en accroîtront le nombre après la guerre. Enfin nous allons voir des femmes architectes, et elles se préparent également, malgré l'opposition de certaines chambres de commerce, à devenir « commis-voyageur pour l'étranger ». Pourquoi pas ? Elles apprennent les langues étrangères plus facilement que les hommes, et elles ont des dons d'insinuation, de patience, de constance, de charme personnel enfin sur lesquels il est inutile d'insister.

Il faut encore remarquer une chose : s'il se peut qu'elles manquent en général de l'originalité d'invention des hommes, ce qui n'est peut-être du reste qu'une question d'éducation, de formation intellectuelle, — elles ont une plus grande application au travail et une facilité innée à accepter la discipline dans le travail, *pourvu qu'elles soient dirigées par un homme*. De sorte qu'il est permis de croire que leur emploi généralisé donnerait au

travail français les mêmes qualités de soin méticuleux et de discipline collective qui caractérisaient le travail allemand.

Mais, observe M. Pierre Mille :

Il semble qu'il y ait dans le caractère féminin cette contradiction : d'une part une plus grande aptitude à travailler en groupes systématisés, une faculté très développée d'application au travail — une application un peu trop scolaire, un peu trop « obéissante » même ; et, d'autre part, ce qu'on a appelé leur frivolité : une propension à consacrer une grande partie de leur temps à la toilette, à l'ornement, à la décoration de leurs personnes.

Mais M. Pierre Mille prévoit que les femmes sauront resteindre leur besoin d'élégance, « de *transformation* », à a toilette du soir, c'est-à-dire aux heures de délassement, comme l'ont fait les hommes. Espérons que si elles trouvent leur uniforme, les femmes sauront le choisir plus élégant que celui des pauvres hommes.

§

On sait quelle ardente germanophile est soudain devenue Mme Mathilde Serao. Pour cette nouvelle Danaë Jupiter aussi s'est changé en pluie d'or. Il est d'autant plus curieux de relire aujourd'hui un article très péremptoire qu'elle publiait dans le **Matin**, le 21 septembre 1906, à une époque où on ne pensait à la guerre que d'une façon très problématique. Cette page s'intitule : *Les deux énergies. Germanie ou France ?* et l'éditeur pouvait, en toute justesse de ton, le résumer en ce petit chapeau : « Le grand écrivain italien Mathilde Serao déclare que les peuples s'instruiront à l'école de l'énergie française, non à l'école de la brutalité allemande. » Voici un long passage de cet article d'une grande sûreté d'idée, et de foi en notre supériorité latine.

. . . .

Mais à quelle école d'énergie irez-vous retremper l'âme hésitante et inquiète, l'âme qui a trop vécu de sa vie intérieure, qui a cru que le songe avait plus de valeur que la réalité? Vous laisserez-vous prendre à la rude fascination de l'esprit germanique ?

Certes, Arminius a pris un essor formidable, dans les cinquante dernières années du siècle précédent, et, pendant quelque temps, il sembla qu'il n'y eût plus de place que pour lui sous les cieux azurés ou voilés de brumes, et que sa suprématie militaire, sa richesse commerciale et industrielle, son prestige scientifique s'imposassent à tous, incomparables et écrasants. Arminius étendait ses bras de colosse sur l'univers tout entier, qu'il serrait et qu'il étreignait. Rappelez-vous : il y a six ans, à l'Exposition de Paris, dans la section de la marine, l'empereur Guillaume tint absolument à faire inscrire sur le pavillon germanique la fameuse devise : « *N'oublie pas, Allemagne, que ton empire est sur la mer !* »

L'esprit de domination, tel est le germe brutal d'où naît, se développe et s'étend l'énergie germanique : la force, voilà son moyen d'action : le triomphe absolu, exclusif, unique, tel est son but final. C'est là tout Armi-

nius, c'est là tout le génie germanique, dans cette pensée, dans ces moyens et dans ce but ; il est là tout entier avec sa dureté, sa froideur, sa persévérance, son égoïsme, son aveugle égoïsme, qui est, en somme, tout le fond de l'énergie tudesque. Et tout ce qui en découle, dans toutes ses manifestations, garde une empreinte germanique indébile : c'est une violence qui, bien des fois, va jusqu'à la brutalité ; une volonté implacable, un besoin féroce de ne rien tolérer en dehors de la victoire germanique, du succès germanique ; une vanité qui ignore et qui méprise tout ce qui n'est pas germanique.

L'expression suprême en est dans leur homme de génie, Richard Wagner, en qui Arminius lui-même semble s'être réincarné, génie colossal aux proportions formidables, mais obscur et confus ; génie admirable, mais qui opprime notre âme de tendresse et de clarté par la violence même de sa force, génie que notre esprit latin ne peut pénétrer qu'en partie, et devant lequel il s'incline, parfois avec respect, parfois avec angoisse.

L'énergie germanique ! Elle donne le jour à des millions d'œuvres trahissant un singulier effort de pensée et de volonté, mais auxquelles manque le double attrait de la beauté et de la grâce. Elle s'ingénie à des manifestations scientifiques et industrielles certes très neuves et très fortes, mais qui n'ont pas ce cachet de génialité et d'originalité qui est le secret du succès universel. En art, elle essaye de donner une note personnelle, mais on y cherche vainement ce reflet de poésie qui charme les foules. Si vous avez un esprit de justice et d'impartialité, vous vous direz que les descendants d'Arminius n'ont point failli à leurs antiques légendes et qu'ils sont, dans la vie moderne, à la hauteur de leurs destinées, mais que leur génie n'est et ne sera jamais le vôtre, et que la germanisation de l'univers est une vision de l'orgueil tudesque, mais rien de plus.

Mais quelle école d'énergie attirera les esprit et les volontés, quelle école d'énergie imprimera son influence sur les masses européennes, quelle école, sinon celle qui a le génie latin pour inspirateur, et quel pays, sinon celui de France ? Si nous devons arracher notre âme à sa vie intérieure et la mettre en face de l'action, aux prises avec la vie ; si nous devons lui demander non seulement sa pensée, seulement son sentiment, mais encore des actes réels, ce n'est qu'à une énergie latine que nous ferons le sacrifice de nos antiques aspirations et de nos antiques revendications, à une énergie qui soit faite de tous les éléments spirituels, des plus humbles aux plus sublimes, des plus simples aux plus héroïques, des plus forts aux plus beaux.

C'est dans ce pays que l'originalité de la pensée, de la recherche et de l'invention a ses bases les plus solides, que la génialité éclate le mieux dans le moindre petit joujou comme dans la machine la plus grandiose, que le besoin de la beauté s'impose aux formes les plus austères de la vie, et que règne dans tout son enchantement, dans toutes ses délices, cette chose insaisissable, impalpable, lumière, sourire, poésie qui est la Grâce, *Kharis*, comme les Grecs l'appelaient.

Nous pouvons vivre en dehors de notre âme, mais l'ambiance dans laquelle nous vivons doit nous prendre et nous retenir par sa séduction, comme dans le pays de France ; nous pouvons nous rappeler que nous vivons parmi nos semblables, à chaque heure et à chaque moment, mais à

la condition que ce qui nous entoure nous donne des impressions de beauté et de bonté; nous pouvons sans doute préférer les triomphes de l'action à la contemplation spirituelle, mais à la condition que l'œuvre qui en résulte ait tous les caractères qui lui assurent la victoire; nous pouvons apprécier l'énergie comme le secret du bonheur pour nous et pour nos fils, mais encore faut-il qu'elle conserve la double vertu de la justice et de la générosité.

Si vous voulez que nous vivions, désormais, sans aucun rêve, nous pourrons y consentir, et nous et tous les nôtres irons à l'école de l'énergie, mais à une seule, à l'école de l'énergie latine, dont la France tient très haut le noble drapeau. Nous irons à une énergie qui unisse la force à la beauté, le talent à la grâce et qui soit animée du souffle divin de la bonté.

Cet article est d'ailleurs remarquable par cette lucidité avec laquelle l'auteur avait compris, alors, le danger de cette brutalité germanique, qu'on ne saurait mieux définir aujourd'hui.

R. DE BURY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

S. Grumbach : *L'Allemagne annexionniste*, Paris, Payot, 7 fr. 50. — Georges Le Bail : *La brigade des Jean le Gouin*, Perrin, 3 fr. 50. — Jacques Diéterlen : *Le Bois le Prêtre*, Hachette, 3 fr. 50. — Lieutenant E. R. (Capitaine Tuffrau) : *Carnet d'un Combattant*, Payot, 3 fr. 50. — Hubert de Larmandie : *Les 100 Numéros du « Petit Français »*, Bloud et Gay, 6 fr.

L'Allemagne ayant prémédité son crime, persévère, depuis bientôt trois ans, dans une attitude qui aggrave les charges qui ont été relevées à son actif. La preuve de la préméditation nous la trouvons dans les multiples écrits dont les pangermanistes ont inondé le monde pendant un quart de siècle. Mais, après avoir préparé et déchaîné la guerre, nos ennemis entendaient en tirer profit. Les appétits annexionnistes qu'ils ont affichés dès le début des hostilités contredisent les assurances officielles que l'Allemagne fait une « guerre défensive » et démontrent qu'elle a la prétention de réaliser l'entreprise d'hégémonie longuement mûrie.

Un publiciste alsacien, réfugié en Suisse, a eu l'excellente idée de recueillir en volume tous les documents publiés en Allemagne, depuis le 4 août 1914, au sujet de ce qu'on a appelé là-bas les « buts de guerre ». Le formidable dossier patiemment réuni par M. Salomon Grumbach constitue le plus terrible réquisitoire qui ait été dressé contre un peuple égaré par la frénésie de ses ambitions. Nous avons sous les yeux l'édition originale de **l'Allemagne annexionniste**, dont une traduction française va paraître ces jours-ci. Dans ce copieux ouvrage de près de 500 pages, l'auteur a classé méthodiquement tous les témoignages en faveur de la guerre profitable, empruntés à la « littérature » publiée depuis la guerre dis-

cours, manifestes, articles de journaux et de revues, livres, brochures et pamphlets. Toutes les classes sociales sont représentées dans cette collection unique, depuis le « maître de la guerre » jusqu'au champion le plus dépenaillé du prolétariat intellectuel. Il n'y a pas un groupement en Allemagne qui n'ait tenu à affirmer ses visées annexionnistes; aucune personnalité en vue ne s'est soustraite au courant qui emporte tout le pays; aucune organisation professionnelle, aucun parti politique n'a protesté contre le vertige collectif qui s'est emparé de toute la nation. Si fait, il y en a quelques-uns qui, dans la seconde année de la guerre, se sont élevés contre les projets d'expansion. Certains esprits clairvoyants ont vu dès ce moment-là que la partie était perdue pour leur pays et ils se sont en effet efforcés de ramener leurs compatriotes à la raison. M. Grumbach, dans un appendice de quelques pages, a reproduit leurs affirmations. On connaît l'effort du *Bund « Neues Vaterland »*, celui des socialistes dissidents. Quelques publicistes ont en outre fait de timides réserves qu'ils ont du reste rétractées quelques jours plus tard sous prétexte de les préciser. D'autres, comme M. Harden, se sont tiré d'affaire en faisant alterner régulièrement les articles d'un chauvinisme arrogant et démesuré avec de sombres jérémiades sur la ruine prochaine de son pays. Mais, tandis que le dossier annexionniste de M. Grumbach comprend plus de 350 numéros, il n'a pu trouver pour son appendice qu'une vingtaine de pièces probantes, articles ou proclamations, dont un certain nombre ont donné lieu à des interdictions, à des saisies ou même à des arrestations.

Qu'il s'agisse de souverains confédérés ou de hauts fonctionnaires, de professeurs ou de commerçants, d'industriels ou de députés, il n'y a qu'une voix pour exiger que l'Allemagne élargisse ses frontières. M. Grumbach a classé ses matières par rubriques, en reproduisant tour à tour des extraits de discours politiques et d'articles de journaux, des articles de revues et des passages empruntés à des volumes et des brochures. Chaque citation est accompagnée de sa référence, afin d'en faciliter la vérification; de courtes notices indiquent, quand cela est nécessaire, l'importance du document que le lecteur a sous les yeux. Les opinions formulées par les hommes politiques sont classées selon les partis, de telle sorte que l'on peut établir aisément une gradation des appétits, depuis les gros mangeurs conservateurs jusqu'aux petits estomacs des socialistes officiels. Ce qui frappe à première vue, c'est la diversité des opinions qui se sont appliquées à résoudre le problème annexionniste.

Il n'y a pas deux solutions qui se ressemblent : toutes s'accordent à affirmer qu'il faut prendre quelque chose, mais quand il s'agit de choisir les morceaux, les avis sont partagés. Aucune idée directrice ne préside à la distribution de cet hypothétique butin et l'incohérence

germanique se manifeste une fois de plus dans cet extravagant étalage de concupiscences diverses. L'Allemand n'a jamais su composer un menu ; il mange à tort et à travers ce que sa main peut atteindre. Ici sa gloutonnerie prend parfois les formes les plus réjouissantes.

Si l'on passe au détail des pièces collectionnées par M. Grumbach, il n'y a pas grand'chose à retenir de la première. Guillaume II qui ouvre la série a toujours été très prudent quand il s'agissait de définir des « buts de guerre ». Dans les innombrables discours et manifestes qu'il a lancés depuis le mois d'août 1914, il n'a fait qu'une seule fois allusion aux ambitions de conquête. Encore ne s'est-il exprimé que d'une façon extrêmement vague. Dans l'appel au peuple allemand, publié le 31 juillet 1915, l'empereur s'est contenté de parler des « sécurités militaires, politiques et économiques indispensables pour l'avenir » et du « développement sans entrave de nos forces créatrices ». Par contre le roi de Bavière a été beaucoup moins discret. Ce prince confédéré a même formulé des opinions tellement paradoxales qu'on s'étonne que les Bavarois n'y aient rien trouvé à redire. Le discours qu'il a prononcé à une réunion du *Kanalverein* est certainement le joyau de cette singulière collection. Le roi Louis a commencé par affirmer que : « A la déclaration de guerre de la Russie, succéda celle de la France. » Jusqu'à présent on avait toujours cru que la déclaration de guerre était venue de l'Allemagne. Il a continué en proclamant qu'il se réjouissait, parce que l'Allemagne « recevrait enfin un débouché direct du Rhin vers la mer ». Ce haut personnage s'est-il imaginé qu'Anvers se trouve situé sur le Rhin ou a-t-il voulu faire de la propagande en faveur de l'annexion de la Hollande à l'empire ?

A ces bourdes royales, joignons-en immédiatement une autre. L'organe officiel des représentants de la confection, *Der Konfektionaer*, écrivait le 18 octobre 1914, dans un article intitulé « Calais » :

> La meilleure solution serait — et après les succès que nous avons remportés jusqu'à présent on peut formuler cet espoir — que Calais restât pour toujours entre des mains allemandes. Nous aurions alors à Calais un second centre pour l'industrie de la dentelle allemande.

Mais pour que Calais restât entre des mains allemandes, il eût d'abord fallu le prendre. Les gens du *Konfktionaer* avaient ajouté foi trop tôt aux mensonges de l'agence Wolff ; ils se sont peut-être aperçus depuis que les raisins sont trop verts. On pourrait multiplier à l'infini des exemples de ce genre qui feraient ressortir mieux encore la naïve outrecuidance tudesque. En voici un dont nos amis belges goûteront toute la saveur. Dans un article consacré à une traduction de l'*Uglenspiegel* De Charles De Coster, la *Taegliche-Rundschau* écrivait :

Ce chef-d'œuvre d'un pays allemand récupéré est devenu, par la conquête de la Belgique, un livre d'actualité.

L'éditeur berlinois s'était servi de cette phrase monumentale pour la mettre en manchette de l'ouvrage.

Sans nous arrêter à toutes ces niaiseries, voyons comment des hommes réputés sérieux, qui occupent en Allemagne une place considérable, envisagent la question des annexions. M. Paul Rohrbach a simplifié le problème en écrivant crûment : « Il faut prendre tout le territoire qu'on peut, car un territoire a toujours une valeur. » Mais l'auteur de la *Pensée allemande dans le monde* est un pangermaniste à tous crins. M. Werner Sombart, esprit pondéré, occupe une des premières situations dans l'Université et passait avant la guerre pour un libéral. Ecoutez-le :

De même que l'aigle, qui est l'oiseau allemand, plane au-dessus de tous les animaux de la terre, de même l'Allemand doit se sentir élevé au-dessus de tous les peuples qui l'entourent et qu'il aperçoit au-dessous de lui dans une profondeur sans limite.

Mais, ici aussi, noblesse oblige. L'idée que nous sommes le peuple élu nous imposera de formidables devoirs, rien que des devoirs. Il faut avant tout nous conserver dans le monde comme un peuple fort. Nous ne sommes pas entrés en guerre pour la conquête du monde. N'ayez point de crainte, chers voisins : nous ne vous dévorerons pas. Que ferions-nous de ces bouchées indigestibles dans notre estomac?

Après avoir affirmé que l'Allemagne ne veut pas imiter l'Angleterre, M. Sombart poursuit :

Nous voulons être et rester un peuple allemand fort, ce qui équivaut à dire un Etat allemand fort ; nous voulons par conséquent croître dans les limites de l'organique. Et s'il est nécessaire que nous élargissions nos possessions territoriales pour que le corps du peuple obtienne plus d'espace, en vue de se développer, nous prendrons autant de territoires qu'il nous paraît nécessaire. Nous poserons aussi notre pied là où des raisons stratégiques l'exigeront, pour conserver notre force intangible. Rien de plus !

Les idées que M. Werner Sombart développe dans *Haendler und Helden*, d'où ces passages sont extraits, sont maintenant courantes en Allemagne. La masse des intellectuels s'y est ralliée et on les retrouve dans presque tous les ouvrages récents sur la philosophie de la guerre. C'est ainsi que M. Robert Piloty écrit :

Ce n'est pas le bien-être matériel qui est notre but, c'est l'élévation de notre vie active dans son ensemble. Les idéals allemands doivent être les idéals du monde et le peuple allemand doit les représenter lui-même d'une façon agissante dans le monde.

Un article de M. Albert Gottlieb, publié par les *Grenzboten*, débute de la façon suivante :

La domination peut s'appuyer sur la pâle puissance ou sur le sage calcul ; si l'on veut diriger, il faut autre chose : à côté de la supériorité culturelle et morale, à côté du respect des particularités, la capacité de saisir l'être étranger, de le pénétrer par la compréhension. Au peuple qui réunit ces qualités en lui-même devra appartenir la puissance mondiale de l'avenir; et ce peuple est le peuple allemand.

Une brochure de M. Martin Spahn, professeur à la faculté de théologie catholique de l'université de Strasbourg, s'intitule *Im Kampf um unsere Zukunft.* Il suffira d'en extraire deux phrases pour en marquer les tendances :

La nation allemande est plus forte que les autres nations de l'Occident. Si elle développait toutes ses forces seulement pour acquérir de la puissance politique dans le domaine occidental, il lui arriverait d'écraser les autres nations... Nous n'avons jamais voulu être les maîtres de l'Europe. Mais l'aspiration de la puissance mondiale a été de tout temps en nous

M. Rudolf Theuden, dans une brochure, *Que devra nous apporter la guerre?* après avoir énuméré avec complaisance tous les territoires qu'il convient d'annexer, conclut : « Alors l'Allemagne, puissance dirigeante de la Grande-Germanie, inaugurera avec cette guerre la domination du monde... »

Il ne faut pas oublier, parmi tous ces pseudo-savants dont la guerre a oblitéré les facultés intellectuelles, le fameux Chamberlain qu'on s'étonnerait de ne pas trouver en pareille compagnie. Ce maniaque a publié plusieurs brochures qui se sont vendues en Allemagne à plus de 200.000 exemplaires. L'une d'elles s'intitule tout de go : *Les buts de guerre de l'Allemagne* (*Deutschlands Kriegsziele*). M. Houston Stewart Chamberlain aggrave son cas, en dirigeant particulièrement ses insultes contre la France :

Pour la France, la situation est des plus simples. Si les Français n'étaient pas tombés en démence, s'ils ne laissaient pas abuser d'eux, de telle sorte qu'ils sont devenus les valets de l'Angleterre et de la Russie, je ne saurais pas quel prétexte nous aurions eu à nous disputer avec eux. Or, ils sont tombés en démence, par conséquent il faut les traiter comme des fous. L'Allemagne doit être garantie une fois pour toutes contre leurs accès de folie furieuse et aussi contre le risque de voir ses plaines paisibles inondées par des millions de nègres sauvages : la puissance est là, il faut s'en servir.

Arrêtons ici cette rapide revue des documents annexionnistes allemands. M. Grumbach a rendu le plus grand service à la cause de la civilisation en établissant le dossier des ambitions germaniques. Nous l'avions vu avant la guerre occupé à d'autres tâches, sur lesquelles il convient de ne pas insister pour le moment. Ses premiers écrits, dans les mois qui ont suivi l'agression allemande, révélaient encore un esprit singulièrement hésitant. C'est ainsi qu'il avait préconisé le plé-

biscite en Alsace-Lorraine. Depuis lors il s'est signalé par une vigoureuse campagne contre les « Zimmerwaldiens ». La tendance à épouser la cause des alliés était déjà plus marquée. Dans la préface de son *Allemagne annexionniste* il croit cependant devoir rapprocher les ambitions allemandes des visées d'expansion affirmées en France depuis la guerre. Rien n'est plus absurde. M. Salomon Grumbach ne se rend-il pas encore compte que l'agression allemande exige un châtiment exemplaire et que, plus la guerre dure, plus la nécessité apparaît impérieuse de rendre l'Allemagne à jamais impuissante ?

HENRI ALBERT

§

Jean le Gouin est le nom que se donnent entre eux les marins de l'Etat et qui les désigne dans les ports de guerre et de commerce, en breton ; c'est *Jean le Blanc*, le petit-fils de la marine d'autrefois. — Dès les débuts de la guerre, on peut s'en souvenir, un régiment de fusiliers-marins fut dirigé sur Paris dont il eut à renforcer la police ; un autre fut constitué ensuite et l'amiral Ronarc'h prit le commandement de la brigade, — **la brigade des Jean le Gouin**, — qui atteignit au 1er octobre 6134 hommes, officiers non compris. — Les marins, accueillis d'enthousiasme dans la capitale, avaient à conserver une lourde tradition de gloire, leur rôle durant le siège de Paris, les combats du Bourget en octobre et décembre 1870 ayant laissé d'héroïques souvenirs. Je me rappelle encore qu'après la guerre, on racontait comme un épisode fameux la défense de la gare du Mans où les marins s'étaient retranchés et où ils reçurent l'assaut des troupes prussiennes avec la hache d'abordage. — Cette tradition devait se continuer avec la défense de Dixmude et des tranchées de l'Yser. Après la bataille de la Marne, les marsouins n'eurent d'abord qu'un service d'arrière, aux environs de la capitale ; mais on les dressa également pour le service en campagne, assez nouveau pour eux, et le 7 octobre enfin on les dirigea sur la Belgique. Ils débarquèrent à Gand les 8 et 9 octobre. C'était le moment où les troupes belges battaient en retraite après l'évacuation d'Anvers ; la résistance des corps anglais et français envoyés au secours de Gand leur permit de se remettre à couvert. — Il fallait cependant reculer sur Dixmude, Thourout et enfin derrière l'Yser. Les marins eurent l'ordre de tenir, coûte que coûte, la tête de pont de la première localité. « Les Boches ne passeront pas, déclarèrent les fusiliers-marins ; Jean le Gouin est là. » — De fait, ils devaient le faire bien voir. La bataille commença le 16 octobre, et les matelots combattirent d'abord aux environs de la petite ville dont le bombardement se poursuivit à partir du 17. « Il y avait là quantité de vaches et de cochons, raconte l'un d'eux, et qui nous suivaient

comme des chiens. » Un Belge passa, qui se mit à dire dans le jargon si spécial du pays : « Ferme brûlée, j'ai pour beaucoup ! » Mais c'était toujours la fusillade, le bombardement, la dévastation. Les nôtres se battaient « un contre huit », — et cela dura près d'un mois sous les avalanches de projectiles, les colonnes d'assaut avançant en rangs serrés pour venir s'écrouler sous les feux de salve des défenseurs, dans la terre délayée, les marécages fangeux de la côte. « Vêtus de boue, gantés de sang », les Jean le Gouin se battaient encore et toujours. Dixmude massacrée par l'artillerie avait fini par ne plus exister. « Les armes glissaient aux mains des combattants » et l'on en était réduit à s'assommer à coups de poing et à coups de cailloux, la lutte se poursuivant dans des conditions inégales, aussi bien comme effectifs que comme matériel, car nous n'avions que quelques pièces d'artillerie dont on devait encore ménager les approvisionnements, contre l'effroyable supériorité de l'adversaire. A la fin, il fallut abandonner les décombres de Dixmude pour se retrancher derrière l'Yser. La jolie petite ville, pleine d'arbres, de canaux, de maisons vieillottes et de précieux édifices n'était plus qu'un champ de décombres, — mais où les marins avec 6000 hommes en avaient arrêté 30 ou 40000, interdisant aux armées allemandes les approches de Calais, d'où l'empereur Guillaume pensait menacer l'Angleterre. — La résistance des fusiliers-marins frappa d'admiration l'ennemi lui-même, rapporte M. G. Le Bail, — et cependant le mit en fureur. Des officiers supérieurs allemands, faits prisonniers et apprenant dans quelles conditions avait été organisée la défense furent stupéfiés du petit nombre de leurs adversaires. L'un d'eux, le plus élevé en grade, lorsqu'on lui dit que 6000 hommes seulement avaient tenu en échec les troupes de l'Empire eut un accès de rage, frappant du pied avec colère et déclarant que s'il avait été sûr qu'il n'y avait là qu'une poignée de marins il n'aurait pas hésité à sacrifier au besoin 100.000 hommes pour en venir à bout. Le commandant français d'ailleurs lui répondit : « Vous pouviez bien en sacrifier 200.000, le résultat eût été le même ! »

Mais le volume de M. G. Le Bail n'a pas voulu donner que des récits d'ensemble ; il s'est attaché au contraire à raconter des faits individuels et constitue en quelque sorte le Livre d'Or des Jean le Gouin pour cette période héroïque de la guerre, dont les pertes furent lourdes d'ailleurs. En trois mois la brigade avait vu tomber presque tous ses officiers ; les journées d'octobre lui coûtèrent 33 officiers tués, 16 prisonniers et les deux tiers des effectifs. Sur 6570 hommes qu'elle mit en ligne, gradés compris, les pertes atteignirent le chiffre énorme de 6401. — Les traits d'héroïsme de ces garçons ont été d'ailleurs innombrables et l'auteur en cite des centaines, même des tout jeunes, des apprentis mécaniciens qui firent le coup

de feu avec leurs aînés, — que l'esprit gouailleur de la race du reste ne quitta jamais. Les matelots faisaient les choses les plus extraordinaires, sans autre souci : le 7 octobre 1914, Jean Quinquis, deuxième maître fusilier, est envoyé en reconnaissance avec six hommes; il tient en respect, le temps de prévenir son capitaine, une avant-garde de 40 Allemands et rejoint ensuite son bataillon. Au cours d'une attaque (9 mai 1915), un quartier maître se précipite sur deux mitrailleuses qui défendaient une tranchée de l'ennemi, les saisit une de chaque main et les écarte pour les empêcher de tirer ; les siens arrivèrent de suite et firent prisonniers les Boches qui étaient devant eux. — Le commandant de Roncy, blessé deux fois le 24 janvier comme il plaçait des mitrailleuses près d'un petit bois, s'écrie en souriant lorsqu'on le force à quitter son poste : « Les cochons m'ont percé le pantalon ! » Un des apprentis, atteint au poignet, s'écrie de même en souriant : « Les salauds, ils m'ont touché ! » — Au cours d'un corps à corps, de même, le lieutenant de vaisseau Martin des Pallières voit un marin venir se plaindre d'avoir perdu sa baïonnette restée dans la « couenne » d'un adversaire. « Eh bien, fais comme moi, lui crie-t-il, cogne avec la tête (1) » !

Avec de pareils adversaires, les Allemands sans doute n'étaient pas de force. Mais les marins avaient promis de les empêcher de passer et devaient tenir parole.

Dans **le Bois le Prêtre** (*octobre 1914—avril 1915*) M. Jacques Dieterlen a raconté la défense opiniâtre d'un point du front qui se trouva toujours âprement disputé depuis les premiers mois de la guerre et dont nous avons continuellement vu revenir les noms de lieux, illustres et sinistres : *le Quart en réserve, le Gros chêne, la Croix des Carmes*. C'est là-bas dans l'Est, vers la Moselle et la plaine de la Woëvre méridionale, un ancien domaine des évêques de Toul que les deux partis se disputèrent âprement. M Jacques Dieterlen conte l'existence atroce des troupes depuis de longs mois, parmi les tranchées, dans la boue épaisse de l'hiver, l'eau terreuse, les cadavres qu'on ne peut souvent retirer et qui pourrissent en empestant l'air; les boyaux où l'on enfonce jusqu'aux genoux, les aspects hideux du paysage après le bombardement, les fosses sinistres qu'on emplit pêle-mêle de cadavres, — et puis les mines qui sautent, les attaques, la fusillade nocturne, — et toujours le même coin de terre hideux, labouré, déraciné, pourri, un immense charnier humain,

(1) Au cours d'une attaque le 11 mai, les marins n'étaient plus qu'une poignée d'hommes dans une tranchée. Voyant approcher l'ennemi, ils relevèrent les fusils des camarades morts, mettant la baïonnette au canon et les dressant contre le talus. Les Allemands hésitèrent, croyant la position sérieusement occupée et les renforts eurent le temps de survenir. (*Cf.* p. 80.) N'est ce pas à Dixmude également qu'ils menaient un fort tapage, cognant sur les casseroles et poussant des cris variés afin de faire croire aux assaillants qu'ils étaient en nombre ?

encore « plus tragique au déclin du jour, lorsque la masse sombre de la colline se détachait au loin sur un ciel gris, que les gros nuages lourds semblaient le frôler et que la plaine même paraissait noire. Une fusée lumineuse éclairait tout à coup l'espace et on le voyait surgir brusquement, s'estomper fortement sur le ciel tout crépitant de coups de fusil et traversé de lueurs. » — Dans ce décor, c'est la vie des petits postes que raconte le volume; les patrouilles, les sapes ou camouflets; la physionomie des officiers et soldats, le labeur des brancardiers et agents de liaison ; c'est aussi l'attaque, les râles et cris des blessés appelant dans la nuit ; c'est le défilé des captifs, — et la relève enfin, qui est le dernier acte du drame.

Le récit de M. Jacques Dieterlen est un récit tragique et qui restera parmi les horreurs de la guerre présente, — à laquelle nous en devons déjà quelques autres.

Du lieutenant E. R. (Capitaine Tuffrau) on a publié encore le **Carnet d'un Combattant**, une suite de courts récits, d'histoires ou d'épisodes se passant sur le front et correspondant à peu près à ce que nous appelons de coutume des *nouvelles*. Les récits du capitaine Tuffrau sont d'ailleurs intéressants, bien venus, d'une langue souple et claire et donnent, au résumé, la physionomie des nôtres en présence de l'abominable guerre actuelle, par exemple dans les préparatifs d'un assaut, — d'une sortie des tranchées serait plus juste ; — puis les factions, le séjour horrible dans la boue, l'eau stagnante, toutes les saletés d'un hiver pourri, où l'on doit vivre dans la terre délayée et le voisinage des cadavres; les contre-mines, des impressions de tranchées à la relève et pendant le bombardement ; l'attaque et la prise d'une église, etc... Et ce sont les incidents et les accidents de cette guerre de taupes ; le séjour dans les postes, sous terre, dans les bois ou en quelque coin de ferme par hasard épargnée. Le soir auprès du feu on évoque mélancoliquement les disparus : un tel tué, cet autre porté manquant ; de très loin, à la limite où parvient le son, c'est le bruit de la canonnade de Verdun, — et aux premiers beaux jours, les hommes, des paysans qui vont flâner au soleil, font de courtes promenades, s'arrêtent à contempler les champs que la charrue méthodiquement retourne, parlent de la terre et des moissons futures.

Les feuillets de ce livre ont été donnés d'abord par *le Journal*, mais ils ont été revus et très remaniés avant leur publication définitive.

A titre de curiosité et comme proche parents des journaux du front que nous avons signalés déjà, on peut indiquer encore **les 100 Numéros du Petit Français**, « organe authentique des officiers français prisonniers à Brandebourg et Halle » en Allemagne et dont l'auteur fut le lieutenant Hubert de Larmandie. C'est natu-

rellement un journal « confectionnéen secret et lu en cachette », que l'auteur préparait pour la distraction de ses compagnons d'infortune et qu'il réussit à dissimuler lors des fouilles que pratiquèrent les Boches, — fort heureusement d'ailleurs, car ces Messieurs figuraient dans la collection et auraient pu rire jaune. Mais on avait établi le canard en question sur une petite feuille, — d'abord à cause de la pénurie du papier — et pour pouvoir aussi le dissimuler aisément. Le « Petit Français » donnait des nouvelles générales, — surtout des nouvelles allemandes, bien sujettes à caution le plus souvent. Le chiffre des prisonniers qu'elles accusent chaque jour atteint ainsi des proportions fantastiques; c'est un véritable dépeuplement. Mais ce qui marque surtout dans le journal en question, ce sont les faits locaux, la chronique intérieure du campement, sur lequel des détails ne sont donnés que par hasard, — par l'indiscrétion d'un dessin. Il est vrai que tout cela n'a pas été écrit pour nous, mais pour distraire de pauvres diables qui en avaient sans doute grand besoin. L'autorité allemande, indique cependant un article, professe que « les sentinelles sont les supérieurs des officiers prisonniers de guerre de tout grade », — donc peuvent tirer dessus au besoin. Entre temps, le journal se plaint des « cochonneries » qu'on doit manger dans les camps; mais l'ennemi se trouvait aussi mal partagé. Potins et petites histoires sont accompagnés d'une illustration *ad hoc,* de bonne volonté toujours, mais qui ne dépasse pas généralement la valeur des « caribonhommes » dont nous avons barbouillé autrefois les murs et nos cahiers de classe. Certains pourtant sont curieux par leur naïveté même, comme la sentinelle croquée par le lieutenant C. (n° 93), ou donnent la physionomie bien spéciale de « l'entrée du hall réfectoire au camp dénommé le Casino » et l'intérieur du susdit; la cour du camp sous la neige; une chambre de prisonniers; des types d'officiers allemands (n° 99), etc... Certains dessins enfin sont coloriés; mais je recommanderai particulièrement le croquis d'un officier russe « après la désinfection ». Il paraît que cette mesure d'hygiène est devenue, dans les camps, un moyen de persécution. Le malheureux, de fait, a été si bien *désinfecté* qu'il lui reste tout juste une loque d'uniforme, — avec des pièces *invisibles* (!) et des croquenots qui sont un véritable poème, mais que le chiffonnier ne ramasserait pas.

CHARLES MERKI.

À L'ÉTRANGER

Balkans.

Une agitation politique toute de surface s'est produite au cours de ces dernières semaines à Athènes. M. Nicolas Stratos, ancien ministre

et qui, malgré son jeune âge, a eu le temps de faire le tour de tous les partis, vient d'en fonder un nouveau et qui fut baptisé : parti conservateur national ! La presse d'Athènes annonça cette nouvelle à grand fracas et la commenta des manières les plus diverses. Des bruits se mirent à courir et les journaux s'empressèrent de les enregistrer. Un quotidien, de moyenne taille, poussa la plaisanterie jusqu'à soutenir que le parti de M. Stratos, à programme... ententiste, avait comme mission de préparer le retour de M. Venizelos à Athènes. Le nouveau parti, ajoutait cette gazette fantaisiste, était constitué sous les aupices des ministres de l'Entente et après accord avec l'homme d'État crétois. A la publication de ces informations fausses, bien entendu, M. Stratos s'indigna, non pas parce que les informations étaient fausses, mais parce qu'il peut tout tolérer — actuellement — saul qu'on lui attribue de collaborer avec le... traître de Salonique ! Lorsque M. Stratos s'indigne, il adresse d'habitude une lettre de protestation à un journal Cette fois-ci, ce fut au *Scrip*, quotidien à l'agonie longue, que M. Stratos infligea sa prose incandescente. Non, disait-il, en substance, lui n'est pas de ces hommes qui s'entendent avec les ministres étrangers et encore moins avec ce grand criminel qui s'appelle Venizelos ! Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il a été fondé « sous ma direction » un nouveau parti et que ce parti juge qu'il est d'une politique prudente de rendre aux rapports gréco-ententistes leur ancienne cordialité. Après la guerre, conclut M. Stratos, il faudra refaire l'unité de l'hellénisme ; le concours de l'Entente sera, pour cela, indispensable à la Grèce ; il est donc de toute nécessité de regagner l'estime et les sympathies des puissances protectrices. M. Stratos ne doute vraiment de rien. Après avoir lutté, et avec quel acharnement, contre M. Venizelos et sa politique interventioniste, après s'être rallié à ceux qui ont déchiré le traité gréco-serbe, après avoir, par des manœuvres de coulisses, créé des embûches aux ministres de l'Entente à Athènes, il pose maintenant au grand ami des nations libérales. C'est le dernier tour de la girouette qu'est M. Stratos en politique, mais ses avances, si l'on peut dire, brusquées prouvent quand même quelque chose : à savoir que l'on redoute actuellement à Athènes que l'Allemagne, considérée jusqu'à hier comme invincible, ne sorte pas victorieuse de cette guerre. Politicien de troisième plan, ayant l'habitude de profiter de toutes les situations, M. Stratos pousse aujourd'hui sa barque vers l'Entente, non pas dans l'intention sincère de collaborer avec les grandes puissances civilisées, mais uniquement dans l'espoir de sauver, et si possible d'accroître son petit capital politique. Si son ententisme était réel, M. Stratos n'aurait qu'à prendre le chemin de Salonique pour se joindre à ceux qui luttent déjà aux côtés de l'Entente. Au lieu de cela, M. Stratos se dresse au milieu de la chèvre et du chou, et essaie de préparer son

propre avenir. C'est un point de vue, mais qui, avouons-le, ne peut qu'intéresser M. Stratos et les quelques politiciens minuscules qui se groupent autour de lui. La nation grecque n'a rien à gagner par les volte-faces vertigineuses de cet homme. Cultivant volontiers la contradiction, M. Stratos déclare, depuis quelques jours, aimer l'Entente et détester Venizelos, qui pourtant n'est plus à sa première preuve de philententisme. Comme M. Stratos eût été beaucoup plus près de la vérité, s'il disait carrément : « Oui, je viens de fonder un nouveau parti politique, non pas parce que j'ai à défendre un programme nouveau, mais parce que j'en ai assez de travailler chez les autres. J'ai collaboré tour à tour avec M. Théotokis, avec M. Venizelos, avec M. Gounaris. J'ai fourni à mes électeurs force arguments en faveur de principes nettement opposés Aujourd'hui, au seuil de l'âge mûr, je me sens fatigué d'errer de parti en parti et aspire à avoir ma boutique à moi ! » M. Stratos peut, momentanément, se croire satisfait : sa boutique, à lui, il l'a aujourd'hui. Mais ce n'est pas une maison de confiance.

Quand j'ai évoqué pendant un temps, pour moi trop long, ce qu'on est convenu d'appeler les milieux politiques de l'Athènes actuelle, j'éprouve un besoin presque physique de m'évader par l'imagination de ces couloirs à l'air appauvri et où résonnent des paroles vaines. Je suis un peu comme l'homme qui s'est attardé dans un café rempli de fumée, de relent, de bruit et qui s'empresse d'en sortir pour respirer. En quittant la tabagie, le client à moitié asphyxié se promène par les rues et fait volontiers une cure d'hygiène pour les poumons, pour l'esprit, pour le regard. Il toise, mais avec une double sympathie, les gens qui rentrent du travail et se sent pris d'un dégoût deux fois plus vif pour ceux qui passent leur journée à escamoter l'effort... Quand j'ai, même de loin, eu trop affaire aux Gounaris, aux Skouloudis, au changeant Stratos, je me dois de payer à ma jugeotte tarabustée un voyage jusqu'à Salonique. Là, on ne s'occupe pas à couper un cheveu en deux, en quatre ou en huit. On n'est pas ententiste aujourd'hui, mi-ententiste le lendemain, anti-ententiste la semaine à venir. On y travaille d'après un programme nettement établi, on a une ligne de conduite, on organise une armée dont plusieurs bataillons ont déjà fait leurs preuves d'héroïsme, on reconstitue, hélas ! dans la mesure du possible le capital diplomatique de la Grèce ! Car il ne faut pas perdre de vue que c'est par Salonique que la France et l'Angleterre communiquent avant tout aujourd'hui avec l'hellénisme, et c'est par Salonique également que communiquera désormais avec l'hellénisme la Russie libérée. Revolutionnaire un petit peu à la manière de M. Milioukof, M. Venizelos ne peut logiquement qu'être sympathique à ceux qui se dressèrent contre l'autocratie russe, d'autant plus qu'aucune question d'intérêt

politique ne peut diviser la vraie Russie et la vraie Grèce. Dans l'entourage du roi Constantin, on avait adopté une attitude assez singulière et qui ne manquait pas de complexité à l'égard de la Russie impériale. On implorait l'appui du tzar et de la tzarine en faveur de la couronne, mais en même temps les constantinistes les plus éprouvés s'accordaient pour inculquer au peuple grec que la Russie constituait le plus grand danger pour l'hellénisme. « L'Entente veut donner Constantinople aux Russes, disaient-ils aux carrefours de la capitale, comment voulez-vous que nous luttions à ses côtés? » Que l'Allemagne ait basé toute sa politique en Orient sur le maintien des Turcs à Constantinople, il n'en était pas question dans ces conversations à bâtons rompus. Ce qui importait, c'était d'éveiller la méfiance du peuple à l'égard de la Russie et de l'Entente. Il serait excessif de dire que ces parleurs y aient réussi, mais comment ne pas reconnaître aussi que l'argument était de ceux qui portaient le plus sur la masse! Constantinople est pour les Grecs une ville symbolique. C'est là que l'hellénisme a reçu en 1453 le coup le plus rude au cours de sa longue histoire. Sa résurrection ne sera complète, d'après les livres de classe grecs, que le jour où Constantinople sera à nouveau sous l'autorité des Hellènes. Des légendes, des prophéties, des chansons populaires prônent le retour prochain des Grecs à leur vraie capitale déjà trop longtemps détenue par les sultans. L'éducation grecque dans l'école, dans l'église, dans la famille est telle, qu'il faut vraiment une puissance de raisonnement et un courage peu commun pour arriver à croire et encore plus à proclamer que la Grèce, vu les réalités de notre siècle, ne peut plus viser à reprendre la ville de ses rêves. M. Venizelos, en grand homme d'Etat qui sait secouer la sentimentalité et qui n'aime pas mâcher ses paroles, n'a pas hésité dernièrement à déclarer à un correspondant russe que même si on lui offrait Constantinople, il refuserait le cadeau. En s'installant à Constantinople, par un concours des circonstances qui n'est d'ailleurs pas à prévoir, la Grèce attirerait sur elle la pression formidable d'un peuple de deux cent millions. Si longue, si désespérée que fût la résistance de l'hellénisme, ses forces finiraient par s'user irrémédiablement à ce jeu, la race perdrait la plus grande part de sa vitalité. L'hellénisme disparaîtrait par l'ampleur disproportionnée de ses aspirations. Telle est l'opinion de M. Venizelos sur le problème de Constantinople et le fait de l'avoir exprimé sans ambages est, me semble-t-il, un des actes, les plus valeureux que ce véritable homme d'Etat ait accomplis au cours de sa carrière politique.

Depuis l'avènement du pouvoir populaire en Russie, la question de Constantinople a été à nouveau remise sur le tapis. M. Milioukof considère que la possession de la capitale actuelle de la Turquie par les Russes a un caractère vital pour son pays. Par contre des

membres du parti « des soldats et des ouvriers » se contentent de l'internationalisation de cette ville. Cette discussion entre différents partis politiques russes ne rentre pas dans le cadre de cette rubrique. Mais ce que nous pouvons dire après les récentes déclarations de M. Venizelos, c'est que rien ne peut désormais séparer la Russie libérale de la Grèce libérale. Au contraire, il y a un point capital qui lie la grande majorité grecque à la grande majorité russe, c'est l'horreur qu'elles ont, toutes deux, de l'absolutisme.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Norvège.

M. Paul Souday a publié, pendant la guerre, d'excellents articles. Il y fait preuve de connaissances étendues et précises, et la sagacité de ses jugements est souvent remarquable. Même sur des sujets qu'on ne doit pas lui supposer familiers, il lui est arrivé de donner des aperçus fort intéressants. C'est ainsi qu'il s'est demandé, un jour, quelle serait l'attitude de Henrik Ibsen dans la guerre actuelle. Je n'aurais pas pleinement adopté les conclusions de M. Paul Souday, parce qu'il avait négligé certains aspects du caractère de son auteur, mais les arguments présentés montraient une pénétration réelle de l'esprit du grand dramaturge. D'autant plus grande a été ma déception, en lisant l'article du *Temps* du 16 mars dernier, où une étude que j'ai publiée dans la *Revue de Paris* sur « Bjœrnstjerne Bjœrnson et le Germanisme » est interprétée à contresens. Comme je ne peux pas supposer que l'éminent critique ait mal compris, je dois croire que c'est moi qui n'ai pas été clair, et je veux m'efforcer de l'être en exposant ici sommairement les phases par lesquelles est passée la pensée de Bjœrnstjerne Bjœrnson à l'égard de la France et du germanisme.

Les idées politiques de Bjœrnson, en 1870, étaient celles de la tradition démocratique française, et, naturellement, il les savait d'origine française. Mais il n'avait pas senti l'importance de ce fait, et il les considérait, avant tout, comme un bien commun et une tradition norvégienne. Il était, parmi ses amis politiques, un de ceux dont les sympathies pour la France étaient le moins ardentes. Elles existaient, mais non sans réserves. Il ne connaissait pas la France, et il accueillait alors facilement l'accusation courante de frivolité contre un pays dont l'incrédulité choquait ses idées religieuses et ses tendances morales.

La France a déçu les Norvégiens par sa défaite, où Bjœrnstjerne Bjœrnson a dû voir la preuve de sa déchéance morale. Et par contre, il a été amené à voir une supériorité morale dans le vainqueur. M. Paul Souday a raison de dire que la victoire allemande a été la

cause efficiente de la conversion de Bjœrnson au germanisme. Mais il ne s'est pas incliné devant le droit de la force : au contraire, il a toujours affirmé la revendication du Slesvig septentrional pour le Danemark et de l'Alsace-Lorraine pour la France, même et surtout lorsqu'il a exprimé le plus nettement ses sympathies germaniques. Si la victoire allemande a produit un revirement, moins dans son esprit que dans son attitude politique, c'est qu'il a cru y voir la manifestation de forces morales, comme il était naturel à un protestant « grundtvigien » comme lui. Il voyait bien aussi la force brutale, représentée par la Prusse, mais celle-ci disparaissait derrière l'Allemagne, qui lui masquait les auteurs de 1864 et 1870. L'Allemagne, le pays de Luther, était pour lui la grande nation protestante rénovée, et son optimisme lui faisait espérer qu'elle deviendrait démocratique, et qu'ainsi l'on finirait par s'entendre avec elle au sujet du Slesvig. Des dirigeants de la Prusse, il en appelait naïvement au peuple allemand, bientôt démocratisé et généreux. Voilà, sans aucun doute possible, le vrai sens du germanisme de Bjœrnson.

La contradiction entre un germanisme ainsi compris et la réalité de l'Allemagne impériale devait se marquer dans toutes les conceptions de politique européenne de Bjœrnson. Deux faits d'ordre personnel ont rendu cette contradiction encore plus intenable. L'un a été sa rupture déclarée avec toute croyance dogmatique, l'autre son premier long séjour en France. Ces deux faits agissaient bien dans le même sens, puisque, d'une part, l'Allemagne cessait d'être le pays d'origine et le centre historique de ses idées religieuses et morales, et, d'autre part, la France, réellement pays d'origine et centre historique de ses idées politiques, était enfin connue de lui, et ses anciennes préventions se dissipaient. Il en est résulté un changement considérable dans sa façon de juger l'Allemagne. Le caractère autocratique et militaire du gouvernement impérial et le danger qu'il créait en Europe lui sont apparus nettement, et il lui est même arrivé de s'exprimer avec quelque sévérité sur l'allure indiscrète et suffisante des Allemands qui fréquentaient la Norvège, tandis qu'il faisait volontiers l'éloge de la France. Toutefois, il n'a pas solennellement proclamé son renoncement au germanisme. Il a, au contraire, affirmé qu'il y restait fidèle, mais en ayant toujours bien soin de distinguer entre le peuple allemand et ses gouvernants, et de rappeler les principes démocratiques et le droit des peuples.

Ainsi le changement qui s'était traduit dans l'esprit de Bjœrnson n'allait pas jusqu'à renoncer à son germanisme théorique, bien qu'il n'eût plus de base religieuse. De plus en plus ardent pour le mouvement pacifiste, il allait, vers la fin de sa vie, s'éloignant de plus en plus de la mentalité allemande actuelle; mais, comme tant d'autres en Europe, et même en France, il ne se doutait pas que l'opposition

fût si profonde entre les conceptions les plus courantes en Allemagne et celles du reste du monde. Quoi d'étonnant à cela ? Il avait proclamé son pangermanisme à la suite de grands événements qui avaient changé la face de l'Europe. Pour l'amener à y renoncer aussi solennellement, il eût fallu sans doute, le choc de nouveaux événements aussi considérables. En attendant, il se contentait de s'en détacher, sans y renoncer tout à fait.

La guerre actuelle aurait-elle produit ce choc? Je me suis gardé de répondre à cette question. Bjœrnstjerne Bjœrnson est mort en 1910, à 78 ans. S'il vivait encore, il serait bien vieux, et l'on peut croire que la puissance de son esprit aurait été moins forte que certaines influences de son entourage. Il est vrai que, dans sa famille même, ces influences se seraient exercées en sens opposés, car elle compte des membres très ardemment francophiles. Mais peu importe ce que Bjœrnson aurait pensé, puisqu'il n'est plus là pour parler et agir. Il appartient à l'histoire, et c'est sa pensée réelle d'homme en pleine vigueur, sa pensée d'avant la guerre, qu'il est intéressant de préciser. Si évidentes que soient les sympathies de Bjœrnson pour la France, si sévères que soient ses jugements sur la politique allemande et sur les milieux dirigeants de l'Allemagne, si fidèle qu'il se soit montré, au cours de toute sa vie, aux idées démocratiques, cette pensée, aujourd'hui, peut apparaître imparfaite et comme inachevée aux hommes qui, vivant l'heure présente, ont complété ou rectifié leurs idées d'avant la guerre. C'est là une impression contre laquelle ils doivent se défendre. Or, ce que je crois avoir établi, c'est que le développement logique de la pensée de Bjœrnson le rapprochait constamment de la France et l'éloignait de l'Allemagne, et qu'il a marqué lui-même, depuis 1872, plusieurs étapes de ce double mouvement.

Cependant, il est naturel que son « germanisme » gêne la susceptibilité nationale des Français, et qu'ils soient peu disposés à se laisser persuader que ce germanisme très particulier s'associait avec le système de conceptions politiques exactement opposé à l'ensemble des idées qui leur semblent, aujourd'hui, le plus spécifiquement germaniques. Mais, en somme, c'est vouloir se susceptibiliser pour un mot, et même pour un mot que Bjœrnson était tout disposé à répudier, car il lui paraissait rattacher trop spécialement à l'Allemagne l'ensemble des peuples qu'il désigne, ce qui lui déplaisait de plus en plus. C'est à l'Angleterre, en effet, que, finalement, il attribuait la prééminence parmi les nations germaniques.

Certes, les mots ont leur importance. L'histoire même du « germanisme » de Bjœrnson le prouve. Son mot d'ordre de 1872 pour le rapprochement avec l'Allemagne lui avait été inspiré par ses idées religieuses, et il semble bien que la communauté de race comptait alors fort peu pour lui. Mais plus tard, lorsqu'il eut abandonné toute

croyance dogmatique, la base essentielle de son germanisme se trouva détruite, mais le mot demeura, et il ne resta plus pour lui donner une valeur que l'idée de race. Il accepta donc cette idée comme allant de soi, sans la soumettre à un sérieux examen critique, de même qu'il avait accepté d'abord, avec soumission, la religion établie. C'est la méthode ordinaire. Un homme d'action, surtout, comme l'était Bjœrnson, ne remonte pas à chaque instant aux principes. Les idées générales sont pour lui des données et des points de départ. Bjœrnson était capable de les scruter, et il l'a montré lors de son adhésion à la libre pensée, mais il lui fallait, pour en venir là, une lente et profonde crise intérieure. Jamais il n'en est venu à exercer sa critique sur la notion de race. On peut supposer que la guerre actuelle aurait produit sur son esprit le choc nécessaire pour l'amener à douter, et à scruter le principe de son germanisme. C'est alors l'idée de race qu'il aurait examinée. C'est donc la critique de l'idée de race que nous suggère aussi l'étude de la pensée de Bjœrnson. Son erreur provient de l'acceptation trop facile de cette notion d'apparence claire, en réalité très confuse. C'est, d'ailleurs, une erreur très courante. Raison de plus pour tâcher de l'éviter.

P.-G. LA CHESNAIS.

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Je trouve dans *le Canada*, de Montréal, une étude fort claire sur les sous-marins mouilleurs de mines :

C'est presque au début de la guerre actuelle que les Allemands ont mouillé des mines dans certains parages de la mer du Nord et de la Manche, au moyen des sous-marins. En effet, des mines spécialement agencées vinrent s'échouer sur nos côtes septentrionales où elles furent recueillies, désarmées et examinées en détail. Un sous-marin mouilleur de mines ennemi, le U-C. 5, capturé par nos alliés britanniques et conduit dans la Tamise, fut étudié à fond. Un autre le U-C. 12, pris par les Italiens, a été récemment incorporé dans leur marine ...

Les mines de sous-marins allemands sont de forme sphérique, munies sur leur calotte supérieure de quatre antennes, destinées à recevoir le choc du bâtiment qui les heurte ; elles sont entourées de quatre montants verticaux en fer, fixés à l'aide de charnières sur un plateau muni d'un « crapaud » destiné à s'accrocher sur le fond ; ces quatre montants possèdent des galets qui guident la mine dans le puits qui constitue son logement à bord du sous-marin. ...

Ces engins redoutables contiennent 100 kilog. de trinitrotoluol, qui est l'explosif le plus violent qui soit. Il est enflammé à l'aide d'un autre explosif très sensible, auquel le feu est communiqué par un détonateur à fulminate de mercure. La mise à feu est obtenue à l'aide d'une pile au bichromate de potasse dans laquelle le courant est produit au moment de l'introduction de l'acide. ...

Cet acide est contenu dans des tubes en verre, logés dans chacune des quatres antennes de choc. Lors de la rencontre avec le bâtiment, le verre se brise sous le ploiement des antennes et l'acide se répand immédiatement dans la pile dont le fonctionnement est alors assuré. C'est à ce moment que l'explosion se produit.

Ces mines sont logées, par paires, l'une au-dessus de l'autre, dans plusieurs puits ménagés dans une tranche à l'avant du sous-marin ; ces puits sont inclinés de l'avant à l'arrière et aussi dans le sens transversal, afin que, lors de son mouillage, la mine ne vienne pas heurter la coque du sous-marin.

Les mines sont maintenues dans leurs puits par des verrous, manœuvrables à la main, d'un compartiment longitudinal voisin, ou à distance, par une commande disposée dans le poste central. Un appareil de sécurité empêche la mine supérieure d'être déclanchée avant la mine inférieure.

Après avoir été détachée de son puits par la sortie du verrou, la mine est entraînée par son plateau-crapaud au fond de la mer, où après un certain temps d'immersion, réglé par la durée de fusion d'un corps soluble dans l'eau de mer, les quatre montants à charnières se rabattent horizontalement dans le plan du crapaud accroché dans le sol.

A ce moment, la mine, libérée, quitte son plateau, jusqu'à ce que le tambour sur lequel s'enroule l'orin ou câble qui la rattache au crapaud, se soit déroulé de la quantité voulue correspondante à la hauteur d'immersion. Cette hauteur déterminée à l'avance est réglée par l'action d'un piston hydrostatique, soumis à la pression de la colonne d'eau comprise entre la mine et la surface des eaux. Ce piston déclanche un frein qui arrête le déroulement du câble.

Les sous-marins mouilleurs de mines, capturés jusqu'à ce jour, déplacent 200 tonneaux en surface ; ils mesurent 34 mètres de longueur et trois mètres de diamètre au maître-couple ; leur flottabilité est faible. Ils sont munis d'un moteur de 80 à 100 chevaux environ, leur imprimant, en surface, une vitesse de cinq à six nœuds. Ces vitesses sont très inférieures à celles des sous-marins ordinaires. Leur rayon d'action est réduit, ce qui explique pourquoi ces sous-marins n'ont jamais opéré trop loin de leurs bases. Ces unités sont de faible échantillon et de construction rudimentaire, mais, développées et améliorées, elles sont appelées à devenir des navires très redoutables, à cause de la faculté qu'elles auront de pouvoir aller mouiller des mines sans être aperçues, dans des parages éloignés des bases métropolitaines, où leur présence ne pourra être soupçonnée.

Pour être efficaces, les barrages doivent comprendre un grand nombre de mines, peu écartées les unes des autres ; les sous-marins employés à leur mouillage doivent donc être, autant que possible, de grand tonnage afin d'avoir une capacité qui leur permette d'embarquer le plus grand nombre possible de ces engins. Pour ces mêmes raisons, il est donc aussi indispensable que plusieurs sous-marins mouilleurs de mines agissent simultanément pour l'obtention de barrages complets et rapidement mouillés.

A notre avis, nous devons envisager le sous-marin mouilleur de mines comme un procédé devant être ajouté à ceux déjà préconisés pour lutter contre les sous-marins ennemis. En effet, en mouillant des mines nom-

breuses devant leurs repaires connus, toutes les fois que l'opération est rendue réalisable par l'absence de courants trop violents, ou par la présence de fonds favorables à la bonne tenue des crapauds, nous augmenterons les chances de destruction de ces dangereux petits navires.

LA PRESSE ENNEMIE. — « Un Sermon de carême », tel est le titre d'un article du Professeur Dr Georg Simmel, paru dans la *Frankfurter Zeitung*. C'est un véritable sermon de temps de guerre.

Entre, d'une part, l'héroïsme des soldats ou l'énergie avec laquelle les pères et les mères ont accueilli la nouvelle de la perte de leurs fils, et, d'autre part, la façon que les « classes aisées » ont de gémir sur la valeur gustative et quantitative des repas et sur l'enchérissement des vivres, enchérissement que leur budget rend supportable, il s'ouvre comme un abîme. On pourrait le porter à la scène, pour une satire du plus grand style dont profiterait la psychologie de l'histoire universelle. Je sais plus d'un cas où les côtés apparemment inconciliables de ce contraste se trouvent réunis en un même individu : des hommes qui apprirent avec un calme digne de l'antiquité la mort de leur fils aimé, mais ne purent se résoudre à des sacrifices matériels importants en vue des nécessités pressantes de la pourvoyance de guerre ; de jeunes propriétaires de terres ayant, m'a-t-on dit, exposé avec le plus grand courage leur vie dans les tranchées, qui racontèrent ensuite avec satisfaction comment ils s'étaient entendus à déjouer la réquisition des vivres sur leurs biens. Le « matérialisme historique », qui proclame les valeurs économiques comme les seules à vrai dire efficaces et fondamentales, et tous les intérêts supramatériels, idéals comme un « surédifice idéologique » dont lui seul peut déterminer l'esprit et le mode, — ce matérialisme pourrait paraître par cela même confirmé, si les impulsions idéales ne couraient pas ici sur une route opposée à celle des impulsions économiques : celles-là se sacrifiant entièrement sur la voie qui mène du petit moi au grand tout, celles-ci, médiocres, s'attachant à posséder et ne considérant le tout que comme un cercle au centre duquel le moi gravite autour de lui-même.

Tout ceci se rapporte aux seules classes aisées. Il faut célébrer hautement les dons faits sur leur petit avoir par les instituteurs primaires et le personnel des chemins de fer, les sous-agents des postes, les associations d'employés, les servantes et les paysannes... Si l'on ne pouvait attendre de la guerre le renversement de l'antique vérité qui veut que le riche fait moins volontiers tel sacrifice qui ne touche en rien à son mode d'existence, que le pauvre dont la vie s'en trouve sensiblement modifiée, — qu'on l'avoue et qu'on ne défigure pas ce qu'il y a de grandiosement indubitable dans les sacrifices de sang et de vie faits au front, en les mettant en parallèle avec le courage soi-disant général de ceux qui sont restés chez eux.

Certes les exploits volontaires d'hommes et de femmes des hautes classes dans les organisations de guerre sont dignes de figurer auprès de ceux du front. La scission ne se produit que dès que la question matérielle entre en jeu. Je suis très loin de ce fol radicalisme qui voudrait que toute personne riche abandonnât toute sa fortune en faveur de la guerre et de la

pourvoyance de guerre. Mais dans des cas honteusement nombreux (certes pas dans tous), nous sommes loin de compte de ce que commanderait la situation. Il n'existe pas là-dessus de statistique, mais il suffit d'observer et la conclusion vient de soi Rien que par ce qu'il en arrive à la connaissance publique, on se représente aisément avec effroi. non seulement combien l'usure de guerre, l'âpreté au gain et les méthodes pour se dérober aux impôts de guerre ont prit une véritable expansion, mais encore que ces manifestations criminelles ne sont partout que les quelques points culminants de toute une large couche sociale où les façons analogues de penser ne vont pas jusqu'à s'exprimer positivement, ne dépassent pas la tolérance. Là où tant d'individus nuisent si activement à l'intérêt public, il en est naturellement bien davantage qui ne feront rien pour lui venir en aide....

C'est que nous récoltons maintenant les fruits du mammonisme qui a été cultivé sur les champs européens et qui ne permit toute culture saine que là où il ne put prendre racine : le fait que les vertus guerrières ont fleuri sur ces parties indemnes du sol psychique, donne à comprendre qu'elles et les manifestations économiques pour la cause allemande se soient développées avec une force si différente, et, pour une part, dans une si différente direction. La notion que la valeur monétaire est à vrai dire la seule absolue et qu'elle est, par sa propre nature, orientée vers l'égoïsme de celui qui possède, a laissé croître dans les milieux les plus éloignés de nos classes supérieures le sentiment naturel que toute action qui n'est pas immédiatement égoïste, qui n'apporte aucun bénéfice est quelque chose qui va à l'encontre de sa propre nature et, en quelque sorte, est ce que l'Eglise a appelé une « œuvre désintéressée »... Seule cette notion fait comprendre ce qui est à proprement parler une perversité morale : recommander comme un sacrifice plein de mérite patriotique la souscription à l'emprunt de guerre. Car il tombe sous le sens qu'il n'y a pas là le moindre sacrifice, mais bien au contraire l'espoir d'un avantage. Mais il semble tellement indiscutable que toute mesure économique est associée au pur égoïsme, que pour peu qu'en dehors de son utilité égoïste elle soit simplement un devoir et une obligation, elle nous apparaît aussitôt comme quelque chose de noble et de particulièrement moral. Il suffit qu'elle ne serve pas *seulement* l'intérêt personnel, mais, ce faisant, réponde à l'ordre et serve également l'intérêt de la collectivité, pour que la gloire du sacrifice patriotique rayonne autour d'elle. Vraiment, sans aller jusqu'à l'utopie de croire qu'un jour viendra où ce mammonisme sera surmonté, on peut s'imaginer qu'un jour il paraîtra grotesque qu'il ait fallu user de l'enthousiasme pour la cause allemande afin de pousser les classes possédantes à couvrir les nécessités de cette guerre, menée pourtant sans cesse pour permettre à chacun de nous d'exister.

L'Allemagne de l'arrière n'a pas encore dépouillé le vieil Adam mammoniste. Là encore la guerre a accompli ce qu'on pourrait appeler sa fonction métaphysique et ce que nous avons tous pressenti dès le commencement : elle a fait le départ entre la lumière et les ténèbres, entre ce qui est noble et ce qui est bas, entre tout ce dont le temps de paix indulgent laissait les contours indécis ; il en fut de même entre les peuples comme chez les peuples, voire chez les individus... La guerre a porté la vie à un de-

gré excessif d'intensité, où les êtres merveilleux sont devenus plus merveilleux encore, et la crapule plus crapule.

Au pôle du dévouement poussé au sacrifice, qui est le point culminant de la personnalité, nous trouvons toute une partie de la vie allemande, et qui est admirable. Au pôle du mammonisme, l'autre partie, et celle-là est effroyablement importante. Un avenir tout prochain va nous fournir suffisamment l'occasion d'aller d'un pôle à l'autre. Et le sort de l'Allemagne est dans cette question : est-ce que cette route sera fréquentée ou demeurera-t-elle déserte ?

LA PRESSE NEUTRE. — Celle qu'on pourrait appeler la mère du pacifisme, la baronne Bertha von Suttner, demeura jusqu'à sa dernière heure, laquelle sonna au cours de cette guerre, les armes à la main (en l'occurrence une plume et un cœur) pour la défense d'idées peu prisées à cette heure, mais qui auront leur réveil glorieux. Elle fut une fidèle collaboratrice du Dr Alfred H. Fried, et, fidèle ami, celui-ci a publié fin 1916, à la librairie Orell et Füssli, de Zurich, la réunion de ses articles, sous le titre : « Der Kampf um die Vermeidung des Weltskrieges », le combat pour éviter la guerre universelle. Au sujet de cet ouvrage, la *Neue Zürcher Zeitung* rapporte ce qui suit :

En décembre, après la publication du volume, le ministère de la Guerre de Berlin a fait savoir à l'éditeur, lequel lui avait envoyé un exemplaire pour examen, qu'il n'y avait aucune raison d'en interdire l'entrée en Allemagne. En conséquence, l'éditeur expédia un grand nombre d'exemplaires à son commissionnaire de Leipzig pour être transmis aux librairies de détail allemandes. Mais cette dernière transmission fut interdite par le général commandant le XIXe corps. En dépit de l'autorisation donnée de Berlin, ce dernier déclara impossible la vente de l'ouvrage en Allemagne, ajoutant qu'il y avait encore, à ce sujet, « des pourparlers avec des autorités supérieures ». Il faut considérer comme une conséquence de ces pourparlers la communication faite en février par le ministère de la guerre de Berlin disant que l'autorisation d'entrer en Allemagne pour l'œuvre de la baronne de Suttner « vient d'être de nouveau soumise à l'examen ». Cette nouvelle est d'autant plus étrange que, le 9 novembre 1916, le Chancelier de l'empire a notoirement promis, parlant de la future organisation de la Paix, que l'Allemagne examinerait honnêtement tout essai de trouver une solution dans cette direction, et qu'elle collaborerait à sa réalisation possible.

La même aventure est arrivée à la brochure de Fried, publiée chez le même éditeur : « Die Grundlagen des ursächlichen Pazifismus ». Cette brochure est la réédition d'un écrit paru il y a huit ans et qui traite le problème du pacifisme de façon rien que théorique, par exemple la question des tribunaux d'arbitrage, du désarmement, de la fédération, etc., sujets qui n'ont pour ainsi dire rien de commun avec la guerre actuelle. Là aussi il y eut d'abord autorisation venue de Berlin, autorisation qui fut retirée sur l'intervention du général commandant le XIXe corps à Leipzig.

== Un anonyme publie, dans la revue hollandaise *De Beweging*,

que dirige le poète et critique Albert Vervey, une « page détachée d'un manuel d'histoire » allemand à paraître dans quelques années :

..... et comme nous savions bien que nous serions incapables de dominer la mer et de rendre impossible tout commerce des pays neutres avec nos ennemis, nous résolûmes d'atteindre par la terreur le résultat que nous ne pouvions obtenir par notre seule force. La terreur nous avait d'ailleurs fort bien servi naguère en Belgique. Nous avions prévu que notre attaque, contraire aux conventions, éveillerait en ce pays la révolte et la fureur de la population tout entière ; et nous avions à craindre que cette attitude ne devînt gênante pour nos plans. C'est pourquoi nous avions décidé de saisir n'importe quels prétextes pour incendier les villages, massacrer les habitants, dévaster les propriétés privées, rendre responsables les villes entières des méfaits de quelques-uns, et, par tous les moyens de même ordre, de prévenir les maux plus grands qu'eût entraînés un soulèvement général. Nous n'avions éprouvé non plus aucun scrupule, lorsque notre population civile eut diminué, à traiter en esclaves les habitants de la Belgique et de la France du Nord et à les envoyer dans nos mines et dans nos fabriques, dans cette conviction patriotique qu'aucune loi, tant naturelle que conventionnelle, ne devait faire échec à nos propres besoins.

C'est en vertu de cette même conviction que nous résolûmes à ce moment, puisque nous ne pouvions être les maîtres de la mer, d'embusquer nos sous-marins en divers endroits et d'envoyer au fond de l'eau, sans avertissement, tous les bateaux qui passeraient à proximité. Pourtant, afin de sauver les apparences, nous avions fait savoir nos intentions aux neutres et nous avions appelé « avertissement » cette notification contraire à toutes les conventions que nous avions signées. Dans plusieurs cas, ce moyen a réussi dans la perfection. Ainsi nous descendîmes un jour d'un seul coup six navires hollandais. Nous savions fort bien qne ces navires ne portaient aucun chargement destiné à nos ennemis, et, qu'au contraire, les vivres qu'ils apportaient étaient destinés aux Hollandais ; nous avions, par une assurance formelle de sécurité, provoqué la sortie de ces navires en haute mer ; aussi leur anéantissement subit suscita-t-il une indignation générale conforme à nos desseins et une terreur capable de réduire à zéro le commerce maritime des neutres. Cet attentat eut aussi cet excellent résultat d'augmenter la haine à notre égard qui, dans le monde entier...

Comment l'auteur (anonyme il est vrai) de ce manuel d'histoire justifiera-t-il cette politique de guerre, si le résultat final est contraire à celui qu'il espère ? Mauvais roman que celui dont l'auteur, en l'écrivant, ignore la fin.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Grandeur et décadence de Frédéric-Auguste Wolf. — En 1795, Frédéric-Auguste Wolf publiait à Halle ses *Prolegomena ad Homerum*, et, depuis plus d'un siècle, on ne lui contestait guère le mérite d'avoir démontré qu'Homère n'avait pas

pu exister. Certains, qui, par une sorte de foi mystique, tenaient encore pour l'existence d'Homère, l'exécraient et le ravalaient au rang des pires sacrilèges. J'avais un vieux professeur de rhétorique, excellent homme, d'une école quelque peu surannée ; par un amusement cruel, nous nous plaisions parfois à l'irriter, et un des plus sûrs moyens d'y parvenir était de lever la main, et, dès qu'on avait la parole, de commencer : « Wolf a dit... » On était tout de suite interrompu, et, pendant un quart d'heure au moins, on se réjouissait des anathèmes qu'on entendait proférer contre l'abominable Wolf.

La réputation de Wolf en Allemagne avait suivi la publication des *Prolégomènes*, et c'est vers 1828 qu'on avait commencé à le célébrer en France : Louis Epagomène Viguier avait chanté sa gloire dans un article de la *Biographie universelle* publiée par Michaud, Dugas-Montbel, en 1831, l'avait hautement loué dans son *Histoire des poésies homériques*, et enfin Galuski l'avait rendu immortel, semblait-il, par une étude donnée à *la Revue des Deux Mondes* en 1848.

Depuis quelque temps, les hellénistes tendent, de nouveau, à croire qu'Homère a existé. Mais la gloire de Wolf n'en pourrait être qu'à peine atteinte, si son œuvre avait tout le sérieux qu'on lui a si longtemps prêté.

Or, voici que M. Victor Bérard, dont on connaît l'érudition sagace, s'attaque à Wolf, et, avec la verve et l'esprit qui lui sont coutumiers, il nous révèle ses procédés de travail. Il porte à la gloire de Wolf un coup assez rude.

Négligeons ici les nombreuses éditions d'auteurs grecs et latins que publia Wolf, — M. Victor Bérard, en passant, nous montre quelles raisons singulières les lui firent, parfois, entreprendre, — et ne parlons que de ses travaux sur Homère.

Wolf a donné trois éditions des poèmes homériques : une édition scolaire, comprenant *l'Iliade* et *l'Odyssée* (Halle, 1784-85) ; une édition savante, ne comprenant que *l'Iliade* (Halle, 1794-95) ; une nouvelle édition savante, dite « édition de luxe », comprenant *l'Iliade* et *l'Odyssée* (Leipzig, 1804-07).

Pour l'édition scolaire de 1784-85, Wolf ne s'était guère mis en frais de recherches originales. En 1756 et 1758, avait paru à Glasgow une fort belle édition d'Homère : Wolf ne fait qu'en reproduire le texte. Mais il avait promis à son éditeur une introduction : il y devait traiter « de l'histoire du texte homérique, de ses variations dans l'antiquité et de ses récensions diverses par les anciens critiques ». Au dernier moment, il s'avise qu'il ne dispose que de bien peu de place pour un pareil sujet ; il renonce à son projet, et il se borne à réimprimer une dissertation que Ludolph Kuster avait, sous

e titre d'*Historia critica Homeri*, publiée en 1696 à Francfort-sur-'Oder.

C'est avec la récension savante de *l'Iliade* que paraissent, en 1795, es fameux *Prolégomènes*. Le monde savant éprouva l'émotion que 'on sait. La gloire de Wolf dura, mais avec le temps, l'habitude assait de lire *les Prolégomènes* et l'on parlait des « théories de Wolf » sans bien connaître le livre où elles sont énoncées. M. Victor Bérard a lu les *Prolégomènes* avec une extrême attention, et l a constaté ceci : l'homme qui, en 1785, s'était contenté de réimprimer, avec un texte établi par d'autres, une dissertation ancienne le Kuster, démarquait, en 1795, des travaux antérieurs, quelques-ins peu connus, d'autres dédaignés, et où les idées qu'il faisait siennes étaient exprimées, souvent avec plus de clarté et plus de hardiesse que par lui-même. Les idées de Wolf ne sont, en somme, que les dées de François Hédelin, abbé d'Aubignac. Un érudit suisse, M. Georg Finsler, l'avait dit récemment, et l'étude approfondie des *Prolégomènes* a convaincu M. Victor Bérard que M. Georg Finsler i raison.

François Hédelin, abbé d'Aubignac, qui vécut de 1604 à 1676, était in homme fort savant ; il jouit, de son vivant, d'une assez grande éputation, et sa *Pratique du théâtre* garda longtemps quelque élébrité. En 1715, parut un livre posthume de lui, intitulé *Conjectures académiques ou Dissertation sur l'Iliade*. L'histoire des *Conjectures académiques* est assez étrange : M. Victor Bérard la raconte out au long. L'abbé d'Aubignac les avait écrites vers 1664, et il les ivait communiquées à quelques amis. Charles Perrault y fait allusion dans son *Parallèle des anciens et des modernes*, qui date de 1692, de même que Boileau dans ses *Réflexions sur Longin*, publiées en 1694.

Quand le livre de l'abbé d'Aubignac parut, on n'en parla guère. Certains savants, pourtant, le connurent, et, d'ailleurs, Perrault et Boileau avaient révélé au public les idées qui y sont contenues. Directement ou non, l'abbé fit des adeptes, et, pendant tout le XVIIIe siècle, il y eut des hommes qui nièrent l'existence d'Homère.

Ainsi donc, Wolf n'a fait que reprendre les idées de l'abbé d'Aubignac, et quelques érudits s'en aperçurent quand il publia les *Prolégomènes*. Villoison, le grand helléniste français, écrivait à Sainte-Croix, en 1796 :

M. Wolf est un savant du premier mérite ; mais il est atteint de la maladie du siècle, de la fureur d'innover. Cependant, comme il est presque impossible de trouver maintenant une erreur nouvelle, il n'a fait que ressusciter celle de l'abbé d'Aubignac et il a eu soin de l'appuyer avec toutes les ressources que lui fournit sa vaste érudition.

Wolf n'a pas emprunté seulement des idées à l'abbé d'Aubignac,

il lui a emprunté des arguments ; mais il conduit sa discussion avec une moindre vigueur, et il est moins ferme dans ses conclusions : il écrivait en Prusse, il était fonctionnaire, et il se jugeait tenu à une extrême prudence. D'ailleurs, il est assez peu délicat, et, s'il parle de l'abbé d'Aubignac, c'est avec le dernier mépris.

M. Victor Bérard a cherché les sources de la « vaste érudition » que Villoison reconnaissait à Wolf, et il les a trouvées. M. Bérard est impitoyable. Sans les travaux de l'Anglais Robert Wood, du Suisse Mérian, de Villoison lui-même, sans la *Bibliotheca græca* de J.-H. Fabricius, refondue et complétée par G.-C. Harles, Wolf eût-il jamais écrit les *Prolégomènes* ?

Car il en usa avec Wood, avec Mérian comme avec l'abbé d'Aubignac. Il leur emprunte, sans aucun scrupule, jusqu'à des expressions. M. Bérard a imprimé, à côté les uns des autres, divers passages de Wood et de Wolf, de Mérian et de Wolf, et le lecteur peut constater entre eux de singulières ressemblances. Il a comparé aussi des morceaux de Wolf à des morceaux de Villoison, et la comparaison est fâcheuse pour la mémoire de Wolf.

En écrivant ses *Prolégomènes*, dit M. Victor Bérard, Wolf venait après Villoison, touchant *l'Iliade* et les Alexandrins, après Wood et Mérian, touchant l'écriture au temps d'Homère, après Herder et les Français, touchant la poésie chantée des peuples primitifs, après d'Aubignac, touchant l'origine des poèmes homériques.

Et plus loin :

Les *Prolégomènes* de Wolf sont une série d'imitations ou de plagiats, dissimulés par de véritables faux. Wolf a copié Villoison et il a voulu faire croire qu'avant Villoison ou en même temps que lui, il avait travaillé sur le même sujet. Wolf a copié Mérian, et il a prétendu qu'il avait ignoré le travail de Mérian avant d'avoir rédigé son propre travail. Wolf a copié d'Aubignac et il a voulu prouver, par des citations mensongères, que d'Aubignac n'était qu'un vieux fou, et les *Conjectures* un recueil d'inepties ou de paradoxes à la française.

Le jugement est sévère, il ne semble pas injuste. Et M. Victor Bérard estime que d'autres savants, en Allemagne, ont agi comme Wolf. Peu, je crois, sont allés aussi loin que lui. Tous les savants d'Allemagne ne sont pas des voleurs et des faussaires. Mais il est certain qu'ils n'ont pas créé la méthode scientifique qu'on appelle, trop souvent, « méthode allemande ». Cette méthode était celle des grands humanistes de la Renaissance, et, dès le XVIe siècle, les Estienne, Turnèbe, Casaubon, d'autres encore, la mettaient en honneur chez nous. Elle y a été pratiquée jusqu'à nos jours, mais trop souvent à ceux dont les travaux étaient pleins de conscience nous avons préféré des écrivains, brillants sans doute, mais superficiels. M. Victor Bérard pense que ce travers nous vient, pour beaucoup, des Jé-

suites et de leur mode d'enseignement : je pencherais à lui donner raison. Toujours est-il qu'il n'y a pas, en science, de « méthode allemande » ; de tout temps, la France a produit des savants très sûrs, aussi sûrs que les savants d'Allemagne ; mais ils étaient plus modestes, et, en les encourageant par trop à la modestie, nous permettions à d'impudents hâbleurs, tels que Wolf, d'acquérir une gloire imméritée.

A.-FERDINAND HEROLD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Chanoine U. Chevalier : *Les Ruines au cours des siècles ;* Picard. » »

Histoire

L'Aigle bleue. Revue des Questions polonaises ; Lausanne. 3 50

G. Lenôtre : *Prussiens d'hier et de toujours,* 2e série ; Perrin. 3 50

Littérature

Alexandre Hepp : *Les Cœurs armés, 1916 ;* Fasquelle. 3 50

Hommage à Mademoiselle Louise Read ; Monde Nouveau. 1 50

A. Koszul : *Anthologie de la littérature anglaise.* II : XVIIIe et XIXe siècles ; Delagrave. 3 50

Lucien Pinvert : *Pendant la guerre ;* Leclerc. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Sir Thomas Barclay : *Le Roi Georges V d'Angleterre ;* Bloud. 0 60

Les Communiqués officiels ; Berger-Levrault.

XXV. Novembre 1916. 0 60

XXVI. Décembre 1916. 0 60

Georges Duhamel : *Vie des Martyrs, 1914-1916 ;* Mercure de France. 3 50

Goblet d'Alviella : *Le vrai et le faux pacifisme ;* Alcan. 1 20

Louis Piérard : *La Hollande et la Guerre ;* Berger-Levrault. 0 75

V. S. Ruelens-Marlier : *Le Rhin libre.* Avec 2 cartes ; Attinger. 3 50

Emile Zavie : *Prisonniers en Allemagne ;* Avec une préface de Henry Céard ; Chapelot. 3 50

Poésie

Marcel Bosc : *Fresques et Croquis ;* Les Forgerons. 1 25

Georges Dessoudeix : *L'Immortel Sacrifice ;* Petite Revue artist. 2 »

Publications d'art

Lucien Métivet : *La physionomie humaine comparée à la physionomie des animaux,* d'après les dessins de Le Brun ; Laurens. » »

A. Willette : *Le dessin pendant la guerre ;* S. n. d'éd. 0 75

Roman

Marcelle Tinayre : *L'Ombre de l'amour ;* Nelson. 1 25

Sociologie

A.-Ferdinand Herold : *Le Parlement et les crédits militaires ;* Ligue des Droits de l'homme. 0 40

Théâtre

Emile Augier : *Le Gendre de M. Poirier et autres comédies* ; Nelson. 1 25

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Mort de Teodor de Wyzewa. — Une lettre de M. Henri de Régnier. — Une lettre de M. René Lote à M. Henri Mazel. — Commémoration Emile Verhaeren à l'Académie Britannique. — L'Allemagne et Verhaeren. — Les Romans de la Revanche. — Les Academiciens et les bonnes œuvres. — La Société Shakespeare. — Conquêtes féminines. — Poésie d'actualité.

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Parmi les écrivains morts récemment à la guerre, il faut citer Gabriel Arbouin qui collabora aux *Ecrits français ;* Emile Hayem, capitaine, auteur de *la Garde au Rhin, la Menace prussienne* et *Au Rhin gaulois* ; Pierre Jourdan qui collabora au *Feu* et au *Quatre Dauphins* et qui a péri au cours d'un torpillage en Méditerranée ; Henri-Joseph Ménard ; Charles-Bernard de Boismaison-White.

Au trente-deuxième mois de la guerre, voici la statistique qui a été établie concernant les lettres françaises et la guerre :

275 tombés au champ d'honneur ou morts sous les drapeaux ; 28 disparus ; 180 blessés ; 29 prisonniers ; 33 croix de la Légion d'honneur ; 17 médailles militaires ; 1 croix de Saint-Georges ; 1 military cross ; 255 croix de guerre.

§

Mort de Teodor de Wyzewa. — Teodor de Wyzewa est mort le 8 avril, dans son domicile de la rue du Pré-aux-Clercs, à Paris. Né en 1862, issu d'une ancienne famille polonaise, il s'appelait de son vrai nom Wyzewski et était fils d'un médecin établi à Clermont (Oise), auteur de plusieurs ouvrages de philosophie. Fin lettré, de culture étendue et d'une curiosité universelle, Teodor de Wyzewa a touché d'une plume alerte, élégante et savante aux sujets les plus divers dans les genres les plus différents : roman, critique, théâtre, beaux-arts, musique. Il débuta au *Figaro*, par une série d'études sur le *Mouvement socialiste en Europe*. Son premier livre *les Grands peintres*, date de 1888. Puis vinrent des contes chrétiens, *les Disciples d'Emmaüs ou les Etapes d'une conversion*, le *Baptême de Jésus ou les Quatre degrés du Scepticisme* (1892) et un roman *Valbert ou les Récits d'un jeune homme* (1893), où se marquèrent les directions néo-catholiques de son esprit. Ses premières études littéraires portèrent sur les écrivains français contemporains, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Renan, Taine, France, Laforgue (réunies sous le titre *Nos Maîtres*); mais la plupart de celles qui suivirent furent consacrées à faire connaître en France les écrivains étrangers, que son intelligence merveilleuse et sa connaissance de presque toutes les langues de l'Europe lui rendaient tous familiers. Aux trois volumes sur les littératures étrangères, dont le *Roman contemporain à l'étranger*, il faut ajouter un livre sur *Beethoven et Wagner* et de nombreuses traductions de l'anglais, de l'allemand, du danois, du latin (*la Légende dorée* de Jacques de Voragine), du russe (*Résurrection, la Sonate à Kreutzer* de Tolstoï). Ses premières

études avaient paru dans *la Revue Indépendante* ; ce sont elles qui firent remarquer le nom de Teodor de Wyzewa. Ses travaux postérieurs furent publiés principalement par la *Revue des Deux Mondes* et *le Temps*.

§

Une lettre de M. Henri de Régnier.

Paris, 30 mars 1917.

Mon cher ami,

Mes relations avec le *Mercure* sont trop connues pour que je ne me onsidère pas comme obligé de protester publiquement contre le regrettale article de M. Papini sur Gabriele d'Annunzio, paru dans le numéro lu 16 mars. Mon silence pourrait laisser supposer une approbation tacite u jugement porté sur le grand poète que j'aime, et que j'admire aussi bien n son œuvre d'écrivain qu'en son héroïsme de soldat.

Croyez, mon cher ami, à mes sentimentsc ordiaux.

HENRI DE RÉGNIER.

§

Une lettre de M. René Lote à M. Henri Mazel.

Monsieur,

Dans un de vos récents comptes rendus, que j'ai lu comme toujours vec un très vif intérêt, je note, à propos du titre de mon dernier livre, ne interprétation que je ne puis accepter comme tout à fait exacte. De ce ue j'ai intitulé mon ouvrage « le Péril allemand et l'Europe », il ne s'enuit pas qu'à mes yeux tout le passé *ne s'explique que* par la lutte contre danger germanique. Certes, qu'il ait existé en Allemagne, de tout temps, es forces rebelles à l'esprit véritable de notre civilisation, même sous un ıux aspect de libéralisme philosophique ou religieux, même sous les deors de cette « Culture » matérielle qui laisse intacte la barbarie des senments et le mysticisme des idées, il serait difficile de le nier aujourd'hui. u'à ce Péril, à cette menace intellectuelle et armée, il n'y ait rien eu d'éal en aucun autre pays d'Europe, l'expérience présente suffirait à le rouver. Si cette résistance tantôt sourde et tantôt brutale à la pénétration e nos idées a souffert d'heureuses exceptions — autant d'exceptions que otre influence compte de disciples sincères dans les « Allemagnes » d'auefois, — ce ne fut que pour reparaître ensuite plus violente : et dès lors, est-il pas logique d'en retrouver des indices mémorables à tout âge de la Germania », fût-ce sous la forme bénigne que sut leur imposer au grand siècle » l'autorité de l'esprit français ? — Je ne suis pas le seul en rance à considérer la victoire de Hermann à Teutoburg, au début de l'ère ırétienne, comme un arrêt dans l'expansion de l'esprit latin, et à cet égard omme un symbole : ce fut d'ailleurs le point de vue des patriotes alleands tels que Klopstock au XVIIIe siècle. Et, quant à la « signification naonale » de la Réforme de Luther, Hegel n'a eu garde de l'oublier — ni 'autres avant lui, notamment ces artisans de la « réaction d'Etat » dans la russe de Frédéric II et de ses successeurs, aux alentours de notre Révotion de 1789... C'est assez vous dire, Monsieur, qu'ayant étudié la formaon de ce Germanisme, avec les arguments historiques qu'il fait valoir, et

saisi sur le vif la tradition à laquelle il se rattache, j'ai été conduit à reconstituer peu à peu, dans le passé, la continuité réelle de cette tradition; j'ai compris par là toute l'ampleur du Péril allemand au sein de l'Europe ; et j'ai dû à cette vue d'ensemble, ainsi que vous le savez, quelques prévisions que vérifie la Grande Guerre. Par ce Péril, je n'explique pas *toute* l'histoire : mais je crois bon de le montrer à travers elle comme la plus grave menace que la conscience humaine ait en effet connue. Evidemment, si les origines sont lointaines, le danger ne s'est précisé qu'au « Tournant fatal », vers le règne du fameux Frédéric : je ne confonds pas ces phases de différente acuité dans l'évolution du mal. Et j'ose espérer qu'en votre impartialité courtoise — dont je vous remercie de m'avoir donné déjà plus d'une preuve — vous ne sauriez me reprocher d'avoir méconnu ces différences élémentaires, dans mon étude du Péril allemand et de l'Europe.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération très distinguée.

RENÉ LOTE.

§

Commémoration Verhaeren à l'Académie britannique. — Emile Verhaeren avait accepté de venir faire, en décembre dernier, une conférence sur l'art dans ses rapports avec la civilisation, devant l'Académie Britannique, dont il était membre correspondant. Le texte en fut trouvé marqué « Conférence pour Londres », dans ses papiers et Mme Verhaeren l'envoya au Secrétaire de l'Académie, le Dr Israël Gollancz. Le Bureau de l'Académie invita alors le ministre belge à Londres, M. Paul Hymans, à en faire la lecture dans une séance publique qui eut lieu le 21 mars. La conférence qui fut lue ne traite pas exactement le sujet proposé. Il semble que Verhaeren ne pouvait se détacher de l'obsession de la guerre et des souffrances de sa patrie. Les pages lues par M. Hymans seraient plutôt une interprétation esthétique du passé de la Belgique.

La séance se tint dans la salle de la Société Royale, à Burlington House, sous la présidence de Lord Bryce.

Après l'allocution habituelle du président, M. Paul Hymans commença sa lecture.

Au début de son étude, le grand poète exprime son angoisse au sujet de sa patrie meurtrie. Sa conviction d'une résurrection certaine s'affermit cependant de jour en jour. L'unité nationale belge, dit-il, nous garantit cette résurrection. A l'origine, déjà, par des influences réciproques, les éléments latins et germains s'unissent. Si l'usage de deux langues semble les dissocier, la religion et une domination commune les scellent. Au XVe siècle sous les Ducs de Bourgogne, la future nation belge apparaît à fleur de sol. Mais Charles le Téméraire est vaincu par Louis XI et ce n'est que trois siècles plus tard que le Congrès de Vienne rappelle à la vie les anciens Pays-Bas. En 1830, le Sud se révolte contre l'oppression du Nord. La Nation Belge existe et veut amortir toutes ses différences et développer ses similitudes.

L'âme belge, expose Verhaeren, est surtout sensuelle et mystique et l'histoire de ses villes présente de merveilleux tableaux de ce mysticisme et de cette sensualité. Bruges et les villes de Flandre, avec leurs béguinages e

leurs canaux, sont les cités du recueillement et de l'extase religieuse, et c'est là que Hubert et Jean Van Eyck peignirent l'Agneau Mystique. De l'autre côté, il y a Anvers, avec sa richesse débordante, sa joie généreuse, et sa volupté même, dont son fils Rubens immortalise le paganisme sensuel. Louvain, où le silence était d'une qualité plus fine, selon Erasme, et où s'illustrèrent Vésale, Juste Lipse et tant d'autres, où professait naguère cet ardent patriote, l'Archevêque Mercier, où travaillait ce grand artiste, Constantin Meunier ; c'est là que la culture allemande s'est ruée contre la civilisation européenne, c'est là que la force a voulu opprimer le droit et la pensée.

La Belgique ne se mourait pas de trop de richesse, comme l'Allemagne semblait le croire, proteste le poète. « Notre mysticisme réapparut et triompha. Nous crûmes en notre patrie avec le complet abandon de nous-mêmes et nous vécûmes les journées de Liége. »

Selon la coutume, plusieurs membres de l'Académie et des auditeurs de marque furent invités à donner leur opinion sur le travail du conférencier. Mr Edmund Gosse ouvrit le débat par une improvisation admirable de justesse et de conviction :

Au début de son essai, dit-il, Verhaeren manifeste le désir de traiter son sujet à la manière philosophique, mais bientôt la description de Bruges, le tableau de Louvain et de sa destruction féroce et implacable font paraître le réel Verhaeren. Cette dualité est une des caractéristiques de la Belgique elle-même. L'histoire du pays est un mélange de mysticisme et de sensualité qui se retrouvent dans l'intellect, dans l'imagination même du poète. Mi-français et mi-flamand, il était l'un et l'autre tour à tour. Les deux caractères réagissaient l'un sur l'autre sans arriver jamais à une fusion complète.

Dans toute son œuvre, Verhaeren manifeste son tempérament profondément émotif. Sa sensibilité exquise et véhémente s'étend des sombres profondeurs de la neurasthénie jusqu'à l'extase de *la Multiple Splendeur*. Sa pensée généreuse salue toutes les aubes et son inspiration chante l'espoir d'une humanité paisible et belle, ardente et féconde, en route vers les progrès matériels sans limite et vers l'amitié universelle des nations. Lui-même, citoyen d'un pays qui croyait n'avoir rien à craindre des criminels desseins de voisins avides, pouvait faire entendre cette note de joyeuse espérance sans être accusé d'abandonner les légitimes suspicions des nations qui ne sauraient être indépendantes et libres qu'en ayant la force de repousser l'agression.

Il fut accueilli dans tous les pays d'Europe comme le messager d'un avenir de bonne volonté humaine. Il était l'un des plus grands des poètes de langue française ; nous le connaissions et nous l'aimions ici ; ses œuvres, familières à une élite, exerçaient une saine influence sur les esprits ; il avait été accueilli en Russie comme un libérateur ; en Allemagne et en Autriche, on le fêtait avec l'arrière-pensée, sans doute, que ses origines flamandes permettaient de le réclamer comme une des gloires de la race germanique... Mais la guerre éclate, son pays est brutalement assailli par une Allemagne qui a jeté le masque, et le poète citoyen du monde revient à son peuple et à son pays. Désormais, son inspiration prend son essor sur les *Ailes Rouges de la Guerre*. Il imprime ineffaçablement au front de la féroce Allemagne la marque d'infamie. Sa douleur trouve des accents immortels, il est le grand poète patriotique et en même temps, — car ce serait le diminuer et nous lui devons toute sa gloire, — il est le grand poète des Alliés, et, comme eux, il attend l'heure de la paix conquise, cette paix organisée et sereine, comme il l'appelait, après le triomphe de la justice, du droit et de l'honneur, pour qui tant de héros sont tombés.

La Belgique peut être fière de nous avoir donné Verhaeren et il restera pour elle, selon la belle expression employée par M. Raymond Poincaré dans un discours prononcé à Anvers, en 1908, « celui qui, sur les épaules de la muse belge encore frêle et timide, a jeté, d'un geste libre et puissant, une large étoffe aux couleurs étincelantes ».

Ensuite le président donna la parole au poète Laurence Binyon, membre de l'Académie :

C'est dans sa littérature et dans son art qu'une nation révèle le meilleur d'elle-même ; et l'entente cordiale, l'amitié entre nos alliés et nous-mêmes ne sauraient être mieux développées que par l'étude mutuelle de ce qu'ont écrit et créé les meilleurs esprits, dans l'un et l'autre pays. En écoutant le bel essai de Verhaeren, je ne pouvais m'empêcher de penser combien merveilleux il est qu'un petit pays comme la Belgique ait produit, depuis les premiers temps de l'Europe moderne, un nombre de peintres, de sculpteurs, d'architectes, qu'aucune autre contrée de l'Europe ne peut surpasser, à part l'Italie, et celle-ci même n'a pas eu, je crois, de tradition si continue, si merveilleusement persistante. Car la Belgique d'aujourd'hui rivalise avec les plus grandes époques de son passé par l'œuvre de ses sculpteurs et de ses peintres — dont quelques-uns sont présents ici, dans cette salle — et cela bien que ce passé s'illustre de noms tels que les Van Eyck, Memling, Breughel, Rubens, Van Dyck. Quelle réponse écrasante aux outrecuidantes prétentions de l'Allemagne !

Verhaeren professait pour l'art de son pays natal un amour profond, une compréhension ardente, pénétrante, clairvoyante et sagace. L'intelligence qu'il en avait était d'autant plus grande qu'elle ne se bornait pas seulement à l'art de son propre pays. Il possédait le don d'apprécier l'art de tous les temps et de tous les pays ; il possédait d'instinct la perception de la beauté, sous toutes ses formes les plus rares et les plus délicates. Beaucoup d'écrivains sont capables d'apprécier l'art qu'ils connaissent et qu'ils pratiquent, mais tout art étranger les effarouche et leur est hostile. Je me souviens qu'il y a une vingtaine d'annees, alors que Verhaeren se trouvait à Londres avec Constantin Meunier, j'eus le plaisir de lui montrer quelques peintures chinoises qui, à cette époque, étaient à peu près ignorées et inconnues en Europe. Ce fut délicieux de voir avec quel enthousiasme il découvrait et remarquait tel ou tel détail de ces œuvres d'art. Une des dernières fois où je me trouvais, en sa compagnie, nous marchions en causant lorsqu'il aperçut tout à coup, dans une boutique, une petite statuette. Son admiration fut immédiate et il me demanda ce que c'était. Je pus lui dire que c'etait l'œuvre d'un jeune sculpteur anglais, Eric Gill. Il entra immédiatment l'acheter pour égayer son morose logis londonien.

La poésie de Verhaeren donne, je crois, l'impression qu'il partage ce don génial de l'expression plastique et picturale qui distingue si éminemment sa race et son pays Comme il est vivant et coloré ! Comme il sait placer devant nous, en contours nets, en couleurs vibrantes, un paysage, un personnage, une foule !

Les relations de la peinture et de la poésie, dans les temps modernes, et leurs réactions mutuelles feraient le thème d'une fort intéressante étude qui, autant que je sache, n'a point été entreprise jusqu'ici. Bien souvent, les artistes, ou plutôt les critiques d'art, ont pris à partie ce qu'ils appelaient la peinture littéraire, voulant dire par là quelque chose qui serait également mauvais en littérature. Mais l'influence de la peinture sur la poésie moderne s'est exercée d'une façon fort étendue. Keats est un exemple typique. Cependant, je ne pense pas que lee critiques aient reproché aux poètes leur talent de description picturale. En tout cas, on ne saurait reprocher à Verhaeren d'être trop pictural, car ses tableaux ne sont jamais figés. Dans le maniement de matériaux vastes et complexes, il a la même espèce de génie qu'avait Rubens en peinture : chez l'un et chez l'autre, c'est la même maîtrise royale du rythme en mouvement qui leur a permis de triompher de la matière la plus réfractaire. Comme il nous le prouve dans son dernier volume, Verhaeren pouvait prendre un sujet déjà banalisé par cent journalistes, et, par la simple impulsion de son sens du rythme et de sa perception de grands courants de l'histoire, il arrivait à le transfigurer, l'exalter, lui redonner une vie nouvelle. Ainsi que l'a dit, je crois, Maeterlinck : Rubens et Verhaeren sont les deux plus grands artistes de la Belgique.

Le président résuma les commentaires et y ajouta les siens. M. Paul Hymans et M. Paul Lambotte proposèrent et soutinrent, en anglais, le « vote of thanks », et, au nom des auditeurs, le professeur Paul Hamelius, de Liégé, s'y associa en ces termes :

En remerciant l'Académie Britannique de l'hommage éclatant qu'elle vient de

rendre à la mémoire de notre grand poète, nous, qui nous honorons d'être ses compatriotes, ne pouvons oublier combien Emile Verhaeren a connu et aimé l'Angleterre, et surtout cette vaste et puissante cité de Londres. La conception de la Ville Tentaculaire, qui concentre en elle les énergies du pays qui l'entoure, n'est-elle pas l'image idéalisée de votre capitale, de son activité fiévreuse, de sa productivité financière et commerciale ? N'en reconnaissons-nous pas « l'atmosphère fuligineuse et rousse », le fleuve majestueux et sombre, le réseau ferré inextricable et vibrant ?

Et si le tableau paraît poussé au noir, n'y a-t-il pas, peut-être aussi, un souvenir de Londres dans cette autre cité créée par l'imagination du poète, Oppidomagne, mère de la liberté, au sein de qui point l'aube de la fraternité universelle ? Verhaeren n'a jamais renié sa foi dans la triple devise de la démocratie, et c'est ici, sur les bords de la Tamise, qu'il s'est imprégné des sensations et des pensées qui, unies aux traditions du pays natal, ont fourni la substance de maintes de ses œuvres. Aussi saluons-nous, dans la ville de Londres, l'une des inspiratrices de son génie, et dans l'Académie Britannique, l'une des gardiennes de sa gloire.

§

L'Allemagne et Verhaeren. — Le 9 décembre 1916, la *Vossische Zeitung*, dans son numéro 631, publiait un article dont voici la traduction littérale :

LE FIEL FOND DANS TOUS LES CŒURS

Emile Verhaeren a outragé l'Allemagne d'une façon indescriptible et incompréhensible ; d'une façon indescriptible, parce que l'odeur de sang qui se dégage de ses poésies de guerre ne peut être rendue en allemand, sans provoquer des effets comiques ; d'une façon incompréhensible, parce que Verhaeren, jadis, a vu, connu et chéri l'Allemagne. Au cours de son premier voyage en Allemagne, il se rendit à Kœnigsberg pour y étudier respectueusement les traces de Kant. Quel enthousiasme ne manifesta-t-il pas devant les mises en scène de Reinhardt ! Il est inutile de parler des poèmes que les jeunes artistes allemands lui dédièrent.

Quand arriva la nouvelle de la mort de Verhaeren, qui était un poète par sa propre grâce, nous n'avions rien de mieux à faire qu'à reproduire cette nouvelle sans commentaires.

Mais voilà qu'un jeune poète allemand, Paul Zech, dont nos lecteurs connaissent les vers et les saisissants récits de bataille — il prit part à l'action de la Somme, — nous envoie aujourd'hui une lettre d'Emile Verhaeren qui lui parvint, il y a quelques semaines, dans son abri, par le bienveillant intermédiaire d'un ami commun en Hollande. Nous sommes heureux de reproduire ici les dernières paroles que le poète belge adressa à l'Allemagne, parce qu'elles prouvent que le nuage rouge n'obscurcissait plus complètement la vision de Verhaeren.

Voici sa lettre à Paul Zech :

Mon ami,

Au-dessus des flots d'amertume qui se brisent autour de moi, de la profondeur du torrent de sang, je lève la main pour vous saluer.

J'apprends que vous êtes en Flandre. Oh! ma pauvre Flandre! Mais je sais qu'elle commence à reverdir Que le bon vent du pays vous grise de toute la fécondité des plaines claires! Pénétrez-vous-en bien et faites-la passer dans mes « Blés mouvants ». Je sais qu'ils sont confiés à de bonnes mains et que vous ne vous repentez pas d'être mon interprète. Oh! ma pauvre Flandre! Je reviendrai peut-être. Nous nous reverrons peut-être. Le fiel se dissout dans mon cœur. *Je suis las de la lutte.* Le monde entier est las. *Tout ce qui s'est passé le fut en dehors de nous et non entre nous. Sur toute la terre, les sentiments directs furent étouffés. Le tumulte des autres nous a vaincus. Mais* le fiel se dissout dans tous les cœurs. *Restez sincère encore pendant un petit temps, mon ami, pour que nous puissions nous voir quand je reviendrai.*

ÉMILE VERHAEREN.

Verhaeren est mort. Que ses dernières paroles d'humanité renaissante aient retenti de son tombeau jusqu'aux oreilles d'un soldat allemand sur la Somme, voilà ce qui nous permet, à nous autres Allemands, de prononcer de nouveau son nom sans l'amertume qui nous étreignait hier.

La lettre citée est publiée sans date et la *Vossische Zeitung* n'en donne pas le texte français. Le *Vorwaerts* à son tour l'inséra dans son numéro 339, du 10 décembre 1916, en la commentant dans le même sens que la *Vossische Zeitung*, et la presse officieuse allemande de la Belgique occupée en fit autant (*Le Bruxellois* des 28-29 décembre 1916).

Le Bureau Documentaire Belge crut devoir faire soumettre le prétendu « document » posthume à Mme Emile Verhaeren par un ami, M. Charles De Jongh, ancien bâtonnier du Barreau d'Appel de Bruxelles, actuellement Chef du cabinet du Ministre belge Vandervelde. Mme Verhaeren répondit :

Saint-Cloud, 23 décembre 1916.

Cher Monsieur de Jongh,

Votre lettre vient de m'arriver alors que j'étais dans un moment de bien lourde tristesse, et presque de découragement. Mais, au fur et à mesure que je la lis, je sens la vie me ressaisir pour protester et avec quelle indignation, contre les paroles que la « Vossische Zeitung » prête à Verhaeren. Jamais, jamais il ne les a prononcées. J'en fais le serment.

Depuis toujours, mais plus encore depuis ces années de guerre, pendant lesquelles il a eu tant à souffrir, j'ai vécu avec lui, pensée contre pensée, j'ai su, au jour le jour, à qui il écrivait et ce qu'il écrivait : je puis donc certifier que cette lettre, qu'il aurait soi-disant adressée à M. Paul Zech, est une lettre apocryphe.

Et en vous disant ceci, je me demande même s'il n'y a pas une certaine puérilité à le faire ; — des calomnies aussi lourdement basses que celles-ci ne peuvent atteindre un homme aussi noble et aussi haut que Verhaeren. Elle se condamnent elles-mêmes.

Je vous envoie, cher Monsieur de Jongh, l'assurance de ma plus haute considération.

MARTHE VERHAEREN.

Cette lettre est péremptoire. On nous permettra cependant d'ajouter que rien dans les propos d'Emile Verhaeren, dont nous recevions souvent la visite au *Mercure* (je me suis entretenu avec lui une heure durant le 25 novembre, avant-veille de sa mort), n'indiquait chez lui la « lassitude » que voudraient prouver les journaux allemands — au contraire ! Et, après son voyage à Rouen, il allait prendre des dispositions en vue de faire une série de conférences sur la Belgique dans les pays scandinaves.

Au reste, pourquoi les Allemands ne publient-ils pas en fac-similé le « document » dont ils faisaient si grand cas en décembre — quand ils espéraient la fin de la guerre et qu'ils s'ingéniaient de toutes les façons, de tous les côtés et dans tous les domaines, à susciter des désirs de concorde et d'apaisement ? — A. V.

§

Les Romans de la Revanche. — Parmi les membres réélus du comité de la Société des Gens de Lettres, on relève le nom de Charles de Rouvre.

Charles de Rouvre est un honnête romancier qui ne passera pas inaperçu des générations futures, parce qu'il écrivit, en l'an 1901, le premier roman de la Revanche, qui portait pour titre *Française du Rhin*.

Ainsi, avant René Bazin et Maurice Barrès et les autres, Charles de Rouvre avait étudié l'état d'âme des Alsaciens-Lorrains séparés depuis trente ans de la patrie française. Dans ce roman, véritable étude sociale, l'auteur conte l'influence de la vie allemande sur les familles d'origine française et il nous montre comment les uns, se laissant dominer par leurs intérêts, consentent à devenir Allemands, comment les autres, au contraire,

obles et désintéressés, veulent, malgré tout, demeurer Français. D'où, des rames de famille poignants, antagonisme entre les pères et les enfants, utant de thèmes de roman. *Française du Rhin* nous fait assister à la vie ntime d'une famille de Strasbourg vers l'an 1900 et, là, nous voyons une une fille, véritable héroïne, qui, malgré tout son entourage, en dépit des acrifices que ses sentiments français lui infligent, garde au cœur l'amour ndestructible de la patrie. Cette Lina est une très pure et très belle figure ; lle est la sœur aînée de *Colette Baudoche*. Mais, ainsi qu'il arrive dans eaucoup de familles, la fille aînée, un peu effacée, n'a qu'un pâle destin, andis que la cadette, plus brillante, connaît tous les succès.

§

Les Académiciens et les bonnes œuvres. — M. Anatole France 'écrit plus de romans. M. Anatole France est absorbé par des œuvres de uerre. Il préside la société *les Amis des prisonniers de guerre russes* ui est une œuvre d'un intérêt poignant, car la détresse des prisonniers usses est extrême. Quelques jours avant les grands événements russes, natole France fit un appel à la générosité française pour venir en aide à es infortunés. Il reçut du prince Lvof, au nom de l'Union des Zemstvos, dépêche suivante :

L'Union des Zemstvos forme les vœux les plus sincères pour la prospérité de otre œuvre généreuse. C'est avec le plus vif plaisir que l'Union aura recours à otre comité.

Prince Lvof.

§

La Société Shakespeare. — Une société s'est fondée sous le patro- age d'un des plus grands génies littéraires qui aient existé dans notre vilisation occidentale, et qui a pour but de réunir dans un effort commun s sympathies intellectuelles et les affinités morales des trois premiers euples de l'univers : l'Angleterre, les Etats-Unis et la France.

Déjà le 29 mars, les membres du comité se réunissaient au « Café de aris » en un banquet, pour fêter la naissance de la Société. Le 23 avril, our l'anniversaire de William Shakespeare, une représentation extraor- naire du *Marchand de Venise* sera donnée dans des décors nouveaux et ec une technique inédite par les soins de la nouvelle société dont le but t de réaliser, dans un sens esthétique et littéraire, la grande Entente ordiale de demain.

§

Conquêtes féminines. — Les femmes continuent patiemment et sûre- ent leurs conquêtes pacifiques pendant la guerre. Elles envahissent tou- s les professions libérales, sans exception, ou presque. Déjà on ne com- e plus les femmes médecins, les pharmaciennes, ni les avocates. Voici ême qu'elles envahissent une profession qui semblait jusqu'ici absolu- ent incompatible avec la sensibilité et la faiblesse féminines, la chirurgie. y a en France, à l'hôpital de Royaumont, près de Chantilly, des femmes irurgiennes qui font les opérations les plus redoutables : amputations, épanations, etc., et avec succès. Il est vrai que cet hôpital est écossais et e ces chirurgiennes sont écossaises.

Enfin, nous avons en France trois femmes notaires : la première, Mme S.,

à Abbeville ; la deuxième, Mme C., à Broons; la troisième, Mme P., à Villeneuve-de-Berg.

Les femmes sont capables de tout, même de devenir de graves tabellions.

Poésie d'actualité. — Elle est bien vieille pourtant, puisqu'elle est de l'auteur du *Temple du Goût*.

O vous, Messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne
Et que toujours, dans vos écrits,
Le Dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris
Et n'allez point en Allemagne!

§

Errata. — Une transposition de textes rend incompréhensible, dans notre dernière livraison, l'écho sur « *La Question du Latin* ». Les vingt-quatre lignes de la page 566 qui commencent par ces mots : « Coppée ne fut même pas bachelier », et qui se terminent par ceux-ci : « *mais il* [Loti] *traduisait Tacite à ouvert* », s'intercalent page 565, après la ligne 4, avant l'alinéa : « Est-ce assez net ? »

Dans le même numéro l'écho : *L'Argot militaire pendant la Guerre* se réfère à l'article portant le même titre et dont des nécessités de mise en page nous ont obligés à retarder de quinze jours la publication.

§

Publication du « Mercure de France ».

VIE DES MARTYRS, 1914-1916, par Georges Duhamel. Vol. in-18, 3 fr. 50 (21 hollande à 15 francs).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo

BULLETIN FINANCIER

'est avec la plus vive satisfaction que la Bourse a appris la nouvelle du vote de re-
naissance de l'état de guerre par les Etats-Unis ; si cette décision ne semblait pas
teuse, on n'escomptait cependant pas une majorité aussi remarquable que celle qui
t prononcée en faveur de la demande du Président Wilson.
e marché a reçu de ce fait un stimulant qui se traduit par des ordres d'achat plus
nbreux et dont nos rentes ont été les premières à bénéficier. Le 3 o/o est à 61 fr. 50
e 5 o/o s'avance à 88 fr. 40.
Des offres assez nombreuses en rentes russes se sont produites, aussi se présentent-
s avec un léger tassement : Russe 4 o/o 1901, 65 fr. 50 ; Consolidé 4 o/o ex-coup.,
fr. 75 ; 4 1/2 o/o 1909, 69 fr. ; 5 o/o 1906, 76 fr. 50 ; 3 o/o 1891 ex-coup., 54 fr. 25.
convient toutefois d'observer que ces rentes ont été facilement absorbées, et que la
dance devient meilleure.
D'après les déclarations du nouveau Ministre des Finances de Russie, le nouvel em-
nt dit de la « Liberté » sera amortissable en quarante-neuf ans au taux de 5 o/o. Le
d'émission est fixé à 85 roubles et donnera un pourcentage exactement semblable à
i des derniers emprunts de l'ancien gouvernement. La confiance accordée par le pays
gouvernement provisoire laisse croire que le nouvel emprunt aura un succès consi-
able.
Nos grands chemins de fer sont bien tenus : Orléans 1125 fr., ex-coupon de 59 fr. ;
773 fr. ; Nord 1282 fr. ; P.-L.-M. 997 fr. ; Midi 918 fr. Le dividende de cette com-
nie pour l'exercice 1916 sera de 50 fr. comme précédemment.
Peu d'affaires dans le groupe des Banques qu'on retrouve au niveau de leurs précé-
ts cours ; Banque de Paris 1030 fr., ex-coupon de 30 fr. ; Union parisienne 625 fr. ;
lit Lyonnais 1159 fr. ; Comptoir National d'Escompte 796.
Dans le groupe du cuivre on est assez actif : Rio 1791 fr. ; Tharsis 142 fr. ; Monte-
ni 108 fr. 50, ex-coupon de 8 lires.
Parmi les valeurs industrielles, on note une nouvelle avance de Peñarroya à 1850 fr.
erme extrêmement satisfaisant des industrielles russes : Bakou 1750 fr. ; Lianosoff
fr. ; Maltzoff 572 fr. ; Toula 1305 francs.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.